

726/4

**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA
JĘZYKOZNAWCZEGO**

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE
DE LINGUISTIQUE**

ZESZYT VIII — FASCICULE VIII

Z ZASIŁKU WYDZIAŁU NAUKI MINISTERSTWA OŚWIATY

KRAKÓW — CRACOVIE
GEBETHNER I WOLFF
1948

Spis rozpraw, artykułów i streszczeń

pomieszczonych w Biuletynie P. T. J. I—VII.

	zeszyt	strona
A. Gawronski: La langue, sa nature et son évolution . . .	I	3— 36
J. Kuryłowicz: Andrzej Gawronski (1885—1927) . . .	I	37— 46
W. Porzeziński: Die allgemeine Sprachwissenschaft in Polen seit 1868	I	47— 79
J. Łoś: De la phrase et du mot	II	3— 68
S. Szober: Wiktor Porzeziński (1870—1929)	II	69— 81
W. Porzeziński: Quelques mots sur les »parties du dis- cours«	II	82—103
J. Baudouin de Courtenay: Zagadnienia pokrewieństwa językowego	II	104— 16
J. Rozwadowski: O t. zw. idealizmie i pozytywizmie w językoznawstwie	II	117— 25
M. Rudnicki: O t. zw. autochtonizmie Lechitów . . .	II	125— 9
T. Lehr-Splawiński: Zagadnienie pokrewieństwa języ- kowego	II	130— 7
K. Gołębiewski: Le langage d'après St. Augustin . . .	III	3— 37
D. Carr: A characterization of the Chinese national language	III	38— 99
A. Kleczkowski: <i>Gamrat a gach</i>	III	101— 4
M. Rudnicki: O pierwotnych indoeuropejskich mieszkań- cach dorzecza Wisły i Odry	III	104— 7
J. Kuryłowicz: Polski gen.-acc. plur. męskoosobowy . .	III	107— 10
W. Doroszewski: O elementy języka: głoski i fonemy .	III	110— 2
W. Doroszewski: Kilka uwag o semantyce	III	112— 4
H. Willman-Grabowska: Zdanie w indo-irańskim . .	III	114— 6
K. Nitsch: Przejście <i>nk</i> w <i>nk</i> w związku z genezą pol- skiego języka literackiego (z mapką)	IV	4— 8
Z. Stieber: Z zasięgów wyrazów zachodnio-słowiańskich	IV	9— 12
J. Rozwadowski: Rola językoznawstwa w nauce uniwer- syteckiej	IV	14— 5
J. Kuryłowicz: Traces de substantifs neutres en lituanien	IV	16— 21
M. Rudzińska: Przyczynek do stosunków językowych polsko-ukraińskich	IV	22— 7

**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA
JĘZYKOZNAWCZEGO**

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE
DE LINGUISTIQUE**

ZESZYT VIII — FASCICULE VIII

Z ZASIŁKU WYDZIAŁU NAUKI MINISTERSTWA OŚWIATY

KRAKÓW — CRACOVIE

GEBETHNER I WOLFF

1948



I
Biulet.

1
41(05)

99 / VIII

Egz. ob. 126 / 48

Andrzej Gawroński et les travaux linguistiques au cours des vingt dernières années¹

Dans son compte rendu de »Symbolae grammaticae in honorem Ioannis Rozwadowski, vol. I« Meillet souligne entre autres en parlant de Rozwadowski: »...mais son intérêt ne se borne pas à sa science. Il est un lettré et dans son travail linguistique on devine l'intensité de sa vie intérieure«. BSL XXIX, f. 1, p. 27. Si à vingt ans de distance on embrasse du regard l'ensemble des travaux linguistiques de Gawroński, l'exactitude de ce jugement apparaît dans toute son évidence, bien qu'il s'agisse, pour les deux linguistes polonais, de deux types d'intelligence différents. Les études linguistiques n'entraient que pour une part dans le vaste

¹ Le présent article reproduit le texte modifié et élargi de la conférence faite à Cracovie le 15 janvier 1947 à la réunion publique de la Société Polonaise de Linguistique pour le vingtième anniversaire de la mort (11 janvier 1927) d'Andrzej Gawroński. Reprenant son activité après la guerre, la Société Polonaise de Linguistique consacra sa première séance à la mémoire de Gawroński qui fut son »véritable fondateur«.

* La liste des articles nécrologiques et des souvenirs est donnée par les éditeurs du »Podręcznik sanskrytu« (Manuel de sanscrit), p. VII. Elle doit être complétée par la notice concise de A. Meillet parue dans la Revue des Etudes Slaves VII, p. 175. En français ont paru également: »Andrzej Gawroński« dans la présente revue I, p. 37—46 de M. J. Kuryłowicz; »André Gawroński«, Journal Asiatique CCX, p. 368—370 de M^{me} H. Willman-Grabowska. Pour le dixième anniversaire de sa mort furent publiés dans la revue Rocznik Orientalistyczny XII trois souvenirs: »Andrzej Gawroński and Sanscrit Textual Criticism«, p. 208—215 de E. H. Johnston; »Wspomnienie o Andrzeju Gawrońskim w dziesięciolecie zgonu« (accompagné d'un résumé en français) (Notice sur Andrzej Gawroński — Polyglotte), p. 216—230 de M. E. Śluszkiewicz; »Przed dziesięciu laty« (Il y a dix ans), p. 231—236 de M^{me} H. Willman-Grabowska.

Le présent article puise sa documentation dans ces écrits.

domaine des travaux et des intérêts scientifiques de Gawroński si bien qu'une appréciation complète de son influence embrasserait un cercle sensiblement plus large; cependant, l'héritage scientifique qu'il nous a laissé porte l'empreinte évidente de sa méthode personnelle qui prend sa source dans la langue.

Pour se rendre compte de sa puissance de recherche scientifique il est indispensable de faire connaissance avec la personnalité de cet humaniste éminent à travers les souvenirs laissés sur lui par ses amis, confrères et disciples. L'étendue et la diversité des intérêts scientifiques de Gawroński y sont analysées à fond et sous différents aspects par quelques orientalistes et linguistes. Il est difficile de se prononcer dans cette question, de quelque manière qu'on envisage sa tâche. Si j'ai pris sur moi de le faire n'étant que l'élève de ses élèves, j'y ai été conduit par la conviction intime que, malgré les vingt ans écoulés depuis sa mort, le savant Gawroński est toujours vivant.

Mon effort répond à deux fins. En premier lieu, après la mort de Gawroński ont paru en édition posthume des oeuvres dont certaines mériteraient une analyse concise et synthétique. D'un autre côté, il serait désirable de tenter de caractériser au point de vue linguistique des recherches par lesquelles la pensée créatrice de Gawroński a inspiré des études et servi au progrès de la science à moins qu'elle ne soit restée sous ce rapport une source toujours inépuisée. Je voudrais terminer ces remarques préliminaires par la réserve expresse que mon jugement sur Gawroński, porté à la distance des années et du point de vue actuel, est nécessairement réduit à des limites étroites et loin d'englober tous les aspects de la question.

La dispersion dans les périodiques des souvenirs dont nous avons parlé rend utile de caractériser ici brièvement les formes particulières de l'intelligence de Gawroński.

Il se distinguait avant tout par une mémoire exceptionnelle unie à la capacité d'acquérir rapidement la connaissance pratique des langues étrangères. C'est un fait digne d'attention qu'il s'assimilait ces langues non par l'étude de la grammaire et des dictionnaires, mais par la lecture des textes originaux, pratiquée pendant des années. Il puisait par ailleurs à la source vive, car c'est par des contacts directs en grande partie qu'il parvint à posséder

vraiment les langues modernes aussi bien pour les parler que pour les écrire. En second lieu, il se distinguait par une intense capacité d'absorption intellectuelle qui est à l'origine de son immense savoir. Une exceptionnelle sensibilité d'humaniste s'unit en sa personne à une observation aiguë qu'il prêtait généralement aux naturalistes. Comme il a été souligné ailleurs, ce n'est pas uniquement grâce à sa remarquable mémoire et à ses facultés intellectuelles qu'il parvint à posséder cette somme considérable des connaissances. Il était aidé par une énorme puissance de travail qui tenait au courage inébranlable de son esprit. On y reconnaît l'empreinte d'une nature soumise à la discipline d'une volonté de fer — grâce à laquelle il put résister seize ans durant à une affection pulmonaire grave et inguérissable — qui marqua de son influence tant de conquêtes de son esprit dans le domaine de l'organisation de la science.

Il semble parfois que les contrastes coexistaient de manière rare dans sa personnalité. Autant que par son remarquable talent d'écrivain, alimenté par son vif tempérament, il se distingue par une séduisante clarté et par la précision de sa speculation scientifique. Une grande vivacité d'esprit critique rationaliste s'allie chez lui à un indéniable intuitionisme scientifique. Styliste parfait, soucieux de la forme, il éblouit par la fraîcheur de ses comparaisons qu'il transpose du langage parlé avec aisance et avec une ingéniosité pleine de finesse. Il aborde des sujets spéciaux, bien souvent arides, qu'il anime de son esprit. Son pouvoir suggestif réside dans son style serré et dans la précision de sa parole mesurée dont il use avec une réserve caractéristique. Ces moyens d'expression sont d'une richesse exceptionnelle et leur ensemble ne se rencontre pas toujours chez les savants polonais. Ajoutons qu'il n'était pas seulement un savant éminent, mais aussi un excellent écrivain qui dans ses traductions irréprochables, de l'avis des critiques qualifiés, se montre un poète inspiré, en même temps que dans le domaine pratique de la science il se distingue comme un remarquable organisateur, concentré, plein d'énergie et ne perdant jamais de vue le but à atteindre. Nature pleine de vivacité et avec cela non dénuée d'un penchant à la contemplation. Sur le fond d'une vaste et profonde culture de l'esprit et de la sensibilité se détache son expressive physionomie spirituelle marquée d'une prédilection pour certains problèmes ainsi que pour une

méthode originale de les poser et de les résoudre. Malgré un vaste cercle de lectures il choisit des problèmes discutés qu'il soumet, en empirique né, à une pénétrante et enveloppante analyse, exempte en même temps d'aridité livresque et de l'irritant pédantisme encyclopédique. Il possède le don de saisir les faits essentiels et il évite de surcharger son argumentation. Lorsqu'il écrit, c'est comme s'il s'entretenait avec son lecteur sur un ton familier et quelquefois avec fantaisie.

L'attitude par excellence humaniste de ce chercheur que fut Gawroński, une attitude à la fois palpitante de vie personnelle qui pourtant ne le portait jamais à déformer l'objet de ses recherches, trouverait peut-être sa plus juste et plus subtile définition dans ces quelques lignes de la belle conférence de M. Jules Bloch qui décrivent un des traits essentiels du grand indianiste Sylvain Lévi: »Il ne pouvait pas non plus aimer une méthode d'analyse apparemment abstraite, susceptible de lui rappeler certaines expériences où l'observateur doit déformer sinon tuer ce qu'il étudie; s'il avait été naturaliste, j'imagine qu'il n'aurait pas été naturaliste de laboratoire«. Sylvain Lévi et la linguistique indienne. Leçon inaugurale lue au Collège de France le 13 avril 1937, p. 15.

En ce qui concerne les publications posthumes nous ne nous arrêterons qu'à un certain nombre d'entre elles, vu le champ limité de notre sujet. La liste complète (jusqu'en 1936) accompagnée d'un compte rendu en a été donnée par M. E. Śluszkiewicz dans la RO XII, p. 225. Cette liste est suivie du livre »Początki dramatu indyjskiego a sprawa wpływów greckich« (Les origines du théâtre indien et la question de l'influence grecque). La préface, les annotations et le résumé en français sont de M. Śluszkiewicz. Mémoires de la Commission Orientaliste de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, No 35 (1946).

La première place revient au »Podręcznik sanskrytu« (Manuel de sanscrit), Cracovie 1932, qui fut favorablement accueilli par la critique. Nous nous référons aux paroles de Rozwadowski et de M^{me} Willman-Grabowska qui éditérent ce livre d'après le manuscrit: »Ce livre est un manuel universitaire c'est-à-dire un travail généralement ingrat et élémentaire qui fut certainement entrepris par A. Gawroński comme un simple devoir de sa conscience à l'égard de la jeunesse universitaire afin de lui mettre

entre les mains un manuel en polonais. Pourtant ce livre, par le choix et la présentation des matières, par une sélection originale des textes ainsi que par les annotations, porte l'empreinte manifeste de son esprit, incapable, même quand il s'agit d'un simple manuel, de se désavouer, c'est-à-dire de ne plus être un esprit profond, vaste et indépendant», p. IX. M. Kuryłowicz souligne dans sa brève notice insérée dans le BSL XXXIII, f. 3, p. 253, que les qualités du manuel lui auraient assuré une large audience s'il n'avait pas eu le désavantage d'être écrit en polonais. Ce livre n'est pas connu seulement comme un manuel de grammaire. Gawroński était un philologue indianiste. Quiconque n'est pas familiarisé avec la civilisation indienne, est frappé de cette concision et de la précision presque mathématique qui découlent de l'exactitude de ses constructions déductives. On pourrait dire sans exagération que les mots inutiles n'entrent pas dans cette grammaire. Particulièrement remarquables sont les annotations brèves et pleines de substance qui donnent en des termes lapidaires mais non aphoristiques une pénétrante analyse et une appréciation comparée des phénomènes de la vie littéraire et culturelle de l'Inde. Ce n'est donc pas seulement par la conception idéologique, mais justement par son style qu'il nous introduit sur la voie du néo-humanisme dans le climat particulier de l'esprit indien. Cette excellente grammaire, contrairement aux parties suivantes du manuel, peut servir de memento aux étudiants avancés plutôt qu'aux débutants. Ceux-là seuls qui se sont donné la peine de surmonter les difficultés des textes sanscrits et de faire connaissance avec le vaste appareil philologique de l'indianisme, peuvent pleinement sentir l'incontestable finesse de la conception de Gawroński, toute scintillante de précision logique et d'un style nourri qui parle à l'imagination.

Il est impossible de passer sous silence dans les présentes remarques la place exceptionnelle occupée dans l'oeuvre de Gawroński par sa traduction de quatrains choisis du poète persan Omar Khayyam, célèbre dans le monde occidental. Le jugement porté sur cette traduction congéniale par les orientalistes MM. B. Nikitine RO XII, 250 ss.; T. Kowalski dans le Przegląd Współczesny (Revue Contemporaine) XIII (1934), No 149, p. 261 ss., No 150, p. 19 ss.), et dans son livre »Na szlakach Islamu« (Sur les pistes de l'Islam); I. Kratchkovski dans les Записки Института

Востоковедения Академии Наук V, 205 s. explique, à notre avis, pourquoi cette oeuvre retient l'attention du lecteur linguiste.

Dans sa vaste étude sur Omar Khayyam M. Kowalski, comparant la traduction poétique de Gawroński avec le texte original, constate que le traducteur a réuni dans sa traduction de poésies de Khayyam un ensemble de qualités difficile à atteindre: »la plus grande fidélité philologique, un profond sens poétique et l'élégance de la forme«. Na szlakach Islamu, p. 127. En indiquant que la substance des poèmes d'Omar répondait à l'état d'âme de Gawroński dans les dernières années de sa vie qui furent une période de lutte sans espoir contre la maladie, M. Kowalski souligne »que la traduction d'Omar n'était pas seulement un travail de philologue mais l'expression des plus profonds sentiments du traducteur. Et nous ne savons pas — continue M. Kowalski — s'il existe dans la littérature européenne une autre traduction comparable à celle-ci par l'intensité de l'état d'âme indispensable pour établir un contact aussi intime entre l'auteur et le traducteur. Nous nous demandons aussi s'il existe une autre traduction faisant preuve du même piétisme à l'égard de tous les détails du texte original«. o. c. p. 177. La fidélité de la traduction ne concerne pas seulement la matière mais aussi la forme, car la version polonaise conserve les quatrains et la disposition des rimes. Pour caractériser Gawroński comme traducteur il y aurait intérêt à connaître la personne d'Omar Khayyam. C'était un éminent astronome, un mathématicien en même temps qu'un profond penseur et poète appartenant à la fin du XI-e et au commencement du XII-e siècle.

Le jugement que nous venons de citer montre dans quelle mesure Gawroński réussit à posséder une langue étrangère et avec quelle finesse il fut capable de sentir le style. Le talent poétique de Gawroński l'aida également dans sa traduction de fragments d'Āśvaghoṣa »Wybrane pieśni Āśwaghoṣy« (Chants choisis d'Āśvaghoṣa). C'est ce talent qui lui permit de trouver la meilleure interprétation d'Āśvaghoṣa comme poète, ce qui fut reconnu par Johnston, RO XII, p. 214. Ce même savant anglais insiste sur la finesse avec laquelle Gawroński sut pénétrer les secrets du style des poèmes indiens pour en tirer ensuite dans ses conjectures un parti exceptionnel, o. c. p. 214. Il semble donc à propos d'appeler sur lui l'attention des chercheurs qui

portent un intérêt actif aux questions de stylistique et réalisent leurs aspirations par l'analyse concrète des oeuvres littéraires. Cela faciliterait dans une large mesure la juste compréhension de ce qui constituait les préférences de Gawroński en matière de stylistique.

L'étude »Początki dramatu indyjskiego a sprawa wpływów greckich« (Les origines du théâtre indien et la question de l'influence grecque) ne se rattache à l'objet de nos remarques que pour une part limitée et dépasse la compétence scientifique de l'auteur du présent article. Dans sa caractéristique de Gawroński comme indo-européaniste et indianiste, M. Kuryłowicz met en relief les qualités suivantes de ses travaux: »appréciation et analyse soigneuse de faits, et application, par un linguiste averti, de méthodes rigoureuses dans le domaine littéraire ou historique«. *Biuletyn Pol. Tow. Językozn.* (Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique) I, p. 39. On les retrouve également dans le dernier travail de Gawroński. Les données du grammairien Patañjali sur les légendes kṛṣṇaïtes et les indications de Pāṇini sur les manuels d'art scénique y ont été utilisées avec circonspection. Il tire des arguments directs des faits linguistiques lorsqu'il soumet à l'analyse le mot *naṭa* et ses synonymes: *yavanikā* et *kuṣīlava*, donnant de ce dernier mot sa propre interprétation¹. Pour ce travail comme pour les autres, il puise ses arguments primordiaux à la source des dialectes. La problématique linguistique est dans cette étude philologique réellement hétérogène.

Si nous voulons jeter un coup d'oeil d'ensemble sur les conceptions fondamentales et constantes de Gawroński en linguistique, nous voyons que l'appréciation de sa puissance créatrice doit embrasser, sans prétendre d'ailleurs à épuiser le sujet, la linguistique indo-européenne, la méthodologie linguistique, la stylistique et en dernier lieu la sémantique.

Les témoignages de M. Kuryłowicz nous font connaître les idées de Gawroński en matière de linguistique indo-européenne, formulées tantôt dans les manuscrits qui n'ont pas été conservés, tantôt dans ses conférences et les entretiens avec ses élèves

¹ Je suis redevable de cette information à l'obligeance de M. Słuszkiewicz.

Sa thèse fondamentale, affirmant que dans les recherches à venir sur le système phonétique indo-européen il faudrait revenir au célèbre »Mémoire« de Saussure, a trouvé sa pleine confirmation dans le développement des recherches au cours des vingt dernières années. Pour l'illustration des faits connus, il suffira de citer, p. ex., le débat sur l'orientation des études sur le *a* dans lesquelles une place de premier rang revient à M. Kuryłowicz qui souligne: »J'ai cité à dessein les problèmes dont je traite dans l'article *Les effets du a en indo-iranien*, car la plupart des arguments, qu'on y trouve réunis, proviennent de lui (de Gawroński)«. Bull. Soc. Pol. de Ling. I, p. 38. Gawroński était un indianiste avant tout, pleinement initié à la précision mathématique des formules dont se servaient les grammairiens indiens. Son Manuel de sanscrit prouve à quel point il s'était assimilé cette exactitude d'expression. Partant de là, il a su très bien apprécier le rigorisme d'un système appuyé sur la cohérence, de même que la perspicacité des jugements contenus dans le »Mémoire« et qui furent l'aboutissement de l'exacte méthode déductive de Saussure.

Il paraît vraisemblable que la linguistique moderne structuraliste s'intéressera à la grammaire indienne en langue indigène (à comparer le compte rendu de l'ouvrage de M. Renou par M. Tuxen: *La Durghatavṛtti de Saranadeva*, vol. I—II. *Acta Linguistica*, vol. II, p. 261). Dans son article »Le degré long en indo-iranien«, à paraître dans le BSL, M. Kuryłowicz indique quelles possibilités un linguiste structuraliste moderne, soucieux de la précision des formules, pourrait trouver dans les théories et les méthodes de raisonnement des grammairiens indiens.

Il serait peut-être à propos d'indiquer que l'auteur incontestablement génial du »Mémoire« possède à son actif scientifique une étude de pure philologie: »De l'emploi du génitif absolu en sanscrit« 1881, au sujet de laquelle Meillet écrit: »Le travail montre quelle était la solidité des connaissances de l'auteur et quelle était en sanscrit l'étendue de ses lectures«. *Linguistique historique et linguistique générale*, t. II, p. 177. Dans son célèbre article »Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique lituanienne«, IF IV, p. 456, Saussure a montré à l'expérience sa connaissance des textes et le mordant de sa méthode philologique d'une manière sensible, il faut le reconnaître, à l'amour propre des néo-grammairiens allemands.

L'oeuvre systématique et les monographies de deux indianistes connus: Wackernagel et M. Renou qui prouvent leur compétence dans la philologie autant que dans la linguistique, montrent à quel point la juste appréciation de la littérature grammaticale en langue indigène a contribué à purifier la linguistique indienne des spéculations des néo-grammairiens, découlant des méthodes de la linguistique indo-européenne comparée. Les informations instructives de M. Renou, citées dans le *Journal Asiatique* CCXXX (1938) p. 279 ss., soulignent combien fécondes ont été pour la linguistique indienne les recherches de Wackernagel.

L'opinion de Gawroński au sujet du »Mémoire« de Saussure mériterait d'autant plus l'attention que le savant polonais, comme on sait, avait fait ses études à Leipzig qui était alors le foyer des néo-grammairiens. Il s'opposa néanmoins au jugement autoritaire de Brugmann qui, de même que les autres néo-grammairiens, ne reconnaissait pas les thèses fondamentales de Saussure. L'hostilité envers ce dernier s'exprimait par les réserves que l'on opposait aux formules employées par lui dans le »Mémoire« et qui rappelaient les méthodes mathématiques. Le changement d'opinion à son égard ne date réellement que de l'année 1915, c'est-à-dire du moment où Streitberg, dans un article consacré à la mémoire du grand linguiste suisse, porta un jugement favorable sur sa méthode et sur un grand nombre de conclusions du »Mémoire«. Dans sa caractéristique de Saussure il s'efforce d'être plus complet que Meillet, (cf. *Idg. Jahrbuch* II, p. 203 ss.).

Gawroński avait été formé à l'école de l'éminent indianiste Windisch qui était un véritable philologue. Mais comme on le sait, Windisch avait en outre l'expérience du travail créateur dans la linguistique historique et comparée et jouissait d'une réputation méritée de bon celtologue. Il faut ajouter ici ce qui est plus difficile à rencontrer dans les manuels d'histoire de la linguistique, que Windisch dans sa remarquable »Geschichte der Sanskritphilologie« consacre une grande place à l'histoire des recherches sur la grammaire comparée des langues indo-européennes, particulièrement dans leurs relations avec les recherches sur le sanscrit. Il ressort de tout cela non seulement que Windisch connaissait la question, mais qu'il fit preuve d'intuition linguistique et d'une perspective étendue.

Gawroński appartenait incontestablement à cette catégorie de linguistes qui dans leurs recherches et dans leurs conceptions générales allaient de l'avant. Il était particulièrement doué pour cela. Grâce à la connaissance de langues appartenant à des groupes autres que le groupe indo-européen, il se rendait compte que le progrès de recherches sur le système indo-européen était conditionné dans une large mesure par la connaissance des systèmes des autres langues. A notre époque la justesse de ce postulat est presque évidente. Les matières autres qu'indo-européennes occupent une place assez importante dans l'intéressante étude sur les diminutifs, »Wartość uczuciowa deminutywów« (La valeur affective des diminutifs) *Prace lingwistyczne ofiarowane Janowi Baudouin de Courtenay* (Travaux linguistiques dédiés à Jan Baudouin de Courtenay), Cracovie 1921, p. 241 ss. On les rencontre aussi fréquemment, disséminées dans les études de Gawroński, non pas seulement pour multiplier le nombre des exemples, mais pour élargir le problème et lui donner une interprétation plus profonde. Le scepticisme de Gawroński envers la doctrine des néo-grammairiens qui préféraient examiner les problèmes en eux-mêmes, sans tenir compte des données des autres groupes, ce scepticisme a été confirmé au cours de quelques dernières dizaines d'années. Les sources vives de cette doctrine sont taries en Allemagne. L'indo-européisme de cette orientation, tantôt cède la place aux spéculations de linguistique générale, tantôt se trouve nettement dépassé par une autre orientation, combattue par les néo-grammairiens et qui est représentée par l'école de Berlin dont les travaux continuent les traditions de Schmidt et de l'éminent philologue et linguiste, Schulze.

Andrzej Gawroński par ses qualités distinctives d'indépendance intellectuelle et de résistance critique aux suggestions de son milieu scientifique, ressemble à un autre célèbre linguiste polonais Jan Baudouin de Courtenay, qui ne se laissa pas absorber par la doctrine naturaliste de Schleicher, pas plus qu'il ne se soumit au dogme de l'universalité des lois phonétiques, proclamé par l'école des néo-grammairiens. Ceci représente une preuve manifeste de l'originalité et de la supériorité de l'intelligence de Gawroński. La vaste étendue de ses connaissances, la richesse immense des faits linguistiques qu'il s'était assimilés, le rendaient capable de résister en empirique aux doctrines abstraites, lui permettant

en même temps, grâce à sa perspicacité, de distinguer l'ivraie du bon grain. Une énorme capacité d'absorption intellectuelle lui permettait des jugements objectifs. On sait que tout en possédant l'ensemble de ces qualités, il n'était ni éclectique ni classique. Comme nous l'avons dit plus haut pour y revenir plus longuement à la page 15, cette nature éminemment sensible ne pouvait être libre de prédilections émotionnelles dans les recherches linguistiques. Il faut ajouter qu'il a largement restitué à la science ce dont la nature l'avait doté, en multipliant ses dons par une inflexible volonté d'effort qui se manifesta dans son inlassable assiduité au travail.

Depuis longtemps il s'intéressait à la langue comme à un système en fonction. Il n'avait pas, nous le savons, de goût pour la diachronie, abondant, au contraire, de préférence les questions synchroniques. Il étudiait au point de vue synchronique l'interdépendance des catégories linguistiques, leur expansion ainsi que leur différenciation fonctionnelle, comme nous le montre particulièrement sa petite mais substantielle et toujours instructive étude: »O przyimku dla w dzisiejszej polszczyźnie« (Le rôle de la préposition dla dans le polonais d'aujourd'hui) qui est remarquablement éclairée par une documentation vivante puisée à d'autres langues et qui repose sur les données historiques. Lorsqu'on examine sa méthode du point de vue des recherches actuelles sur les catégories des langues, en la comparant, par exemple, aux principes de la syntaxe phénoménologique de Porzig ou à ceux de la syntaxe différente de Ries, il est impossible de ne pas reconnaître dans cette méthode un modèle de travail synchronique et comparatif. Le caractère moderne de cette étude fondamentalement comparatiste consiste dans une tentative de définir le mécanisme des transformations des catégories syntaxiques en abandonnant simultanément l'examen de l'évolution des détails de forme, sans importance pour les transformations du système dans la mesure où ils sont dépourvus de valeur fonctionnelle. Rien de superflu dans cette étude et surtout pas de superflu historique. Nous croyons que les polonistes ne sauraient y relever non plus des lacunes de nature philologique. Retenons que malgré son appareil de conceptions abstraites, cette étude est un ouvrage de vulgarisation scientifique qui fut publié par la revue »Język Polski«. (Langue Polonaise).

Pour comprendre les conceptions méthodologiques de Gawroński il est essentiel de ne pas oublier que son esprit dépassait beaucoup les limites de la linguistique. Ceci est d'une importance fondamentale pour l'appréciation de ces idées.

Ses prédispositions spirituelles l'inclinaient vers l'orientalisme. Nous savons que par sa profession universitaire de même que par l'héritage scientifique qu'il nous a laissé, il était un philologue de la vieille langue indienne. Il est impossible, à notre avis, sans avoir ce fait continuellement présent à l'esprit, de comprendre profondément ses tendances méthodologiques, de sentir ses prédilections, de même que caractériser sa personnalité d'une manière complète.

Bien qu'il fût le disciple de Brugmann et de Leskien, les plus célèbres des néo-grammairiens, il ne se laissa pas influencer par leur tendances à dédaigner la philologie. Comme il a été souligné ailleurs, on y reconnaît sa position méthodique spécifique, tendant à resserrer la méthode philologique sur la base de certains critères formels fournis par la langue.

Il est vraisemblable que le séjour à Leipzig avait accru en lui le sentiment de la valeur de l'observation directe et exacte, des phénomènes des langues vivantes. Bien qu'il fût à cette époque par ses intérêts scientifiques philologue avant tout, il ne sousestimait pas les justes et durables succès des néo-grammairiens qui mettaient l'accent sur l'observation de la langue vivante. Cette manière méthodique d'aborder le sujet se manifeste dans ses travaux qui témoignent d'une observation directe et d'une analyse rapide des phénomènes jusqu'alors insaisissables pour le rigide système grammatical, de même qu'elle ressort de sa tendance à puiser les arguments à la source des dialectes ou des langues «non-littéraires» (l'indien, le lituanien).

Dans les travaux indianistes, consacrés aux problèmes philologiques (à l'exception de l'étude «Am Rande des Mŗcchakaṭika») la méthode linguistique joue le rôle d'instrument destiné à résoudre les problèmes philologiques. La problématique linguistique est ici résolument hétérogène.

Ces remarques suffiraient à prouver qu'en pratique Gawroński préconisait l'union de la linguistique et de la stylistique. C'est la source empirique mais non unique de sa conception de linguistique générale.

Une attention particulière est due ici à la valeur méthodique de l'article «Des influences linguistiques et stylistiques dans les littératures de l'Inde» qui ne constitue en quelque sorte qu'une introduction sommaire à l'ouvrage: «Notes sur les sources de quelques drames indiens». Mémoires de la Commission Orientaliste de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. No 4 (1921). Malgré son caractère comparatiste, cet article est resté dans l'ombre.

Gawroński commence par exposer l'idée qui l'avait guidé dans ses travaux précédents dans lesquels »j'ai touché, dit-il, à la question des influences littéraires, me servant pour les contrôler des données fournies par la langue et le style«, o. c. p. 1. Il y établit une opposition radicale entre la langue vivante et la langue morte, considérées en tant que moyens d'expression artistique. Dans les ouvrages écrits en langue vivante l'auteur se sert du même vocabulaire que ses contemporains qui rattachent aux expressions employées dans le texte le même sens et surtout, le même fond affectif que l'auteur. Dans la littérature en langue morte, l'auteur, n'ayant acquis la connaissance de la langue que par les livres, subit l'influence prédominante de ses prédécesseurs sans se rendre compte des nuances dans le ton affectif des synonymes qu'il s'approprie. Ce n'est donc pas l'inspiration mais l'imitation (ou plutôt les différentes espèces d'imitation) qui importe pour l'appréciation des moyens artistiques employés dans les langues mortes, comme le sanscrit (tout au moins à partir de l'ère chrétienne) ou dans la poésie néo-latine.

Ses conclusions originales sont justifiées par des comparaisons convaincantes. Il semble que dans cette opposition par excellence stylistique il faille chercher les étapes progressives de la théorie du rôle de l'affectivité dans l'évolution de la langue. Dans ce même article une confidence personnelle de Gawroński, formulée expressis verbis, nous révèle que ce sont les événements de la guerre qui l'ont convaincu du rôle immense de l'affectivité dans la langue p. 14.

Il se prononce ici pour la thèse de l'indianisme français (S. Lévi, M. J. Bloch) d'après laquelle le sanscrit, au moins depuis le commencement de l'ère chrétienne, est une langue artificielle («morte»). Pour montrer à quel point les intérêts stylistiques de Gawroński dans la philologie sanscrite ont un caractère d'actualité, nous aurons recours au témoignage indirect recueilli dans le

jugement de deux indianistes renommés contemporains. M. Bloch, explorateur du moyen-indien et du néo-indien, déclare: »On voit que des plus anciens documents de l'indo-aryen apparaît la difficulté fondamentale qui se reproduira à chaque période: ils ne représentent que partiellement la langue et la représentent de façon stylisée et archaïque«. L'Indo-aryen du Véda, p. 3. Comme linguiste M. Bloch arrive ensuite à cette déclaration caractéristique: »le linguiste n'a presque rien à faire du sanscrit classique s'il cherche autre chose qu'une histoire du style«, o. c. p. 5.

Dans son compte rendu d'un ouvrage de M. Gonda M. Renou déclare: »En fait il n'y a pas de description grammaticale satisfaisante dans le domaine védique si l'on ne fait intervenir l'apparition stylistique«. BSL XL, f. 3, p. 45. Cf. les remarques de ce savant dans le BSL XLI, f. 3, p. 18 ss.

Les recherches stylistiques avancèrent à grands pas: en Pologne dans les années qui suivirent la guerre de 1914 (la discussion de Cracovie, les études théoriques de Gaertner), auparavant en Europe occidentale, plus tard en Russie pour s'intensifier avant la seconde guerre mondiale autour des problèmes théoriques et littéraires. Il paraît pour le moins étrange que dans les discussions de caractère surtout théorique qui ont lieu en Pologne, on entende si peu parler des savants pionniers qui ont jeté les solides fondations méthodologiques existant encore de nos jours et dont le principal fut Andrzej Gawroński.

Il se peut que deux circonstances différentes en soient la cause. D'abord, il ne classifiait pas dans les cadres des problèmes théoriques ses opinions en matière de stylistique et de langue. En outre, l'indianisme n'a pas cessé d'être chez nous une discipline exotique. N'étant pas un poloniste de profession, je formule mon jugement avec circonspection, car ces discussions se sont déroulées justement dans les milieux polonistes. Dans les années qui précédèrent la seconde guerre mondiale, au cours des discussions passionnées sur la réforme des études polonistes, on ne manqua pas cependant de s'en référer à l'opinion de Gawroński, comme nous le prouve l'article de M. Nitsch, publié dans la revue »Język Polski« (Langue Polonaise), XXIII, p. 68.

Il convient encore de souligner brièvement, comme nous l'avons fait antérieurement, la puissance de la pensée de Gawroń-

ski dans le domaine des recherches concrètes. Un sujet particulièrement fécond est celui de son étude »Wartość uczuciowa diminutywów« (La valeur affective des diminutifs) dont la méthode a inspiré deux intéressants articles: »Technika spieszczeń w dzisiejszej polszczyźnie« (Le mécanisme hypocoristique dans le polonais d'aujourd'hui) JP XIV, p. 65 ss. de M^{lle} Obrębska, et s'y rattachant de près, »Sposoby spieszczeń w wielkopolskiej pieśni ludowej« (Les procédés hypocoristiques dans les chansons populaires de la Grande-Pologne) de M. Kaczmarek JP XXI, p. 121 ss. Une place à part revient ici à l'article de M. Wędkiewicz »Kilka uwag o technice spieszczeń« (Quelques remarques sur le mécanisme hypocoristique), JP XIV, p. 110 ss. article riche en documentation sur les langues romanes et qui montre l'intérêt que ces procédés présentèrent de bonne heure pour les romanistes. Dans l'étude que nous venons de citer Gawroński a fait ressortir l'immense richesse des diminutifs dans les dainas lituaniens. La justesse de ces remarques est confirmée par la vaste étude de Brender »Die Verwendung der sog. Diminutiva im Litauischen« Tauta ir Žodis III, p. 76 ss.

Il va sans dire qu'il ne faut pas trop insister sur ce point. La science s'intéressait aux formations intensives depuis longtemps, bien avant la néo-philologie. On pourrait citer ici à titre d'exemple une des publications les plus classiques, l'intéressante étude du célèbre indo-européaniste Schulze »Vom idg.-l-Suffix«, publiée dans Jagić Festschr. 1908). D'ailleurs, Schulze s'intéressait déjà aux diminutifs dans son ouvrage »Questiones epicae« qui est de date antérieure (1892). Le mérite de Gawroński en tant qu'inspirateur des recherches concrètes puisant leur documentation à la source de la langue vivante et non écrite, est cependant incontestable en Pologne.

Relativement moins importante est la théorie dite affective de l'évolution de la langue, esquissée par Gawroński dans les derniers mois de sa vie. Cette esquisse, intitulée: »La langue, sa nature et son évolution« fut publiée dans le 1-er volume de la présente revue, p. 1 ss. M. Lehr-Splawiński remarque que ce n'est qu'une esquisse fragmentaire d'un ouvrage que Gawroński préparait depuis longtemps sur les principes généraux de l'évolution des langues. Pamięci Andrzeja Gawrońskiego (A la mémoire

d'Andrzej Gawroński), p. 18. Cette étude est écrite avec entrain et concision.

Bien que Bally et Sperber aient consacré à ces questions des travaux remarquables, l'étude de Gawroński mérite notre attention par la valeur de ses parties critiques¹. Il s'y oppose à quelques thèses de Saussure, exposées dans son »Cours de linguistique générale«. On le sait, ce livre qui jouissait d'une brillante renommée chez un grand nombre de linguistes, ne suscita pas l'enthousiasme de Gawroński. Son opposition ne tient pas au seul fait que les thèses fondamentales de ce livre stimulant n'ont pas pour lui de force convaincante. Elle s'expliquerait plutôt par la raison qu'il est aisé de déceler entre le »Mémoire« dont Gawroński admirait la précision et le »Cours de linguistique générale«, »de Saussure, dont ses élèves ont fait une édition posthume d'après des notes insuffisantes« (Bull. Soc. Pol. de Ling., I, p. 4), une différence de niveau scientifique, interprétée par Gawroński comme résultant de l'application à deux objets de recherche différents d'une méthode qui convenait seulement pour le premier d'entre eux. Bien qu'il ne procède pas par l'argumentation précise qu'il applique généralement dans ses études indianistes, Gawroński se prononce contre l'affirmation de Saussure que »la nature du signe est arbitraire«. A ce propos il faut se rappeler que pour le célèbre théoricien du structuralisme, M. Hjelmslev, »le caractère arbitraire du signe est un fait«. Principes de grammaire générale, p. 176. Il est intéressant de remarquer à ce sujet que M. Benveniste vient de démontrer avec limpidité que l'argumentation de Saussure est insoutenable parce que la structure de son raisonnement logique le conduit à une erreur formelle. M. Benveniste conclut: »Il y a donc contradiction entre la manière dont Saussure définit le signe linguistique et la nature fondamentale qu'il lui attribue«. Acta Ling., vol. I, p. 24.

Il convient de souligner ici brièvement le manque de confiance de Gawroński dans une notion importante du système de

¹ Outre les critiques réservées, comme celle de Meillet dans le BSL XXVIII, f. 1, p. 68 s. et celle de M. Doroszewski dans les Prace Filologiczne XIV, p. 713, il ne manque pas d'approbation totale de la part de Spitzer, cf. Revue des Etudes Basques, XIX, p. 175. En particulier, la théorie psychologue, renversée par l'école de Brentano, n'est pas soutenable.

Saussure, celle de la valeur, empruntée au domaine de l'économie, étrangère à la linguistique. Là non plus il ne présente pas d'argumentation précise. Nous la trouvons cependant chez M. Benveniste que nous venons de citer (o. c. 27 s.), et qui par sa rigoureuse méthode de raisonnement, inspirée de celle de Saussure, montre combien féconde est la doctrine de celui-ci, non dépourvue toutefois de contradictions intérieures.

La manière de voir propre à Gawroński d'après laquelle la puissance créatrice de l'expression est susceptible de surmonter la mécanisation (opinion proche des idées de Rozwadowski) conserve sa valeur méthodique dans la linguistique moderne.

On pourrait dire que l'activité scientifique de Gawroński reflétait la variété et l'étendue de ses intérêts d'humaniste¹. Il professait, en effet, l'opinion que, par les transformations continuelles qu'elle subit, la langue reproduit l'évolution spirituelle de ceux qui la parlent; et il tendait, par conséquent, à comprendre par l'étude de la langue le développement historique et le caractère distinctif des civilisations.

Pour montrer, ne fût-ce que sous la forme la plus concise, les qualités de Gawroński en tant que savant humaniste, il est impossible de ne pas mettre en valeur le rôle qu'il joua dans le courant spirituel né parmi les savants qui étudient les civilisations étrangères. Possédant des connaissances énormes dans le domaine de deux civilisations: gréco-latino-chrétienne et indienne rattachées à un plus vaste fond oriental, il étudiait leurs relations mutuelles entre autres dans l'intéressant article linguistique: »Sprawa nauki języków klasycznych w szkole średniej« (La question des langues classiques dans l'enseignement secondaire), *Przegląd Współczesny*, 1923, p. 55 ss. dont la portée durable fut confirmée par le fait qu'il a fourni en 1946 des arguments en faveur de la valeur éducative des sciences humaines.

Dans une polémique mordante il reproche au célèbre helléniste Zieliński son manque de compétence en matière de linguistique, en ajoutant, en tant que comparatiste, des remarques frappan-

¹ La physionomie spirituelle de Gawroński est tracée d'après l'observation directe par son ami M. Nitsch (*Przegląd Współczesny*, 1927, p. 177 ss.) qui donne une image vivante d'un des plus profonds humanistes polonais.

tes sur les langues turques¹. Il termine son livre sur le drame indien, écrit en 1916 à l'intention de lecteurs polonais, mais publié seulement après sa mort, en 1946, par cette réflexion significative: »Le monde est beaucoup, beaucoup plus débordant de richesses que ne sauraient l'imaginer les gens enfermés dans le cercle étroit d'une seule civilisation, même si cette civilisation est gréco-latine«, p. 130. On reconnaîtra là une des thèses fondamentales du néo-humanisme avec lequel les milieux culturels polonais s'étaient familiarisés soit par les articles de l'indianiste polonais Schayer, soit par ceux des orientalistes français Lévi et Przyluski dont les travaux traduits en polonais furent publiés dans la revue »Przegląd Współczesny«. Ces savants soulignent entre autres que les rapports suivis avec d'autres civilisations nous préservent de l'erreur de prêter un sens absolu à la nôtre et qu'ils éveillent la conscience d'une civilisation humaine aux multiples visages. Par sa production scientifique Gawroński tient parmi ces orientalistes un rang honorable. Malheureusement il ne lui fut pas donné d'écrire, en l'appuyant sur une immense documentation linguistique, le livre depuis longtemps médité sur la typologie des civilisations, bien qu'il fût particulièrement, plus que beaucoup d'autres, qualifié pour ce travail.

Si l'on veut faire la somme des apports durables de Gawroński au développement de la linguistique générale, et que l'on veuille définir de manière précise le sens véritable de celles de ses conceptions qui au cours de la période écoulée méritaient considération hors de la Pologne même, on se trouve en présence d'une tâche à la fois séduisante et difficile.

Elle est séduisante parce que Gawroński laissa la charpente d'une doctrine générale marquée de ses préférences philologiques d'orientaliste. Dans ses articles de moindre importance il brilla par le mordant de sa précise méthode linguistique au moyen de laquelle il découvrait aux problèmes étudiés des aspects nouveaux et parvenait à conquérir pour ses recherches scientifiques des terrains inexplorés. Il impressionnait par son style suggestif. De son inspiration intellectuelle jaillissaient des images qui étaient nourries d'un puissant élément affectif et qui parlaient vivement

¹ Cf. l'approbation donnée à ces remarques par le turcologue M. Kowalski »Myśl Karańska« (Pensée Karaïme), série nouvelle, t. I, p. 66, 1946.

à l'imagination. La richesse de la pensée et des associations d'idées était inhérente à sa parole. Ces vastes associations faisaient éclater, particulièrement dans les articles de vulgarisation scientifique, la forme trop concise et produisaient l'effet d'un ferment fécondateur.

Mais, comme nous l'avons dit, la tâche réserve aussi des difficultés. Une mort prématurée ne lui permit de donner qu'une exposition au lieu d'un système complètement achevé. Ceux qui aurent le privilège de connaître la pensée investigatrice de Gawronski et de vivre dans l'intimité de son intelligence discursive et lucide en même temps que vivante, comprennent avec évidence que le centre de gravité de sa doctrine devrait se trouver dans son argumentation précise, dans la riche illustration qu'aurait apportée à ses conclusions la documentation vivante puisée à plusieurs familles de langues et à la fin dans la composition méthodique de l'oeuvre que, malheureusement, il ne nous a pas laissée. Ajoutons qu'il aborda un ensemble de problèmes souvent discutés et qui avaient été maintes fois présentés par d'autres dans les cadres d'un système.

Une autre difficulté vient de causes extérieures. Elle tient à l'état actuel de la linguistique générale. Elle est définie avec compétence et justesse par le représentant distingué de cette discipline, M. Hjelmslev: »Les fondements de la linguistique sont controversés aujourd'hui plus que jamais«. *Acta Ling.*, vol. II, p. 123.

Un autre représentant de la linguistique moderne, M. Martinet, fait entendre des plaintes significatives: »La linguistique a continuée et continue encore à être pratiquée selon les méthodes traditionnelles, et, dans bien des domaines, la résistance, surtout passive, il est vrai, aux nouvelles tendances est encore considérable«. *BSL* XLII, f. 1, p. 19. En soulignant que les idées du structuralisme et du fonctionnalisme ont pris une grande extension, il ajoute des remarques intéressantes: »Il est encore des esprits, et parfois de bons esprits, qui s'imaginent pouvoir atteindre par l'observation la réalité totale et intégrale de l'objet étudié« l. c.

Tenant compte de telles circonstances et du caractère du présent article, qui est loin d'être une étude complète, nous croyons plus convenable de tracer quelques lignes directrices à titre in-

dicatif. Comme point de départ de la confrontation nous prenons les remarques précises de M. Hjelmslev.

Suivant une déclaration tirée de son programme, le caractère essentiel de la linguistique moderne est son aspiration à devenir une science, i. e. L'objet des recherches des structuralistes est la langue dans laquelle ils voient une structure. Ils se servent de la méthode semiologique comme d'une méthode »immanente, qui voit dans la fonction de signe le fait fondamental de l'objet étudié«. *Acta Ling.*, vol. I, p. 11. Néanmoins M. Hjelmslev formule une réserve¹: »Née d'hier, la linguistique structurale est encore loin de s'être développée complètement ou de s'être organisée d'une façon définitive. Il serait même prématuré et téméraire de formuler dès aujourd'hui de quelque façon précise et détaillée le programme dont elle s'inspire«, o. c. p. 10.

Si nous remontons à Saussure, il nous sera plus facile de comprendre la première des thèses formulées par M. Hjelmslev, plus intelligible cependant pour ceux qui sont au courant des nouvelles orientations des recherches sur les principes des sciences humaines. On le sait, Saussure souligne nettement les tendances autonomistes de la linguistique, lorsqu'il déclare: »La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même«. *Cours*², p. 317. La manière d'envisager la langue non comme un système de signes ou comme une structure précise obtient chez Gawroński un sens beaucoup plus large.

En tant qu'il philologue avant tout et l'un des plus distingués représentants de la philologie universelle, Gawroński considère la langue d'un large regard et englobe, par suite de cette attitude, dans le domaine de la linguistique des disciplines auxiliaires. L'examen de cette question capitale serait déplacé ici. Si l'on ne tenait pas compte des résultats obtenus par les recherches

¹ C'est l'année 1939. Malheureusement, le manque d'une traduction française du livre écrit par M. Hjelmslev en danois et consacré aux fondements de la théorie linguistique, ne permet pas de prendre en considération la théorie de ce savant, ce qui est d'autant plus regrettable, que M. Martinet recommande expressément de s'en rapporter à l'original. *BSL* XLII, f. 1, p. 19 s. Les informations sur la méthode déductive de l'école structuraliste se trouvent dans les articles: Brøndal, *Langage et logique*. *Encycl. franç.* t. I, p. 48; Brøndal, *Linguistique structurale*, *Acta Ling.*, vol. I, p. 2 ss.; surtout Hjelmslev, *Langue et parole*, *Cahiers F. de Saussure*, f. 2, p. 29, qui contiennent des indications sur une bibliographie plus étendue.

des sciences limitrophes de la linguistique, toute discussion reposerait uniquement sur les problèmes de la linguistique, et serait, de ce fait, inutile.

Avant d'examiner la théorie de Gawroński, observons plutôt sa fructueuse pratique. De même que Meillet, Wackernagel, Kretschmer, ou l'école de Berlin, Gawroński démontre que les recherches linguistiques doivent être précédées par une minutieuse analyse philologique. Un mot arraché du vocabulaire ne peut constituer une base suffisante de construction¹ — comme il arrive souvent chez les néo-grammairiens et même chez d'autres — sans que l'on se soit préalablement informé du texte dont il est extrait, sans que l'on ait pu se rendre compte à quel point le texte en question reflète la langue vivante. Il parvint à cette conviction grâce à l'indianisme où les recherches de linguistique historique, si elles sont poursuivies sans la connaissance de l'appareil philologique, peuvent présenter, on le sait, le danger d'opérer avec des fictions. Il serait peut être à propos d'évoquer ici ce fait connu, que le maître distingué de la linguistique indienne qui est en même temps un comparatiste, Wackernagel, écrit dans son introduction à la *«Altindische Grammatik»* qu'il éprouverait une vraie joie si, par ce livre, il réussissait à rétablir entre la linguistique et la philologie sanscrite les liens qui s'étaient relâchés un cours des dernières années, o. c. I, p. LXXIV.

Il est inutile de rappeler ici les résultats apportés à la linguistique indo-européenne par la méthode de l'empirique que fut Wackernagel, et de souligner dans quelle mesure les faits qu'il précisa fécondèrent les travaux des indo-européanistes. Il est intéressant de noter l'opinion à la fois positive et subtile d'un juge aussi compétent que le comparatiste Meillet, exprimée dans la *«Linguistique historique et linguistique générale»*, t. II, p. 157, et en particulier dans le BSL XXX, f. 2, p. 65. Il convient de souligner ici en même temps que dans ses travaux Wackernagel tient compte des données fournies par les recherches sur le pali et sur le moyen-indien. Grâce à l'étude des langues vivantes et de la langue palie le champ d'observation s'élargit considérablement, ce qui rend possible de jeter une nouvelle lumière sur les solutions données jusque-là à un grand nombre de problèmes de

¹ Cf. Szkice (Essais), p. 53

sanscrit. Les recherches comparatistes ne tiennent pas toujours compte de ce fait capital, que nous ne savons rien de la langue qui servit de base réelle au sanscrit védique. Citons à propos l'opinion de M. Bloch exprimée dans son introduction à »L'Indo-aryen«: »On entrevoit des chefs établis avec leurs prêtres et leurs bardes dans des acropoles, ou du moins dans ces villages fortifiés qui caractérisaient récemment encore le Panjab par rapport à l'habitat disséminé du bassin gangétique; dans la campagne, des champs irrigués par des puits et des canaux sont la preuve d'une installation stable et de l'adaptation au sol. Mais quelle part prenaient les diverses couches de la population au travail agricole, quel degré d'intimité le contact entre Aryens et indigènes supposait-il? C'est ce qu'on ignore totalement«, p. 3.

D'une part, Gawroński démontrait dans ses recherches stylistiques le caractère artificiel de la langue de la poésie dite de style artificiel (*kāvya*) (à comparer son article »Des influences linguistiques et stylistiques dans les littératures de l'Inde«); d'un autre côté, il prenait en considération, pratiquement et théoriquement, la langue vivante (recherches sur les diminutifs, les origines du drame indien, l'ouvrage précédent »Am Rande des Mṛcchaka-tika«, le manuscrit de l'index des prākṛits, cf. Śluszkiewicz, RO XII, p. 226).

En tant qu'empirique pénétrant et positif Gawroński part de la forme linguistique, des faits isolés dans lesquels il sent directement la langue vivante. C'est par eux seulement qu'il pénètre en profondeur et cherche les principes cachés qui les régissent; il dégage de son regard pénétrant d'analyste la charpente d'un système, distinguant avec sûreté les faits secondaires de ceux qui sont essentiels pour faire apparaître le réseau des dépendances mutuelles. Si Brøndal voit la marque du positivisme de la linguistique comparée et historique dans »l'intérêt pour les petits faits vrais, pour l'observation exacte et minutieuse«, Gawroński est un positiviste au meilleur sens du terme, cf. Essai de linguistique générale, p. 90.

Parmi les enseignements de Gawroński celui qui a le plus d'importance actuellement est la nécessité de prendre toujours pour point de départ une interprétation juste et intelligente des formes. Ce sont des vérités bien connues. Assurément. A quel point cependant il est nécessaire de les rappeler encore aujourd'hui-

hui, l'opinion compétente de M. Vendryes nous en donne la preuve. Ce savant déclarait récemment: »C'est bien à tort que certains gens prétendent distinguer la philologie de la linguistique, comme deux disciplines opposées exigeant de leurs adeptes des qualités d'esprit toutes contraires. Il n'est rien de plus faux et l'exemple de Bally suffirait à le prouver. On ne peut être un bon linguiste sans une solide culture philologique; et inversement un philologue ne peut que gagner à la linguistique. ...La valeur d'une forme linguistique dépend tout entière du texte d'où elle est tirée et des circonstances où elle est employée. C'est en partant de formes dûment établies que la linguistique peut remonter aux principes du langage, en exerçant un don de généralisation et de combinaison, qu'il applique à des comparaisons aussi nombreuses que possible avec d'autres langues. Aussi n'est-ce pas sans raison qu'en anglais la linguistique porte encore le nom de »comparative Philology«. Cahiers F. de Saussure, f. 6, p. 59. Il ne manque pas aujourd'hui de courants qui, se recommandant de la prétendue philosophie de la langue, considèrent comme point de départ les catégories autres que linguistiques, proclamant en même temps que ce point de vue est, en réalité, celui de la linguistique autonome. Cf. Meillet, BSL XXIX, f. 1, p. 1 s.

Ce qui constitue le trait caractéristique de Gawroński, c'est — comme l'a souligné M. Kuryłowicz — sa tendance à resserrer les sciences humaines par le moyen de méthodes précises, tirées de la linguistique. Dans ce domaine qui au cours de quelques dernières dizaines d'années fut pénétré de l'aspiration à devenir une science, Gawroński joua incontestablement le rôle de précurseur. La position qu'il y occupa est particulière. Grâce aux qualités intellectuelles qui lui étaient propres, il réussit à lier étroitement dans les sciences humaines une méthode scientifique précise avec des problèmes d'une vaste étendue, car il ne songeait nullement à obtenir la concision des formules par la limitation du champ d'observation des faits étudiés. Humaniste né, il examinait à travers l'apparence extérieure le véritable objet de son étude. Dans ses recherches sur la sémantique il démontra que la connaissance des résultats obtenus par les recherches de disciplines limitrophes de la linguistique permet d'aller au fond de problèmes linguistiques. Son argumentation sémantique, comme nous l'avons fait remarquer, est dépourvue de charpente systématique rigoureuse. Elle prouve

néanmoins que Gawroński s'orientait avec perspicacité au milieu des courants qui pénétraient alors les sciences humaines, ce qui lui permit de déceler et d'apprécier le point de vue extérieur de la doctrine de Saussure.

Particulièrement digne de remarque est en même temps une pensée de Gawroński, jetée en passant, au sujet de la sémantique: »De Saussure, fut l'élève de l'école des néo-grammairiens, qui insistait sur une précision minutieuse dans l'étude de la forme inerte de la langue. Sur ce terrain, il a dépassé ses maîtres, en créant un système de génie. Mais quand, à son tour, il embrassa des horizons que les néo-grammairiens n'avaient pas aperçus, il tomba dans l'erreur de vouloir imposer la précision à un ordre de faits où l'à peu près règne par principe » Bull. Soc. Pol. de Ling. I, p. 31. On l'a déjà indiqué¹, les principes du »Cours de linguistique générale« traversent dans les dernières années les feux croisés d'une critique de plus en plus hardie. La nécessité de réviser le jugement traditionnel sur la valeur de cet ouvrage est un fait qui s'impose de plus en plus à la conscience des linguistes. Depuis un certain temps cette nécessité est reconnue même également par les linguistes qui dans les recherches de linguistique générale prennent pour point de départ les thèses du Cours dont ils considèrent la puissance fécondatrice comme absolument incontestable. Cf. p. ex. l'article de M. Hjelmslev paru récemment dans les Cahiers F. de Saussure, f. 2, p. 30 ss. Cela ne diminue en rien le grand mérite du célèbre linguiste, et nous en serons mieux convaincus si nous nous souvenons p. ex. de l'intéressante opinion exprimée par Meillet après la publication du »Cours«: »...le livre que le maître n'avait pas fait, qu'il n'aurait sans doute jamais fait. Ce qui est offert au public, c'est donc une rédaction des idées de F. de Saussure sur la linguistique générale par ses deux principaux élèves genevois MM. Bally et Sechehaye«, BSL XIX, No 63, p. 32 s.

La différence sensible entre la composition du »Cours« et ce qui constituait le pouvoir suggestif de Saussure, ressort le plus clairement du témoignage de Meillet dans sa caractéristique du linguiste genevois. »Les enseignements particuliers que l'étudiant

¹ A comparer p. ex. Wagner: »Introduction à la linguistique française« 1947, p. 20 ss.

recevait de F. de Saussure avaient une valeur générale, ils préparaient à travailler et formaient l'esprit; ses formules et ses définitions se fixaient dans la mémoire comme des guides et des modèles. Et il faisait aimer et sentir la science qu'il enseignait; sa pensée de poète donnait souvent à son exposé une forme imagée qu'on ne pouvait plus oublier. Derrière le détail qu'il indiquait, on devinait tout un monde d'idées générales et d'impressions; d'ailleurs, il semblait n'apporter jamais à son cours une vérité toute faite; il avait soigneusement préparé tout ce qu'il avait à dire, mais il ne donnait à ses idées un aspect définitif qu'en parlant; et il arrêtait sa forme au moment même où il s'exprimait; l'auditeur était suspendu à cette pensée en formation qui se créait encore devant lui et qui, au moment même où elle se formulait de la manière la plus rigoureuse et la plus saisissante, laissait attendre une formule plus précise et plus saisissante encore.

Sa personne faisait aimer sa science; on s'étonnait de voir cet oeil bleu plein de mystère apercevoir la réalité avec une si rigoureuse exactitude; sa voix harmonieuse et voilée ôtait aux faits grammaticaux leur sécheresse et leur âpreté; devant sa grâce aristocratique et jeune, on ne pouvait imaginer que personne reproche à la linguistique de manquer de vie». *Ling. hist. et ling. gén.*, t. II, p. 178 s.

On connaît l'opinion de Meillet reprochant à Saussure d'avoir négligé »de considérer la réalité humaine«. Ce point de vue est partagé par Sechehaye même qui souligne précisément le mérite de Meillet d'avoir travaillé »par tout l'effort de sa vie à combler cette lacune«. *Melanges Bally*, p. 26.

Les problèmes humanistes en linguistique suscitèrent dans les dernières années un intérêt remarquable. A ce sujet il suffit d'indiquer quelques faits¹. Digne de remarque est à ce propos l'article plein d'intérêt de M. Vendryes: »La comparaison en linguistique«, *BSL* XLII, f. 1, p. 1 ss.

Exprimant les tendances qui se manifestent actuellement dans les sciences humaines, M. Vendryes propose de définir les lois générales de l'esprit humain par l'analyse et la définition d'une structure de langue. Il est d'avis que les problèmes de grammaire

¹ Le lecteur trouvera dans les publications citées des indications plus amples sur les nombreux ouvrages des dernières années, en même temps que sur les problèmes mêmes.

doivent être examinés en dehors du point de vue de la parenté et que le point de vue psychologique doit être pris en considération. Le rôle du ferment apporté dernièrement à la linguistique par les sciences limitrophes de la linguistique, ainsi que les tendances à surmonter le positivisme nous sont exposés par M. Terracini dans »L'héritage de la méthode comparative«. *Acta Ling.*, vol. II, f. 1, p. 1 ss., f. 2, p. 69 ss. Les tendances revisionnistes à l'égard du »Cours« de Saussure sont expliquées par M. Wagner dans son »Introduction à la linguistique française«, 1947, p. 20 ss. Dans le domaine de ces tendances Gawroński occupe incontestablement une des premières places, surtout si l'on prend en considération l'époque à laquelle il exprima ses idées.

Dans sa concise caractéristique des courants de la linguistique générale Meillet arrive à des conclusions particulièrement significatives. Selon lui les linguistes et les philosophes sont d'accord pour reconnaître la position centrale des problèmes linguistiques. Il exprime l'espoir que les efforts conjugués de ces deux disciplines permettront vraisemblablement de créer dans l'avenir une doctrine qui préciserait la langue dans son caractère spécifique et définirait son rôle »dans la vie mentale et dans la vie sociale«. *Structure générale des faits linguistiques. Encyclopédie française*, t. I, p. 32 s.

Cette opinion de Meillet, formulée dans son dernier ouvrage publié en édition posthume, mérite une remarque particulière en considération du fait que l'auteur était, nous le savons, un adepte de la linguistique objective. Gawroński¹ se rendait compte depuis longtemps de la position centrale occupée par la langue dans la vie mentale et sociale, et il insistait sur le rôle de l'individu au point de vue humaniste. La personnalité de Gawroński ne pouvait échapper à l'attention d'un savant-humaniste aussi profond que Meillet. Dans sa notice au sujet de la publication des *Szkice* (Essais) il déclare nettement: »On sait que Gawroński avait l'esprit philosophique et qu'il s'intéressait beaucoup aux idées générales et à la psychologie. Ce recueil est un monument élevé à la mémoire du savant trop tôt disparu et fixera heureusement le caractère de cet esprit original et curieux«. *BSL XXIX*, f. 1, p. 8.

¹ cf. *Bull. Soc. Pol. de Ling.* I, p. 26 ss. De même que Rozwadowski qui embrasse les problèmes de philosophie, »Les tâches de la linguistique«. *BSL XXV*, f. 3, p. 107 ss.

La pensée investigatrice et créatrice de Gawroński, examinée d'un regard rétrospectif à la distance de vingt années acquiert une valeur encore plus grande parce qu'elle demeure vivante et toujours fécondatrice. Sa mort, survenue il y a vingt et un ans fut d'autant plus sensible à la science polonaise, qu'il représentait parfaitement le type de ces savants polonais qui possèdent à l'égal du savoir et de l'intelligence, le talent et l'ambition du chef intellectuel, de l'organisateur et de l'homme d'action. Comme le constate avec regret la juste remarque de M. Wędkiewicz¹, l'ensemble de ces qualités ne se rencontre pas souvent parmi les savants.

Andrzej Gawroński atteignit à cette rare unité par son esprit vaste et profond, par sa nature débordante de richesse et par son inflexible volonté d'agir.

Z. Rysiewicz

¹ Przegląd Współczesny, XIV (1935), No 155 p. 29.

Sprawy Towarzystwa

I

Sprawozdanie z XI Zjazdu Naukowego, odbytego w Poznaniu 5 i 6 maja 1939

1. T. Milewski: Problem części mowy w ujęciu lingwistyki strukturalnej.

W dyskusji zabierali głos: Obrębska-Jabłońska, Ułaszyn, Rudnicki, Nitsch.

2. Jan Safarewicz: Krytyka metody ilościowej, stosowanej w ocenie pokrewieństwa językowego.

W latach 1927—30 prof. Jan Czekanowski opublikował szereg prac, w których próbował zastosować metodę statystyczną do ustalenia stopnia pokrewieństwa różnych pokrewnych języków. Były to prace następujące:

1. W dziele: Wstęp do historii Słowian, Lwów 1927, na s. 50 i n. prof. Cz. próbuje określić stopień pokrewieństwa języków indoeuropejskich. W tej samej książce na s. 142—55 znajduje się rozdział: Zróżniczkowanie leksykalne polskiego obszaru językowego; oprócz tego mamy tam: Dodatek I: Powinowactwa języków słowiańskich w świetle kryterium ilościowego (s. 283—9); Dodatek II: Powinowactwa leksykalne na polskim obszarze językowym ujęte współczynnikami asocjacji na podstawie kartowań K. Nitscha (poza tekstem).

2. Z badań nad zróżniczkowaniem morfologicznym dialektów polskich, Pr. Fil. XII, 1927, 330—54.

3. Terytoria antropologiczne i zróżniczkowanie dialektyczne polskiego obszaru językowego, *Symb. in hon. Rozwadowski II*, 1928, 427—36.

4. Różnicowanie się dialektów prasłowiańskich w świetle kryterium ilościowego, *Księga I Zjazdu filologów słowiańskich 1929 (Sborník prací)*, Praga 1932, t. II, s. 485—504.

Ze względu na uwagi dotyczące metody statystycznej trzeba tu wymienić dwa inne jeszcze artykuły prof. Czekanowskiego:

5. Na marginesie recenzji p. K. Moszyńskiego o książce: »Wstęp do historii Słowian«, *Lud*, ser. II, 7 (27), 1928, 41—56.

6. Próba zastosowania metody ilościowej dla określenia stanowiska małopruszczyzny wśród języków słowiańskich, *Sborník Sobolewskiego*, Leningrad 1928, s. 367—70.¹

Metoda, jaką tu zastosował prof. Czekanowski, jest następująca. Ustalił on przy pomocy fachowych lingwistów pewną liczbę cech charakteryzujących badane dialekty i oznaczył w tabelce znakiem + obecność tej cechy w pewnym dialekcie, znakiem — brak jej. Następnie zaś porównał w tak osiągniętej tabelce poszczególne dialekty parami, uzyskując dla każdej pary cztery następujące wykładniki: a — suma wspólnych cech obecnych; b — suma cech obecnych w jednym dialekcie, nieobecnych zaś w drugim; c — suma cech obecnych w drugim dialekcie, nieobecnych zaś w pierwszym; d — suma cech nieobecnych ani w jednym, ani w drugim dialekcie. Uzyskawszy te cztery wielkości, obliczał prof. Cz. stopień pokrewieństwa dwu tych dialektów, stosując wzory, znane z teorii statystyki. Następnie zaś z porównania osiągniętych liczbowych wykładników pokrewieństwa wynikało, jakie dialekty są blisko ze sobą spokrewnione, jakie dalej.

Prace prof. Cz. spotkały się z życzliwym przyjęciem ze strony prof. T. Lehra-Splawińskiego, który je pokrótce omówił w artykule: Zagadnienie pokrewieństwa językowego, w *Biuletynie P. T. J.* II, 1930, 130—7 (referat wygłoszony na zjeździe P. T. J. w r. 1928 w Warszawie), zastrzegając się jednak, że metodę prof. Cz. stosować należy ostrożnie. Silniej wyraził swe zastrzeżenia na tymże zjeździe prof. K. Nitsch (*ib.* s. 141). Wyrażnie jednak

¹ Do tego wykazu dodać dziś należy jeszcze pozycję 7.: Polska synteza slawistyczna w perspektywie ilościowej, *Rozprawy Wydz. Histor.-filozof. P.A.U.*, seria II, t. XLVI nr 2, Kraków 1947, s. 1—50.

przeciwko prof. Cz. wystąpił nie lingwista, lecz etnograf, prof. K. Moszyński, w czasopiśmie *Slavia*, VI, 1927—8, 814—6. Postawił on metodzie prof. Cz. dwa główne zarzuty: 1° że przy przeliczaniu niektóre cechy uwzględnia się dwukrotnie, np. przeliczając osobno obecność końcówek przypadkowych na *-m-* i osobno końcówek na *-bh-*: jedna cecha jest tu tylko negatywną postacią cechy drugiej; albo nazwa 'tysiąca' typu **gheslo-* i osobno nazwa typu **teya-*; 2° że nie podano tu, na jakiej obiektywnej przesłance oparty jest taki lub inny dobór cech, wskazując, że przez dobór innych cech wynik obliczeń może ulec bardzo istotnym zmianom.

Na zarzuty Moszyńskiego odpowiedział prof. Cz. w zacytowanym już artykule w czasopiśmie *Lud*, gdzie częściowo usprawiedliwił podany w swej pracy dobór cech; dobór ten zresztą nie pochodził od niego, lecz od prof. J. Kuryłowicza. Natomiast nie wspomniał ani słowem o pierwszym zarzucie Moszyńskiego, mianowicie o dwukrotnym przeliczaniu tej samej cechy. Do tej sprawy powrócę w dalszym ciągu, uważam ją bowiem za jeden z najważniejszych zarzutów, jakie można postawić metodzie ilościowej prof. Czekanowskiego.

Wśród lingwistów statystyczną metodę zastosował T. Milewski w pracy: *Zachodnia granica pomorskiego obszaru językowego w wiekach średnich*, *Sl. Occ.* X, 1931, 124—52 (zwłaszcza 131—8), gdzie ustalał on stosunki pokrewieństwa dialektów połabsko-pomorskich. Druga praca, gdzie tę metodę stosowano, to: A. L. Kroeber — C. D. Chrétien, *Quantitative classification of indo-european languages*, *Language* XIII, 1937, 83—103, z uzupełnieniami w *Lang.* XIV, 1938, 289. Zapoznanie się z tą ostatnią pracą dało mi bodźca do zbadania raz jeszcze statystycznej metody prof. Cz. — Podam tu krótko wyniki pracy Kroebera i Chrétiena i przejdę od razu do krytyki samej metody.

Wyniki, do jakich doszli Kroeber i Chrétien, są na ogół zgodne z wnioskami Czekanowskiego i Moszyńskiego, choć opierają się na znacznie większej liczbie przeliczonych cech: prof. Cz. uwzględnił ich 20, gdy Kroeber i Chrétien 74; amerykańscy uczeni oparli się na książce A. Meilleta *Les dialectes indo-européens* (1922). — Wyraźnie są widoczne zgodności bałto-słowiańskie, indo-irańskie i italsko-celtyckie. Poza tym uwypukla się jednolitość językowej grupy *satam*, ale jednolitość grupy *centum* nie jest widoczna. Uderza wreszcie brak zgodności germańsko-italsko-celtyc-

kich, wbrew temu, co twierdził Meillet. Kroeber i Chrétien stawiają tu nawet wprost pytanie: dane subiektywne (tj. lingwistyki tradycyjnej) zostają tu w sprzeczności z danymi obiektywnymi (tj. statystycznymi). Wniosek Meilleta o zgodnościach germańsko-italsko-celtyckich zostaje w sprzeczności ze statystycznym ujęciem jego własnych danych. Gdzie więc jest błąd? — Sprzeczność jest tu jednak, moim zdaniem, pozorna i błąd jest po stronie uczonych amerykańskich; nie uwzględnili oni mianowicie w swych obliczeniach prawie wcale elementów słownikowych, które stanowią jeden z najpoważniejszych argumentów Meilleta, ograniczając się do cech fonetycznych i morfologicznych. Rzecz prosta, odrzucając znaczną część materiału Meilleta, muszą w swych obliczeniach dojść do innego wyniku. Ale to są oczywiście drobne szczegóły. Wskazują one tylko, jak ostrożnie trzeba przystępować do obliczeń. Ważniejsze są braki natury metodycznej. Przechodzę więc od razu do krytyki samej metody prof. Czekanowskiego.

Niektóre braki metody statystycznej dostrzeżono bardzo szybko. Milewski w cytowanym artykule wysuwa trzy możliwe zarzuty: 1° że obliczenia opierają się na dowolnym doborze cech, 2° że stawiają one na równi wspólne archaizmy ze wspólnymi innowacjami, 3° że stawiają one na równi innowacje stare z innowacjami nowszymi. Trzeba przyznać, że przy nieostrożnym stosowaniu metody prof. Cz. zarzuty te są usprawiedliwione. W szczególności można je zastosować do obliczeń Kroebera i Chrétiena, które istotnie dokonane są w sposób nieostrożny. Ale podkreślić należy, że prof. Cz. przewidywał te zarzuty i (milcząc) usunął w swych pracach przyczyny tych błędów. Widać to z jego artykułu w »Ludzie«, gdzie wyraźnie podkreśla, że chodziło mu o zestawienie wspólnych innowacji, i to innowacji mniej więcej równoczesnych, por. *Lud*, s. 52; *Wstęp*, s. 287. — Aby usunąć błąd, Milewski proponuje: 1° brać pod uwagę jedynie wspólne innowacje, uwzględniać zaś wspólne archaizmy tylko jako braki innowacji; 2° uwzględniać wszystkie innowacje, nie obejmujące ogółu badanych języków; 3° obliczać stosunki pokrewieństwa osobno dla poszczególnych epok. Niestety, pierwszy z tych postulatów nie usuwa błędu, bo, jak się później postaram wykazać, w obliczeniach nie gra żadnej roli, czy zgodność dotyczy cech pozytywnych, czy też negatywnych. Natomiast Milewski nie podniósł tu innej słabej strony tej metody, braku, który widział już

Moszyński, mianowicie sposobu przeliczania faktów językowych. Omówimy to szczegółowo.

Oznaczenie obecności lub nieobecności pewnej innowacji łatwe jest tylko wtedy, gdy zestawiamy dwa języki, z których jeden reprezentuje stan archaiczny. Np. porównyując język grecki z sanskrytem co do zmiany $\check{e} \Rightarrow \check{a}$ napiszemy: gr. —, sskr. +; ale już przy porównaniu dwu języków, z których każdy wprowadził inną innowację, nasunie się tu trudność. Gdy np. badamy traktowanie grupy ide. $-t + t-$, to zestawiając grekę z łaciną stwierdzimy: w gr. $-t + t- \Rightarrow -st-$, w łac. $-t + t- \Rightarrow -ss-$. Jak tu zanotować innowację? Oznaczanie + lub — zakłada ujęcie dychotomiczne, czyli stwierdzenie obecności lub braku pewnej cechy. Jeżeli więc weźmiemy za punkt wyjścia traktowanie $-t + t- \Rightarrow -st-$, to oznaczmy: gr. +, łac. —; ale jeżeli weźmiemy pod uwagę traktowanie $-t + t- \Rightarrow -ss-$, to musimy zapisać: gr. —, łac. +; a więc może dwa razy zapisać? tj. oznaczyć:

1. Zmiana $-t + t- \Rightarrow -st-$: gr. +, łac. —,
2. Zmiana $-t + t- \Rightarrow -ss-$: gr. —, łac. +?

To by było w zgodzie z faktami, ale to by wpłynęło na wynik ostateczny, wprowadzając błąd. W ten sposób bowiem oznaczylibyśmy dwie niezgodności między greką i łaciną, gdy w rzeczywistości niezgodność jest tylko jedna. Co ważniejsza, istnieje przecież, jak wiadomo, i trzecie traktowanie tej grupy: w sanskrycie $-t + t- \Rightarrow -tt-$. A więc uwzględniając trzy języki musimy napisać:

1. Zmiana $-t + t- \Rightarrow -tt-$: sskr. +, gr. —, łac. —,
2. „ $-t + t- \Rightarrow -st-$: sskr. —, gr. +, łac. —,
3. „ $-t + t- \Rightarrow -ss-$: sskr. —, gr. —, łac. +.

W wyniku otrzymamy: 1^o jedną nie istniejącą zgodność między greką i łaciną; 2^o jedną nie istniejącą zgodność między sanskrytem i łaciną; 3^o jedną nie istniejącą zgodność między sanskrytem i greką; 4^o po dwie rozbieżności między sanskrytem i greką oraz między greką i łaciną, gdy w rzeczywistości istnieje jedna tylko rozbieżność; 5^o w wykazie uwzględnianych cech będziemy mieli 3 punkty, gdy w rzeczywistości mamy jedną tylko zmianę i ani jednej zgodności, bo sanskryt, greka i łacina idą tu każde swoją drogą. — Może więc oznaczyć to rubryką: zmiana grupy $-t + t-$? Wtedy wszędzie postawimy + (bo dla prajęzyka ide. rekonstruu-

jemy tu grupę *-tst-*, z której w języku staroindyjskim wtórnie powstało *-tt-*), ale nie będzie to w zgodzie z faktami, bo w każdym z języków zmiana dokonała się inaczej, z pewnością są to zmiany poszczególnojęzykowe, i z samego faktu, że grupa *-t + t-* uległa zmianie, o pokrewieństwie wnioskować nie można.

Inny przykład. Języki indoeuropejskie mają formację praes. atematyczną reduplikowaną. Formacja ta ukazuje się w kilku grupach języków ide., jako typ jest więc z pewnością odziedziczona już z prajęzyka ide. Osobne jednak formacje należące do tego typu są w znacznym stopniu innowacjami poszczególnych języków. I tu zaczynają się trudności. Weźmy formację pierwiastka **dō-*. Jeżeli mamy uwzględnić tylko ogólnie istnienie atematycznego reduplikowanego praesens, to postawimy + przy gr. (*δίδωμι*), sskr. (*dadāmi*), słow. (*dadęti*), bałt. (lit. *duost*). Oznaczając jednak tak nie uwzględnimy tego, że tu tylko języki słowiańskie i bałtyckie mają istotnie jednakową formację, natomiast języki grecki i sanskryt różnią się i między sobą, i od języków bałto-słowiańskich. Jak to oznaczyć w tabelce?

Jeszcze jeden przykład z tabelki Kroebera i Chrétiena. Jako pozycję 1. podają oni zmianę: ujednostajnienie *e* i *a*, oczywiście z + przy grupach indyjskiej i irańskiej; jako pozycja 22. stoi: ujednostajnienie *o* i *a*, znów + przy grupach indyjskiej i irańskiej; jako pozycja 23.: zachowanie odrębności *ā* i *ō*, zgodnie — przy grupach ind. i ir.; pozycja 24.: zmiana *ā* $\Rightarrow$ *ō*: zgodnie — przy grupach ind. i ir.; pozycja 25.: zmiana *ō* $\Rightarrow$ *ā*, tu zgodnie + przy grupach ind. i ir. — W ten sposób jedna zmiana indo-irańska, tj. przekształcenie wszystkich samogłosek odziedziczonych w samogłoski o barwie *a*, przeliczona tu będzie jako 3 zgodności indo-irańskie dodatnie i 2 zgodności ujemne, razem 5 zgodności.

Tego błędu nie ustrzegł się i Milewski: w tabeli swej na s. 133 podaje on osobno dwie rubryki: *tolt* $\Rightarrow$ *tlot* i *tolt* $\Rightarrow$ *tlat*. W tym wypadku druga z tych rubryk jest tylko negatywną formą pierwszej. Oczywiście, wszędzie tam, gdzie w pierwszej jest +, w drugiej stoi —, i odwrotnie. A więc jedną cechę przeliczono tu dwukrotnie. — Błąd taki znajdziemy też w pracy Czekanowskiego w Księdze Zjazdu Praskiego. Tu np. traktowanie grupy *tort* ujęte jest aż 6 razy: *tort* $\Rightarrow$ *tart* (6e), *tort* $\Rightarrow$ *trot* (6d), *tort* $\Rightarrow$ *torot* (6g), *tort* $\Rightarrow$ *trat* (6f), *tort* $\Rightarrow$ *tart*, *trat* (1B), *tort* $\Rightarrow$ *trot*, *torot* (z zachowaniem barwy *o*) (1A). A więc jedną cechę przeliczano tu sześć razy.

Trudność nasuwa się z innej jeszcze strony. Nie zawsze mianowicie łatwo jest ustalić, co mamy uważać za stan pierwotny, co zaś za innowację, i wobec tego, jakie zjawisko oznaczyć znakiem +, jakie zaś znakiem —. Jako przykład typowy tej trudności podam traktowanie spółgłosek tylnojęzykowych w prąjęzyku indoeuropejskim. Jak wiadomo, stan prąjęzykowy nie jest ustalony:

1. Podług hipotezy Hirta prąjęzyk posiadał tylko spółgłoski tylnojęzykowe i tylnojęzykowe labializowane. W takim razie zmiany są następujące: a) Palatalizacja pewnych tylnojęzykowych w grupie *satəm* ($k \Rightarrow k^h$); b) Przekształcenie labializowanych w tylnojęzykowe w grupie *satəm* ($k^h \Rightarrow k$). Czyli dwie innowacje, obie w grupie *satəm*.

2. Podług Brugmanna prąjęzyk posiadał trzy szeregi tylnojęzykowych. W takim razie zmiany przedstawiają się tak: a) Zanik labializacji w grupie *satəm*; b) Zanik palatalności w grupie *centum*. Czyli dwie innowacje, z nich jedna w grupie *centum*, druga w grupie *satəm*.

3. Jeżeli wreszcie stanąć na stanowisku Reichelta i Kuryłowicza, którzy są zdania, że tylnojęzykowe labializowane są innowacją, to trzeba będzie stwierdzić zmiany następujące: a) Wprowadzenie labializacji w grupie *centum*; b) Zanik palatalności w grupie *centum*. Czyli jeszcze raz dwie innowacje, ale obie w grupie *centum*.

Rzecz prosta, żadna z tych teorii faktów nie zmienia. Przedział między grupami *centum* i *satəm* zostaje ten sam. Ale liczebnie wynik powinien się przedstawić za każdym razem inaczej.

Dopóki się nie ustali sposobu przeliczania podanych tu i podobnych faktów, dotąd metody statystycznej dla ustalania pokrewieństwa językowego nie będzie można stosować.

Drugi zarzut wobec metody prof. Czekanowskiego, jaki pragnę tu podnieść, a jakiego, zdaje się, nikt dotąd nie wysuwał, dotyczy wzorów, które stosował prof. Cz., a za nim Milewski i Kroeber-Chrétien. — Prof. Cz. używał w swych badaniach językoznawczych dwu wzorów do przeliczania cech: 1^o Miernik (współczynnik) współzależności¹:

$$Q_c = \sin \frac{\pi}{2} \cdot \frac{ad - bc}{\sqrt{(a+b)(a+c)(d+b)(d+c)}}$$

¹ Ten wzór stosuje prof. Cz. również w swej świeżo wydanej pracy: *Polska synteza sławistyczna* itd. (1947).

2° Współczynnik asocjacji Yule'a:

$$Q_2 = \frac{ad - bc}{ad + bc}$$

Inne wzory, jakie proponują Kroeber i Chrétien, są następujące:

$$Q = \frac{ad - bc}{\sqrt{(a+b)(a+c)(d+b)(d+c)}}$$

$$W = \frac{a+d}{a+b+c+d}$$

Nie wchodzę tu wcale w to, o ile te wzory są uzasadnione z punktu widzenia teorii statystyki; w tym bowiem względzie brak mi dostatecznego przygotowania. Muszę jednak stwierdzić, że żaden z tych wzorów nie nadaje się do przeliczania zjawisk językowych dla ustalenia pokrewieństwa językowego. Zasadniczym ich brakiem jest to, że wynik ich zastosowania jest niezależny od tego, czy a jest wielkie, zaś d małe, czy też odwrotnie, a małe, a d wielkie. Z początku postaram się wskazać to na wzorze, potem zaś uwidocznę, jakie to ma znaczenie dla oceny faktów językowych. Zaczniemy od wzorów najprostszych.

Wzór:

$$W = \frac{a+d}{a+b+c+d}$$

Tu w liczniku mamy sumę $a+d$, a więc wielkość, która się nie zmienia, jeżeli np. człony przestawimy. Zakładając: $a_1 = d$, $d_1 = a$, otrzymamy taką samą wartość licznika: $a_1 + d_1 = d + a = a + d$. To samo dotyczy mianownika: $a_1 + b + c + d_1 = d + b + c + a = a + b + c + d$. Czyli: jeżeli w tym wzorze zamiast wartości a podstawimy wartość d i odwrotnie, zamiast wartości d podstawimy wartość a , to wykładnik się nie zmieni. Konkretnie: wynik będzie jednakowy przy wartościach np. $a = 16$, $d = 1$, jak przy wartościach $a = 1$, $d = 16$.

Wzór:

$$Q_2 = \frac{ad - bc}{ad + bc}$$

We wzorze tym wielkości a i d występują tylko jako czynniki iloczynu ad (i w liczniku, i w mianowniku). Ponieważ iloczyn się nie zmienia od zmiany miejsca czynników, można więc znów założyć: $a_1 = d$, $d_1 = a$, nie zmieniając tym wykładnika stosunku.

Wzór:

$$Q = \frac{ad - bc}{\sqrt{(a+b)(a+c)(d+b)(d+c)}}$$

Tu w liczniku mamy iloczyn ad , gdzie można, nie wpływając na wynik, założyć $a_1 = d$, $d_1 = a$. W mianowniku mamy iloczyn czterech czynników, z których każdy jest sumą: $a+b$, $a+c$ oraz $d+b$, $d+c$. W sumach tych możemy znów wprowadzić zmianę: $a_1 = d$, $d_1 = a$, nie wpływając na wynik: zamiast iloczynu $(a+b)(a+c)(d+b)(d+c)$ otrzymamy wówczas iloczyn $(d+b)(d+c)(a+b)(a+c)$. A więc w całym wzorze Q można zastąpić a przez d , jeżeli się równocześnie zastąpi d przez a .

Wzór Q_6 różni się od Q tylko tym, że w Q_6 uwzględnia się $\sin \frac{\pi}{2}$.

Dochodzimy więc do wniosku: we wszystkich stosowanych dotąd wzorach można dowolnie zastąpić wielkość a wielkością d , zastępując równocześnie wielkość d wielkością a .

Jakież to ma znaczenie dla językoznawstwa? Otóż dla językoznawstwa wcale nie jest rzeczą obojętną, czy wielkość a jest mała, zaś d duża, czy też odwrotnie: a jest duże, d zaś małe. Wielkość a to suma cech wspólnych dwu porównywanych dialektów, ściślej: suma wspólnych ich innowacji. Przy wysokiej wartości wielkości a pokrewieństwo dwu dialektów jest oczywiste. Natomiast wielkość d to suma tych cech (ściślej: tych innowacji), których zgodnie nie posiadają dwa porównywane dialekty. Otóż w językoznawstwie zgoda co do braku pewnej innowacji nie pozwala jeszcze wnioskować o pokrewieństwie dialektów. A więc wysoka wartość wielkości d nie jest jeszcze dowodem pokrewieństwa. Tymczasem liczbowy wynik zastosowania wzorów statystycznych będzie jednakowy przy dużym a i małym d , jak przy małym a i dużym d . Stosowanie tych wzorów nie może więc doprowadzić do wyników mających wartość dla językoznawstwa. Jeżeli wyniki te bywają zgodne z wynikami badań językoznawczych, to wskutek odpowiedniego doboru cech, no i wskutek tego, że w pokrewnych dialektach często (ale wcale nie zawsze) wysoka liczba wspólnych innowacji idzie w parze z wysoką liczbą wypadków wspólnego braku innowacji (tj. wartość a bywa przeważnie bliska wartości d).

To zniekształcanie wyników obliczeń statystycznych przez stawianie na równi wspólnych cech dodatnich (innowacji) i ujemnych (archaizmów) nasuwać może wniosek, że w obliczeniach należy uwzględniać tylko wspólne cechy dodatnie, pomijając zupełnie wypadki wspólnych archaizmów i traktując z osobna wypadki rozbieżności. Do takiego wniosku dochodzą też Kroeber i Chrétien, którzy tworzą wobec tego wzór uwzględniający samą tylko wielkość a (tabl. VI), a osobno wzór $b + c$ (tabl. VII); tablice te są na ogół ze sobą dość zgodne. Ale przeciwko opieraniu wniosków na liczbie samych tylko wspólnych innowacji zgłosić trzeba, jak się zdaje, sprzeciw. Taką próbę — nie udaną — uczynili S. Smal-Stocki i Gartner, którzy się starali wykazać, przy pomocy przeliczeń wielkości a , bliskie pokrewieństwo języka ukraińskiego z południowo-słowiańskimi. Ich wnioski były niewątpliwie fałszywe; wykazał to z punktu widzenia językoznawczego Szachmatow, До питання про початок української мови, Україна 1914, nr 1, Kijów; por. T. Lehr-Splawiński, RS VII, 1915, 75 i RS IX, 1921, 25—6, a z punktu widzenia teorii statystyki prof. Czekanowski, Sbornik Sobolewskiego s. 367—70. Prof. Cz. wskazał mianowicie, że przy wartości *zero* dla b i c wzory statystyczne prowadzą do wielkości $\frac{0}{0}$, tj. nie dają żadnego wyniku. A więc uwzględnianie samej tylko wielkości a nie pozwala na wyciąganie wniosków metodą statystyczną. Ponieważ zaś z drugiej strony metoda językoznawcza nakazuje uwzględniać tylko zgodności w innowacjach, tj. właśnie wielkość a , dochodzę do wniosku, że dotąd proponowane wzory metody statystycznej nie pozwalają na wyciąganie wniosków co do pokrewieństwa językowego.

W dyskusji zabierali głos: Stieber, Kuraszkiewicz, Nitsch.

Jan Safarewicz. *Critique de la méthode dite quantitative de l'appréciation de la parenté des langues.* (Résumé).

Pour apprécier la parenté des langues, M. J. Czekanowski a proposé une méthode statistique dont il a précisé les détails dans plusieurs articles publiés en 1927—30, et en dernier lieu dans le travail: Polska synteza slawistyczna w perspektywie ilościowej, Rozprawy Wydz. Histor.-filozof. P.A.U., t. XLVI nr 2, 1947. M. Cz. a été suivi par plusieurs savants, en particulier par

A. L. Kroeber et C. D. Chrétien, qui ont essayé d'examiner la parenté des langues indo-européennes en appliquant cette méthode dans la revue *Language* (v. XIII, 1937, p. 83—103). La présente critique soulève deux objections par rapport à la méthode de M. Cz.

La première c'est l'impossibilité de présenter sous la forme numérique toutes les différences qui existent entre deux langues que l'on compare. La méthode de M. Cz. exige une constatation de la présence ou de l'absence d'un trait caractéristique dans chacun de ces langues. Or, il arrive souvent que les deux langues subissent des changements, mais dans les directions différentes; dans ce cas-là, il est impossible de qualifier ces différences comme la présence ou l'absence de trait commun.

La deuxième objection touche aux formules mathématiques que M. Cz. a appliquées pour préciser le degré de parenté entre deux langues. La formule principale est la suivante:

$$Q_c = \sin \frac{\pi}{2} \cdot \frac{ad - bc}{\sqrt{(a+b)(a+c)(d+b)(d+c)}}$$

où a est la somme des innovations communes, d représente les cas de l'absence d'innovation dans les deux langues, b les innovations de la première langue (absentes dans la seconde), c les innovations de la deuxième langue (absentes dans la première). Or, cette formule ne permet pas de distinguer entre les ressemblances provenant de la conservation de l'état ancien, et celles qui proviennent de l'innovation commune: la formule conduit au même résultat dans le cas où a est grand et d petit, et dans le cas où a est petit et d grand. Comme seules les innovations communes prouvent la parenté proche de deux langues, la conclusion ainsi obtenue n'a au point de vue linguistique, qu'une valeur très faible. Toutes les autres formules proposées par M. Cz. présentent le même inconvénient.

3. W. Węglarz: *Regeneracja morfologiczna jako czynnik rozwoju fonetycznego.*

W dyskusji zabierali głos: Stieber, Ułaszyn, Kuraszkiewicz.

4. M. Rudnicki: Poindoeuropejskie prasiędzy Słowian.

W dyskusji zabierali głos: Safarewicz, Milewski, Nitsch.

5. K. Nitsch: Przyczynek do wschodniej praojczyzny Słowian.

W dyskusji zabierali głos: Ułaszyn, Rudnicki, Ernits, Węglarz.

6. A. Obrębska-Jabłońska: Secondary Voicing of Consonants in the Pekinese Dialect.

One of the most striking features of the Pekinese consonants, from the point of view of Indoeuropean phonetics, is the insignificant role of vocal cords in the consonant articulation, which results in the quantitative prevalence of voiceless consonants in comparison with the voiced ones. Except for *m*, *n*, *l*, *ž*, *ń*, *ŋ*, which are always voiced, all other consonants are voiceless. Such are for instance the fricatives *f*, *s*, *š*, *ś*, *x*, as stated in Ivanov and Polivanov's Grammar of Chinese Language in a chapter on voiceless consonants without voiced correspondents: »As regards the functioning of vocal cords all these fricatives are voiceless and have no voiced correspondents«¹. The next group of voiceless sounds are the plosives and affricates split into two series of unaspirated and aspirated correspondents, aspiration being one of the fundamental criteria in the Chinese consonant classification. Strong voiceless aspirated sounds *p'*, *t'*, *k'*, *c'*, *č'*, *c'* correspond to unaspirated weak voiceless *p*, *t*, *k*, *c*, *č*, *c'*².

The Pekinese consonants, enumerated above, represent a group of the so-called independent consonants. There is no need to give their palatal correspondents as this does not concern the problem under discussion.

Different conditions of syllable articulation within both compounds and phrases of colloquial Chinese are causing some changes in the consonant articulation, giving rise to a variety of dependent consonants; they appear in speaking as ephemeral products, neither noticed by speakers nor recorded in writing, i. e., phonologically they are only variants. They are

easily perceived by the ear (although it is not easy to establish how consequently the things are carried out) for the whole series of unaspirated consonants, both plosives and affricates. It is not difficult to conjecture the direction and character of those changes. There is only one differential feature between the voiceless *p, t, k, c, č, ć* and their voiced correspondents: the fact that vocal cords take part in the pronunciation of voiced sounds. Therefore, under special conditions, e. g., if followed or preceded by a voiced sound, the voiceless medial plosives *p, t, k, c, č, ć*, change into medial voiced *b, d, g, ɟ, ʒ, ʝ*. It is the merit of Ivanov and Polivanov to have exhaustively analyzed this kind of dependent consonants and placed them in the synoptic table of the Pekinese consonants (the omission of the *b* and *g* variants is to be regretted)³. The acoustic perception of Pekinese voiceless consonants which become voiced differs from the corresponding full-voiced consonants known in European languages. They are often perceived as not entirely voiced »muffled« sounds, as pointed out by Fu Liu in his experimental study on tones in Chinese⁴. The distinction between entirely and not entirely voiced consonants is marked in this paper by the use of a twofold (simple and combined) transcription (see note 2). The unaspirated voiceless plosives and affricates undergoing secondary voicing (sonorisation) are illustrated by the following examples⁵:

- p* *peṯ⁴-šu⁴-ərṯ²* 'degree of generation', but *p'in²-Ḅeṯ⁴* 'of equal rank'; *t'ueṯ⁴-ṽpu⁴* 'to step backwards', but *č'in⁴-pu⁴* ⇒ *čim⁴-bu⁴* 'to advance'.
- t* *ta²* 'to reply', but *huṯ²-ṽda²* 'id.'; *šen¹ naṯ³-tai⁴* ⇒ *šen¹ naṯ³-da* 'to raise the head'; *tən¹* 'lamp', but *p'in¹-ṽden¹* 'ice-lamps'.
- k* *k'uo²-čṽa¹* 'the state', but *č'un¹-guo²* 'China'; *t'ien²-k'ua¹* ⇒ *t'ien²-g'ua¹* 'sweet melon'.
- c* *cai⁴-čṽa¹* 'at home', but *šien⁴-cai⁴* ⇒ *šien⁴-žai⁴* 'now'; *coṯ³* 'to go', but *toṽ¹ zoṽ³* 'all go'.
- č* *č'an⁴-ču⁴* 'stop!', but *huo³-č'o¹ ʒat⁴-lā* (≡ *čan⁴-lā*) 'the train stopped'; *čṽa¹-č'gan¹* ⇒ *čṽa¹-ž'gan¹* 'marriage outfit'.
- ć* *čṽa-ž'gan* 'marriage outfit', but *k'uo⁴-žia¹-ž'gan¹* 'to move the marriage outfit'; *čien⁴-i-čien⁴* 'to see', but *čien⁴-žien⁴* 'id.'.

The vertical line preceding a syllable indicates the stress within a word or phrase. The voicing occurs usually in unstressed position (see below).

Consonants followed by a vowel of the *y* type claim a special consideration. This kind of vowel occurs only after *c'*, *c*, *s*, *č'*, *č*, *š*, *ž*, and Karlgren⁶ describes its articulation after dental affricates and fricatives as being more frontal but after alveolar affricates and fricatives slightly withdrawn to the back. The unaspirated affricates *c*, *č*, when followed by the *y*-type vowels, often sound as voiced even in strong-stressed position. Thus the cases of the *cy* and *čy* type are not suitable examples for contrasting the voiceless and the sonorized consonants: *'pan³-žə* 'writing-book' and *'cy³-sun⁴-po¹-po¹ ⇒ 'zy³-sun⁴-po¹-bo¹* 'children and grandchildren's cake', *'cy⁴-či³ ⇒ 'cy⁴-žī³ || žy⁴-žī³*, 'one self', *čy³ ⇒ žy³* 'paper'. The comprehensive literature concerning the pronunciation of this still disputable vowel is not mentioned here. Explanation of the mechanism of the *cy* and *čy* articulation is to be expected from experimental phonetics. It is however advisable to mention the peculiar acoustic impression of the voiced *cy*, *čy* group-sounds even in case if such discrepancy between the *cy*, *čy* groups and all other sonorised consonants were only apparent, its cause being inaccurate sound-observation or maybe a structural peculiarity of Chinese phonetics. This point must be stressed the more so as the facts investigated below are recorded only by the method of acoustic perception.

What are the conditions and causes of the secondary voicing of consonants? The first place in the investigation of this problem is occupied by the studies of prof. Karlgren and Y. R. Chao. Karlgren was the first to connect the origin of sonorisation with the problem of stress in Chinese compounds: »The unaspirated plosives and affricates are sometimes substituted by the correspondent voiced sounds *g*, *b*, *d*, *ž*, *š*, *ž*, when the syllable is unstressed, especially when the preceding syllable has not strong stress. This phenomenon being entirely occasional, no consideration is taken of it in my transcription«⁷.

Y. R. Chao in his phonetic studies⁸ points out another factor conditioning the sonorisation of Pekinese consonants, namely the voiced surrounding of consonants: unaspirated voiceless consonants become voiced in intervocalic position: »It is well known that the

voiceless plosives *p*, *t*, *k* in Peiping are not only unaspirated, but also of the lenis (= weak) variety, sometimes written as (*b*), (*d*), (*g*) in phonetic symbols. These readily become true voiced plosives *b*, *d*, *g* in unstressed intervocalic positions. Thus, *i²-ko⁴*, etc. has a voiceless *k* (*g*) when pronounced with even stress, but in normal speech, when the second syllable would be weakened, it becomes *i²-ga*, etc. This is what normally happens with other similar combinations of syllables⁹.

This phenomenon may justly be considered as assimilation to voiced surrounding as defined by D. Carr in his *Characterisation of the Chinese National Language*¹⁰, as well as by Ivanov and Polivanov¹¹. Consequently, the opinion expressed by T. M. Tchen¹², who explains the change of the type: *kê-kê* $\Rightarrow$ *kê-gê* 'elder brother' as a dissimilatory tendency in reduplicated Chinese compounds, leads to an unnecessary cumulation of particular cases, whereas the phenomenon can be explained by a more general phonetic principle. The more so as, in another place, T. M. Tchen himself applies this principle to sonorised Chinese particles, and offers a convincing physiological explanation: viz., the relaxation of muscle tension in weak position sounds¹³.

An interesting general theory is given by D. Carr: the increase of particles and suffixes in the colloquial language reduces the number of homonymes and paves the way for intersyllabic assimilation processes: »As long as the etymological force of each syllable was felt, assimilation could hardly take place, because the syllables would have been made ambiguous or meaningless by the slightest alteration in the sound-content. With the development of exponents and suffixes the road to intersyllabic assimilation was made clear¹⁴. T. M. Tchen in many places of his book represents a similar opinion concerning the causes of phonetic changes in Chinese.

Such are the present theories explaining the sonorisation of Pekinese unaspirated consonants. Other factors contributing to secondary voicing process are discussed by S. Deniker. According to him the process of sonorisation depends either on a preceding aspirated consonant¹⁵ or on the tone¹⁶. As the author presents his ideas in form of vague assertions without any support of detailed argumentation and evidence¹⁷, his explanation cannot be taken for granted, although it is quite possible that these factors,

when studied systematically, may contribute to the solution of the problem under discussion.

Other data tend rather to establish the limits of the phenomenon or to define its conditions, without bringing any new explanation. Yet, from a general point of view, they may be of some help to render the problem more intelligible.

Striking enough is, e. g., the fact that some authors use to quote the particles or formative components under their voiced form ($ba \Leftarrow pa$, $di \Leftarrow ti$, $ʒə \Leftarrow cy$), paying no attention to the sonorisation of these sounds in other words¹⁸. This particularly well supports Karlgren's interpretation, because particles being, as a rule, unstressed, atonic, and mostly situated at the end of a compound subject to a strong (initial? sentence?) stress, may easily become voiced. Various sources, however, prove that the process does not stop at sonorisation but tends towards a further weakening of articulation, leading finally to a reduction of plosives to fricatives or to total elision. Thus, for instance, the suffix $ʒə (\Leftarrow cy)$ is frequently reduced to $ʒə$ ¹⁹; the particle $-ti$ becomes voiced $-di$, and its kymographic notation presents a further loosening of plosion in the phrase: *women šə pu t'sy ḍ(t) ə* 'nous n'y allons »certinement« pas'²⁰; here also belongs the hypothetical but very probable form of the *ko* classifier, reconstructed by Y. R. Chao as $i^2\text{-}ko^4 \Rightarrow i^2\text{-}gə \Rightarrow i^2\text{-}γə$; the fricative consonant might represent, in Pekinese colloquial, an intermediate stage leading to the simplified numeral $i^2\text{-}ko^4 \Rightarrow i^2\text{-}ə$ 'one'²¹.

No other rules, besides those pertaining to particles, have been stated as yet. Some of the students, e. g., Ivanov and Polivanov²² consider sonorisation a constant phenomenon and thus commit the fault of simplifying the facts too much. Others admit the facultative character of the phenomenon and look for the origin of constant sonorisation in the Pekinese reduplicated compounds²³. Such an explanation is not very plausible (see above p. 44), yet the stress put upon this category is not unjustified: the reduplicated compounds have constant initial stress, so that the voicing of the second unstressed syllable may be easily perceived by the hearer, especially as this syllable is in a marked contrast with the preceding word-member, identical but strongly articulated. On the other hand, sonorisation occurring under different conditions (changeable sequence of word-compo-

nents, unstable word-stress, etc.) is not so easily noticed and may be performed in a non-uniform way.

Equally differing are the views concerning the sonorisation of consonants through influence of surrounding sounds. Y. R. Chao establishes the rule of intervocalic position, whereas Ivanov and Polivanov observe that the phenomenon is more regular when *n, ɲ* precede the sonorised consonant²⁴. The only important thing here is the statement that consonants become voiced in what could be defined as position between voiced sounds, unavoidable because of the syllable-structure in the Pekinese dialect. The weak articulation of Pekinese groups *-an, -aŋ* as in *liã³, sa¹ ⇐ liã³ -ə, sã¹ -ə ⇐ liã³ -ko⁴, san¹ -ko⁴* 'two, three'²⁵ etc. makes cases of intervocalic position only more numerous. This intervocalic position (beside other factors) opens the way to further phonetic changes, for instance to the change of the suffix *tze* ⇒ *ze* in Wieger's data, where the process depends upon the intervocalic position, or upon the *-an, -aŋ* sound-groups preceding the said suffix²⁶.

When we analyze the problem in connection with the strong or weak position of the syllable, some difficulties arise in establishing which syllable (within longer utterances) has a strong and which a weak stress. Karlgren distinguishes three stress degrees: the strong stress (degree 2) and the weak stress (degree 1) retain their tone, whereas unstressed syllables (degree 0) are always atonic. According to this classification he establishes the place of strong-stressed syllables in Pekinese compounds. In colloquial language this constant word-stress is, however, subject to a different distribution within the sentence, the strong stress falling on the psychological predicate. Discussing the stress conditions within a sentence Karlgren points out that the problem is a very delicate one, and that it is often difficult to decide which part of the sentence and in what degree plays the chief rôle, i. e. the rôle of the psychological predicate²⁷. This instability of the sentence stress may be one of the factors contributing to the facultative character of the secondary voicing of Pekinese consonants which, when systematically confronted with the strong stress of the psychological predicate, might perhaps prove more regular than it is assumed today.

The causes of the secondary voicing form a complex of many factors which depend mutually on each other. On the one

hand, the phenomenon results from the structural system of colloquial Chinese, i. e., its trend toward polysyllabism and agglutination; on the other hand, factors of articulatory and physiological character, such as the strength of word and sentence stress, the weak muscle-tension of syllable articulation in weak position, and the assimilatory influence of the voiced surrounding on weak unprotected sounds in unstressed position are working on the base of such a structural system.

It is obvious that the voicing appears first of all in those consonants whose articulation differs least from the category of voiced sounds, i. e. in the Chinese consonant system in unaspirated plosives and affricates. Yet the linguistic factors engaged in the secondary voicing are of so general a nature that almost automatically arises the question, whether the same tendency might not be traced in the case of other unvoiced sounds of Pekinese consonants. My own observations, supported by some data from Chinese experimental studies and phonetic literature, give a positive answer to this question. My data on sonorised sounds include only the fricatives, but Chinese sources offer some new data concerning the aspirated plosives, besides the fricatives.

Secondary voicing of voiceless fricatives is still more sporadic than that of unaspirated plosives and affricates, which is proved by a smaller number of examples offered by the former category. Since, however, the phenomenon takes place in a whole series of voiceless fricatives and in different syllabic configurations, this fact seems to prove its vitality. The following examples illustrate the secondary voicing of fricatives:

- x $|p'ai^2-xa\dot{q}^4-\dot{a}r_l^2 \Rightarrow |p'ai^2-\dot{y}ar_l^4$ 'trade mark, label'; $|\dot{s}y^2-xou^4 \Rightarrow |\dot{s}y^2-\dot{y}ou^4$ 'time'; $|\dot{c}en^4-xua^4 \Rightarrow |\dot{c}en^4-\dot{y}ua^4$ 'just words'; $|\dot{c}en^1-t\dot{a}^2-xuan^1 \Rightarrow |\dot{c}en^1-de^2-\dot{y}u\dot{a}^1$ 'to swell'; $|\dot{m}en^4-t\dot{a}^2-xuan^1 \Rightarrow |\dot{m}en^4-d\dot{a}^2-\dot{y}u\dot{a}^1$ ($\dot{y}u\dot{a}^1$) 'to be bored'.
- f $|\dot{c}a^2-fan^2 \Rightarrow |\dot{c}a^2-f_van^2$ (or $|\dot{c}a^2-f_v\dot{a}^2$) 'servant'; $|\dot{x}uan^2-fo\dot{n}^1 \Rightarrow |\dot{x}uan^2-f_v\dot{e}n^1$ 'dust-wind'; $|\dot{t}^{\circ}o^1 \dot{n}in^2-ti fu^2 \Rightarrow |\dot{t}^{\circ}o^1 \dot{n}in^2-di f_vu^2$ 'much obliged, I am indebted to you'.
- \text{š} $|\dot{s}an^1-\dot{s}ue\dot{i}^3-\dot{a}r_l^2 \Rightarrow |\dot{s}an^1-\dot{s}_{\dot{z}}\dot{y}er_l^3$ 'landscape'; $|\dot{s}y^4-pu^2-\dot{s}y^4 \Rightarrow |\dot{s}y^4-pu^2-\dot{s}_{\dot{z}}\dot{y}^4$ 'isn't it so?'; $|\dot{n}ü^3-\dot{s}y^4 \Rightarrow |\dot{n}ü^3-\dot{s}_{\dot{z}}\dot{y}^4$ 'gentle woman'; $|\dot{k}un^1-\dot{s}y^4 \Rightarrow |\dot{k}un^1-\dot{s}_{\dot{z}}\dot{y}^4$ 'envoy'; $|\dot{s}ou^3-\dot{s}y^4 \Rightarrow |\dot{s}ou^3-\dot{s}_{\dot{z}}\dot{y}^4$ 'women's head ornament'.

- ś |žen²-žen² iou³ |šu³-ś-žian⁴ (≡ |šu³-śian⁴) 'everybody has his own constellation'; meĭ²-|yen¹-śi² ⇒ meĭ²-|yen¹-śi² 'I did not practice'; |fu²-žin¹-di mien⁴ xaq³ ≡ |fu²-sin¹-ti... 'the flour of the Fu hsing brand is good'.
- s |pi³-sai⁴-xueĭ⁴ 'competitive meeting', but |kou³-pi³-sai⁴-xueĭ⁴ 'dogs contest'.

Among the sonorised fricatives the most clearly marked is the Pekinese velar voiceless *x* sound, which when voiced becomes an uniformly articulated *ɣ*. In most fricatives (beside the *x* sound) I have observed non-uniform, partial sonorisation hereinafter marked by a combined transcription of sonorised fricatives: *f*_v, *š*_v, *ś*_v, *ž*_v. The same transcription of a non-uniform articulation of fricatives secondarily voiced is met with in the kymographic notations of T. M. Tchen's study²⁸.

The voiced *s* is represented by only one example. If this proportion truly reflects the existing conditions of the spoken language, such scarcity of sonorised *s* in intervocalic position might probably be explained by the specific articulation of the *s* sound: the space between the tip of the tongue and the teeth is extremely narrow, narrower than in the case of some other fricatives (cf. T. Benni's studies on the Polish *ś*, *ś*, *s* sounds²⁹). On the other hand, *s* requires a stronger articulation than the other fricatives and that is the reason, why the *s* sound is so resistant to the influence of voicing factors. Its resistance is stronger than that of *š*, *ś*, *f* and especially of *x* sounds. The articulation of the Chinese *x* is weak and more backward than, e. g., that of Russian *x*³⁰. These specific features of articulation are responsible for a frequent and distinctly audible sonorisation of the *x* sound in unstressed position.

Other data proving indirectly the existence of voiced fricatives in Pekinese are Polish words reproduced by Chinese informants and partly discussed in my paper published in vol. VII of the Bulletin de la Société Polonaise de la Linguistique³¹. The material furnishes chiefly examples of voiced variants of the *ś* sound. These sounds reproduced as *ž* or *ś-ž* replace in the pronunciation of Chinese informants the Polish *ś*, *ś* sounds in unstressed position, i. e., under conditions similar to those under which the voiced variants of the Pekinese *ś* sound appear in Chinese compounds.

Polish *Zosia*, *grozi*, *wozi* are pronounced as ¹*cuo-^sza*, ¹*ko-l^sa-^szi* ¹*uo-^szi*, although generally *z* is substituted by a voiceless *s* and in initial position *z* is usually dropped or reproduced as an *i* or *i* sound: *ziemia*, *zięcia*, *zima* $\Rightarrow$ ¹*ie-mia*, ¹*in-c'a*, ¹*i-ma*; *łazi*, *więzień* $\Rightarrow$ ¹*ai-^ssi* ¹*ien-^si-ni*. As far as other fricatives are concerned Polish material is no longer authoritative, because voiced *ż*, *z* sounds exist in Pekinese phonetics: *ż* as an independent sound, and *z* as a voiced variant of the *c* $\Rightarrow$ *z* $\Rightarrow$ *z* series. As regards the *v* and *γ* sounds the above quoted Polish-Chinese material lacks corresponding data.

Some objections might be raised as to whether the acoustic perception of a foreign observer working in the field of a language so much differing both phonetically and structurally from European languages, may legitimately be considered authoritative. Especially certain nuances of Pekinese consonants, not included into the established phonological or phonetic categories, might be judged to have been more a product of the observer's imagination than real facts. In this case I do not intend to plead the infallibility of my sound-perception, I wish only, basing myself on other linguistic sources, to call attention to the fact that acoustic impressions received by a »foreign«, even unskilled, ear may reveal phonetic phenomena of which the speakers themselves are frequently unaware. This results from the special perceptual attitude of a foreign observer. Perception and reproduction of foreign sounds is influenced by his own phonological system. Consequently, on the one hand, he will modify foreign phonemes which do not exist in his native language (e. g., the aspirated plosive or the velar nasal *ŋ* may often be identified in his pronunciation with the corresponding unaspirated or dental sound respectively); on the other hand, in his effort exactly to reproduce the foreign phonological system he will commit many mistakes in classifying the sounds: for foreign phonemes he will substitute sounds which in the foreign tongue are nothing else than their phonetic variants, but which, on the contrary, in his own system play the rôle of independent phonemes. Such is, for instance the case of a phonetic change of the voiced *t* $\Rightarrow$ *d* $\Rightarrow$ *r* in some English expressions, a phenomenon which the Americans and sometimes also professional phoneticians are unaware of, but which Serbo-Croatian and Polish emigrants who learn English are registering with the accu-

rateness of an instrument: *gerarehir* $\Leftarrow$ *get out of here* ³², *worujumin* $\Leftarrow$ *what do you mean*, *susaida* $\Leftarrow$ *society*, *kejda* $\Leftarrow$ *Katy* ³³. Thus, the phonological system of every language suffers a double deformation: a) it is impoverished through elimination of phonemes which, unknown in the foreigner's own language, are identified with similar types existing in his own system; b) some of its phonetic variants are promoted in foreign pronunciation to the rôle of independent phonemes. The last case, viz. that of phonologically false transformations, may be very helpful in discovering certain strictly phonetic phenomena.

After this digression on phonetic and phonological crossings caused by the meeting of two different linguistic systems, I return to the secondary voicing of Pekinese consonants in order to present some of the results of those Chinese experimental phonetic studies which were within my reach.

Fu Liu, in his book on Chinese tones, says of the articulation of Pekinese consonants: »En pékinois, on considère généralement qu'il n'y a pas des consonnes sonores comme *v*, *z*, *b*, etc. Mais, en étudiant les tracés des consonnes dites muettes: *f*, *s*, *p*, *t*, etc., on trouve souvent des vibrations qui sont très claires et par conséquent renversent les observations déjà établies« ³⁴. Judging by this remark his material should include all Pekinese consonants. Yet kymographic notations and tables of sound melody show secondary voicing in some consonants only. They are as well of the plosive and affricate as the fricative type. The first group of unaspirated consonants includes the consonants *p*, *t*, *c*, *č*, *c* (brackets under letters which indicate the voicing in the quoted book are replaced here by letters of a fat type). Sonorised fricatives are represented by two sounds: *x* and *š*: *xa'* *xa*, *xen* *xau*, *k'an* *š*: (*š* sonor.) *pan* *š*: *pa*; *uo piau* *tě* *š*: (*š* sonor.) *suñ* *ciañ* ³⁵. The above quoted voiced sounds answer to the general conditions of the secondary voicing within Chinese compounds or phrases. In separate tables with tone melody curves Fu Liu quotes, however, among examples of *x* $\Rightarrow$ *γ* in unstressed position also two examples of voiced fricatives under apparently strong stress: *xau* *ren* 'good man', *xau* *cieu* 'good wine' ³⁶. This particularity requires a closer examination of both the conditions and the mode of articulation of the Pekinese *x* sound.

It is now the turn of the aspirated consonants to be examined from the point of view of the secondary voicing. The change in the order of discussion (this category should precede the fricatives and follow directly the unaspirated plosives and affricates) is justified by two circumstances. First of all, in my own observations I have not met with the voicing of aspirated sounds. My notations showed only, in intervocalic unstressed position, the presence of a weak (instead of a strong) aspiration or the reduction of aspirates to fricatives. Secondly, the literature of the subject gives but few data, concerning the p^c and t^c sounds only; besides, there are various differences in the reports concerning the character and the extent of the voicing.

Y. R. Chao maintains that the aspirated consonants, even when unstressed, retain their aspiration, and only in few cases the voicing is accompanied by a complete loss of aspiration as in (*xuthu*) $\Rightarrow$ (*xu $\dot{t}$ u*) $\Rightarrow$ (*xudu*) or (*phipha*) $\Rightarrow$ (*phi $\dot{h}$ a*) $\Rightarrow$ (*phiba*)³⁷.

The material obtainable from the Fu Liu's notations reveals another aspect of the process which, by the way, is registered in a non-uniform way. In most cases Fu Liu states a complete voicing of the aspirated consonant: *üan-thien*, *üan-tha* (t. XIII 13, 16), *uai-thou* (t. XIV 14) etc. In some circumstances the aspirated sounds become voiced only within plosion but retain afterwards their former voiceless aspiration: *xau thien* (t. XIII 9), *uo iau tha khuai chü* (t. XX 2).

The divergence between Y. R. Chao's and Fu Liu's data is the result of two different methods of investigation: Chao's acoustic observation does not take notice of the voicing of aspirated consonants except in extreme cases, in which the consonant, losing its aspiration, changes into a voiced sound. Fu Liu's kymographic method permits a more precise registration than that made with the ear. Fu Liu's notations, however, should be verified on a larger material in order to explain the diversity of facts presenting in some cases the full voicing of both plosion and aspiration, and in other cases revealing voiceless aspiration. The voiceless character of aspiration should not be disregarded, the more so as there are very significant examples of the persistence of aspiration in unstressed position, in which voiceless aspirated consonants are reduced to voiceless fricatives, as, for instance, in the so-called »*k'uai šuo*« (i. e. quick spoken lan-

guage) where k' , $c' \Rightarrow x$, s in the following examples: $cai^4 'na^3-k'uai^4-ar\ l^2 \Rightarrow cai^4 'na^3-xuar\ l^4$ 'where?'; $ta^2-saq^3-maq^2-c'o^4-ti \Rightarrow ta^2-sao^3-maq^2-sa^4-di$ 'latrine sweeper'. In the first example the change $k' \Rightarrow x$ suggests reduction of k' to simple aspiration expressed by the fricative x sound. Both examples of aspirated sounds reduced to fricatives I got from a Chinese informant who understood the difference between the »literary« (careful) and the colloquial pronunciation. The same person, when questioned about the loss of aspiration of the aspirated consonants in unstressed position, persisted in asserting that the aspirates retain their aspiration which, however, is weaker than in a strong-stressed position. Hence, in phrases as $'k'o^1-c'i^4-ti\ xua^4$ 'polite words', $'\dot{s}ian^1-k'an^4\ \dot{s}ian^1-k'an^4$ 'first meeting of betrothed' where according to my notations (certainly under the influence of my phonological system) the words $c'i^4$ and $k'an^4$ (in the second compound) sounded as $-ci^4$, $-kan^4$, my Chinese informant, being more sensitive to aspiration (and maybe under the suggestion of *his* phonological system) proposed to write the unstressed aspirated sounds with a symbol for weaker aspiration ($\dot{c}i^4$, $k_{\dot{c}}an^4$).

Thus we reach the conclusion that all data concerning the articulation of aspirated consonants in unstressed position are of more variegated character than those concerning the consonant categories discussed above. There is a difference to be noticed between acoustic observation and kymographic notation, very significant as an exponent of the intensity of voicing. In the aspirated consonants it is weak enough not to be perceived by the ear, whereas in the case of unaspirated and fricative consonants acoustic observation is quite sufficient as means of investigation. It is significant that the final simplification of the sonorised unaspirated plosives becoming voiced fricatives $k, t, c \Rightarrow g, d, \dot{z} \Rightarrow \gamma, \dot{d}, z$ has its counterpart in a similar process undergone by aspirates which, when reduced and simplified, acquire in unstressed position the voiceless fricative articulation $k', c' \Rightarrow x, s$.

The material analyzed above is rather heterogeneous as regards both the extent and the regularity and intensity of the secondary voicing in different consonant categories. In spite of the prevailing opinion that this phenomenon takes place only in the unaspirated consonants, the fricatives and aspirates show the same process. Moreover the gradation of intensity of the phenomenon

is very significant: it appears in a most clearly marked way in the unaspirated plosives and affricates; the fricatives offer less numerous examples; the aspirates show an audible voicing but in few isolated cases. A great many factors account for this lack of uniformity. The development of the secondary voicing depends either upon the position of consonants (e. g., permanent unstressed and atonic position of particles) or upon an individual set of articulatory factors (cf. the sonorisation of the *x* sound into *γ*, contrasting with the resistance of *s*). Further, the varying degree of the secondary voicing (partially or entirely sonorised consonants) and the facultative character of the phenomenon even under objectively identical conditions (voiced surrounding after the stress) lead to the conclusion that we are facing not a constant phonetic rule, but a growing tendency towards secondary voicing of the Pekinese voiceless consonants, a tendency which, manifesting itself most clearly in the category of unaspirated consonants, exerts its influence over the Pekinese consonant system in its totality.

NOTES.

¹ »С точки зрения гортанной работы все эти спиранты явля. ются глухими и соответствующих к ним звонких не имеется« А. И. Иванов, Е. Д. Поливанов: Грамматика современного китайского языка. Москва 1930, стр. 171.

² The transcription of the last category shows a great discrepancy existing among Occidental scholars. The main reason of it lies in the lack of adequate symbols in the phonetic systems of their own languages both in the traditional and the scientific transcription. The fact that the transcribers, when perceiving Chinese sounds, proceed in different directions also contributes to the confusion. English and French scholars underline the acoustic moment of voicelessness by writing *p*, *t*, *k* (I stress the problem of transcription, because in speaking I have heard many a time British and American people replacing this series of sounds by voiced *b*, *d*, *g*, *ʒ*, *ʒ̣*, *ʒ̥*). Others try to express the weak character of articulation and attain it by identifying this category with the *b*, *d*, *g* type (as, e. g., the Russians and, with more reason, the Germans). In recent times certain scholars frequently apply the German scientific transcription of German voiceless weak plosives *b*, *d*, *g* (cf. the works of Y. R. Chao). One might even apply this system of coupled symbols *p'*, *t'*, *k'* || *b*, *d*, *g* (cf. Y. R. Chao, A Phonograph Course in the National Language, Shanghai 1925, p. 4) to the affricates, obtaining thus the following symbols: *c'*, *c'*, *c'* ||

$\overset{\circ}{\text{p}}, \overset{\circ}{\text{t}}, \overset{\circ}{\text{k}}$. In this paper I use the Polish phonetic transcription with some modifications adopted from other systems.

According to Karlgren's and Y. R. Chao's definition unaspirated plosives and affricates are voiceless. Ivanow and Polivanov call them «poluzvonkije» (half-voiced), and illustrate it with a rather naïve formula $\frac{p+b}{2}$. This category of half-voiced (partially voiced) consonants is represented in transcription by $^b\text{p}, ^d\text{t}, ^g\text{k}$, ^bp (= ^dt), ^bt (= ^dk), ^bk (= ^dp). The above series of symbols suggesting the non-uniform articulation of Pekinese unaspirated consonants is applied throughout this paper in my phonetic notation but only when applied to sonorised consonants. I am stressing this fact in order to make it clear that these phonetic symbols represent in my notation a different kind of consonants: unaspirated plosives and affricates + voiced articulation. For practical purposes I apply in my notation the symbols $p, t, k, c, \check{c}, \check{c}$ instead of $\overset{\circ}{p}, \overset{\circ}{t}, \overset{\circ}{k}, \overset{\circ}{c}, \overset{\circ}{c}, \overset{\circ}{c}$ following in this regard certain Chinese phoneticians (Y. R. Chao in some papers of his).

³ Op. c., p. 170.

⁴ Fu Liu: Étude expérimentale sur les tons du chinois. Paris—Pékin 1925, p. 90.

⁵ The examples quoted above have been obtained in Peking 1938 from three Chinese: two men, aged 48 and 54, born in Peking and speaking only Pekinese dialect, and one woman, aged 32, born in the vicinity of Peking and speaking the same dialect.

⁶ B. Karlgren: Études sur la phonologie chinoise. Leiden 1915, p. 295—7.

⁷ B. Karlgren: A Mandarin Phonetic Reader in the Pekinese Dialect. Stockholm 1918, p. 8.

⁸ Y. R. Chao: Types of Plosives in Chinese. Academia Sinica. Bulletin of the Institute of History and Philology. Shanghai V (1935), p. 516; A Note on lia^3, sa^1 etc. Harvard Journal of Asiatic Studies. Cambridge (Mass.) I (1936), p. 36.

⁹ A Note on lia^3, sa^1 etc., p. 36.

¹⁰ Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique. Cracovie III (1931), p. 59.

¹¹ Op. c., p. 158.

¹² T. M. Tchen: Étude expérimentale des particules de la langue chinoise. Paris 1938, p. 33.

¹³ Op. c., p. 144.

¹⁴ Op. c., p. 59.

¹⁵ »Parfois aussi, la quantité d'air dépensée pour une première aspiration empêche ou gêne la réalisation de la suivante et la consonne sourde enserrée entre deux sonores devient elle-même sonore. C'est ainsi que *tchou* est *tchou* dans *Su-tchow*, mais

devient *djou*, dans *T'hung-djou*. G. Deniker: Le mécanisme phonologique du parler de Pékin. Pékin 1925, p. 51.

¹⁶ »Lorsque les vibrations voyellaires dominant comme au »shang-ping« (1-er ton), l'initiale sourde se transforme volontiers en sonore ou en demi-sonore« Ibid.

¹⁷ The aspirated *T'hung* in *T'hung-djou* opposed to the *Su* in *Su-tchow* contains many other differentials conditioning the process of sonorisation and consequently its choice was rather unsatisfactory.

¹⁸ E. g. Carr op. c., p. 59; J. Mullie: The Structural Principles of the Chinese Language. Peiping 1932, I p. 9; indirectly also P. Wieger: Chinois parlé. Hokienfou 1912, p. 16.

¹⁹ Wieger op. c., p. 16; Mullie op. c., p. 13.

²⁰ T. M. Tchen op. c., p. 144.

²¹ A Note on *lia*³, *sa*¹ etc., p. 36.

²² Op. c., p. 158.

²³ T. M. Tchen, op. c., p. 33.

²⁴ Op. c., p. 158.

²⁵ Y. R. Chao, op. c., p. 37 and J. Mullie, op. c., p. 10.

²⁶ Op. c., p. 16.

²⁷ A Mandarin Phonetic Reader, p. 36 ff., especially p. 47.

²⁸ Op. c., p. 100: »*tšê kě zen šža šwei; t'a šža wota titi*; see also p. 95, footnote 1.

²⁹ Cf. T. Benni: Istota artykulacyjna syczenia i szumu. Kraków 1913 MPKJ VI, p. 464—5, and: Palatogramy polskie. Warszawa 1917 p. 15, 23.

³⁰ Cf. Karlgren: Phonologie, p. 291.

³¹ Remarks on Pekinese phonetics^{as} reflected in the pronunciation of Polish words. Bull. de la Soc. Polon. de la Linguistique. Cracovie VII (1938) pp. 44—66.

³² H. L. Mencken: The American Language. New York 1937, p. 669.

³³ W. Doroszewski: Język polski w Stanach Zjednoczonych. Warszawa 1938, pp. 209—10.

³⁴ Op. c., p. 89.

³⁵ Op. c., p. 88 table XI; for voiced *š* see also: T. M. Tchen, op. c., pp. 95 and 100.

³⁶ Op. c., table XIII 10, 11.

³⁷ Types of Plosives in Chinese, p. 516.

In spring 1939, when my paper was ready for print, I happened to read the manuscript of a study on the Pekinese plosives *p*^c, *t*^c, *k*^c, *p*, *t*, *k* by J. Chmielewski. The Problem of »A Quantitative Characterisation of the Chinese Plosives« was investigated in the Institute of Experimental Phonetics at the Warsaw University. The study presents a large and carefully registered material

concerning the secondary voicing, and a new hypothesis formulated by the author.

W dyskusji zabierali głos: Nitsch, Safarewicz, Rudnicki, Jabłoński, Milewski, Węglarz, Kuraszkiwicz, Stieber, Morawski.

7. S. Słowski: O słowniku języka starsłowiańskiego.

W dyskusji zabierali głos: Nitsch, Tomaszewski, Safarewicz.

8. W. Kwiatkowski: Charakterystyka morfologii i składni języka aktów W. Księstwa Litewskiego.

W dyskusji zabierali głos: Ossowski, Ułaszyn, Kuraszkiwicz.

9. W. Ernits: Elementy estońskie (wyrazy miejscowości i ludzi) w języku polskim, zwłaszcza w XVI w.

10. Zdzisław Stieber: Dwa problemy z polskiej fonologii¹.

I.

Fonologiczna funkcja samogłosek nosowych.

Dla uniknięcia nieporozumień muszę zaznaczyć, że problem określony w tytule będę rozważał ściśle w duchu fonologicznych teorii i definicji N. Trubieckiego, ustalonych w jego ostatnim dziele »Grundzüge der Phonologie« (Praga TCLP VII, 1939). Jeśli więc ktoś pojmuje fonologię inaczej, niż ten wielki językoznawca w tej właśnie książce, będącej niejako zsumowaniem wyników pracy naukowej całego jego życia, to oczywiście moje wywody będą dla niego błędne. Z faktu, że staram się postępować ściśle podług metody Trubieckiego, nie wynika oczywiście, abym musiał się zgadzać z jego poglądami na funkcję polskich nosówek. Jego artykuł w RES V, zajmujący się m. i. omawianym tu tematem, był napisany w czasie, gdy autor jeszcze niedostatecznie skrysta-

¹ Referat pod tym tytułem wygłosiłem na Zjeździe PTJ. w Poznaniu r. 1939. Obecnie publikuję go w Biuletynie w mocno zmienionej postaci.

² Les voyelles nasales dans les langues léchites, 24—37.

lizował swoją naukę o fonemach. Twierdzenie zaś, że dla Polaka *dom* w *dombrova* jest identyczne z *dq-* w *dqżyć*, można sobie wytłumaczyć tylko tym, że Trubiecki uległ sugestii polskiej pisowni. Gdy chodzi o jego późniejsze poglądy¹, do których jeszcze wróce, to były one oparte na niedokładnej znajomości polskich faktów językowych.

Zacznijmy od roli »nosówek« w polszczyźnie kulturalnej. U olbrzymiej większości wykształconych Polaków pochodzących ze zwartego obszaru językowego polskiego wymowa samogłosek nosowych jest zadziwiająco jednolita. By się o tym przekonać, wystarczy porównać ustęp o nosówkach w »Szkicu wymowy polskiej« Rozwadowskiego (MPKJ I 104—5), opartym na wymowie inteligencji krakowskiej, z odpowiednim ustępem »Fonetyki opisowej« Benniego (»Gramatyka polska« PAU, 29—32), będącej w gruncie rzeczy opisem wymowy warstw wykształconych Warszawy. Otóż w swobodnej, naturalnej wymowie ogromnej większości polskiej inteligencji mamy oczywiście dźwięki *e*, *o*, *i*, *y*, *u*, *a*. Chodzi tylko o to, czy możemy mówić o tyluż samogłoskowych fonemach nosówkowych w tej wymowie.

Nie ulega wątpliwości, że wymienione dźwięki nie są wariantami fonemów *e*, *o*, *i*², *u*, *a*, ponieważ różnica artykulacyjna i akustyczna między każdym *A* a najbliższym mu akustycznie *A*³ jest »zanceniotwórcza« (por. *gęsty* i *gesty*, *śes* i *śes*, *kosa* i *kosa*, *tras* i *tras* etc.). Co do dźwięku *o*, to jest on ponadto niewątpliwie w zasadzie fonologicznie różny od każdej grupy typu *o* + *N*, ponieważ przynajmniej w jednej pozycji, przy tym najbardziej niezależnej (w wygłosie), może występować na miejscu tamtych grup, przy czym zamiana *-o* na którekolwiek *oN* powoduje zmianę znaczenia (por. *tq*, *ton*, *toń* i *tom*). Ponieważ zaś *-o* jest także fonologicznie różne od *-o* (por. pary *tq—to*, *drogq—drogo*), istnienie fonemu *-o* w swobodnej wymowie polskiej inte-

¹ Anleitung zur phonologischen Beschreibungen, Praga 1935, na s. 16 i Grundzüge 56.

² O stosunku fonologicznym *i* do *y* piszę dalej na str. 68 nn.

³ Znak *A* oznacza każdą samogłoskę ustną, *A* każdą nosową, *N* każdą spółgłoskę nosową, *S* każdą szczelinową poza *ś*, *ź* i *F*, zaś *F* każdą wargowo-zębową, wreszcie *K* każdą tylnojęzykową zwartą.

ligencji nie może ulegać wątpliwości. Mimo stwierdzenia tego faktu nie określiliśmy jeszcze całkowicie funkcji fonologicznej śródgłosowego ϱ .

W swobodnej wymowie polskiej inteligencji dźwięki a, u, i, y , a nawet ϵ nie występują w wygłosie, chyba przed szczelinową w nagłosie następnego wyrazu: *tęsam, fte_sposup* obok *ten sam* etc. Poza tym mamy je tylko wewnątrz wyrazu, i to tylko w pozycji przed szczelinową. Także dźwięk ϱ , o ile występuje w śródgłosie, możliwy jest tylko w tej właśnie pozycji. Pomińmy na razie pozycję przed F i stwierdzmy, że poza tym samogłoski nosowe przed szczelinowymi albo się nawzajem wykluczają z grupami typu An , albo też mogą być użyte na ich miejscu, przez co znaczenie wyrazu nie ulegnie zmianie (możemy powiedzieć *konsul* lub *kpsul*, *cenzura* lub *czzura*, *trans* lub *trąs* etc., a także *ten sam* lub *tęsam*; wymowa *gensty* zamiast *gęsty* razi, ale nie może spowodować nieporozumienia, etc.). Wynika z tego jasno, że dźwięki typu A są w śródgłosie przed szczelinową i w wygłosie fonologicznie identyczne z grupami typu $A+n$.

Nie znaczy to jednak, by śródgłosowe A równało się fonologicznie każdemu $A+N$, jak to pojmował Trubiecki¹. Nikt przecież nie mówi *Pśęsa*, *čeręse*, *şęze*, *Łoża*, *kōża*, *Ryśa*, *Dyśa*, *zqś* zamiast *Pšemsa* etc., albo *gęza*, *Zawęski*, *kręski*, *radqski* zamiast *gemza* itd., lub wreszcie *gńeźńęski*, *kpski*, *ćęsy* zamiast *gńeźńeński* etc. Różnica bowiem między A a Am lub An jest znaczeniотwórcza. *Kpski* to przecież nie to samo, co *koński*, a formę *ćęsy* każdy wielkopolskie *ćęsy* też nie-Wielkopolanin, pojmie jako 'cieższy', a nie jako 'cieńszy' (*ćeńsy*, *ćęży*)².

Wracamy więc do stwierdzenia, że polskie dźwięki ϵ, i, y, u, a , a także śródgłosowe ϱ równają się fonologicznie grupom typu $A+n$. I tak właśnie pojmuję te dźwięki polski inteligent nie sugerowany przez ortografię. Świadczy o tym choćby następujący ciekawy fakt. W latach 1935—7 pojawiły się trzy książki³ napisane w trzech gwarach (podhalańskiej, żywieckiej

¹ Anleitung 16.

² Szober w PF X 54 nast. poruszył tylko wymowę typu AmS w wyrazach obcych, zapomniał natomiast o typie *šemże*, *čeremše* etc.

³ J. A. Zaremba, Stare pogodki ludowe łód. Żywca; A. Zachemski, Gęśle z jawora; J. Kędziora, Marcyna.

i podkrakowskiej). Żaden z pisarzy, o ile mi wiadomo, nie wpływał na drugiego, wszystkich zaś recenzenci Języka Polskiego¹ pochwalili za doskonałą znajomość danej gwary. Wszystkim też recenzenci zarzucili ten sam błąd: niepotrzebne i niezgodne z wymową wymienionych gwar oddawanie dźwięków *e, o* grupami liter *en, on* (*ksionski* etc. u Zachemskiego; *powionzał, wionze, śe zatrzons, wzions* etc. u Zaremby; *połodwionzywała, cienkie, gon-siora, scens Boze* etc. u Kędziory). Skądże się wziął tak dziwny sposób oddawania dźwięków *e, o* u pisarzy doskonale osłuchanych z gwarą? Oto, aby oddać dokładnie fonetykę gwarową, piszą oni *domb, na dembie, kont, cienty* etc., wbrew ortografii, nakazującej używać tu znaków *a, e*, i chociaż wymowa wymienionych gwar nie różni się w tym wypadku od wymowy polskiej inteligencji, która też mówi *domp, centy* etc. Skoro jednak ci pisarze nastawili się na zastępowanie liter *e, a* grupami *e (o) +* odpowiednia spółgłoska nosowa, to zastosowali to także do *e, a* przed szczelinową, bo choć sami wymawiają je samogłoskowo i tylko taką wymowę mogli słyszeć w gwarach, którymi pisali, w ich niezamąconej w tym wypadku ortografią (chodziło przecież o gwarę!) świadomości dźwięki *e, o* równały się grupom fonemów *e + n, o + n*. Oczywiście żadnemu z tych pisarzy na myśl nawet nie przyszło napisać gwarowe *kśōska* przez *om* lub *oń*!

O tym samym poczuciu identyczności fonologicznej *A* z *An* (wyjąwszy wygłosowe *o*) u co najmniej ogromnej większości ludzi mówiących przeciętną polszczyzną inteligentną świadczy fakt, że każdy *Załęski* czy *Wąsowicz* transkrybując swoje nazwisko na grażdankę napisze je *Залэнский* lub *Вонсович*, ale nigdy *Залэмский, Залэньский* itp.

I jeszcze jeden fakt. Pewien lwowianin, mówiący, poza lekkim »śpiewaniem«, normalną polszczyzną kulturalną, zapewniał mnie, że Polacy z Wilna wymawiają przymiotnik »wileński« jako *vilęski*. Fonetycznie obserwacja była fałszywa, wilnianie bowiem nie mówią *vilęski* lecz *vilenski* (z twardym *n*). Fonologicznie jednak (na tle systemu językowego polskiego inteligenta) była ona słuszna, bowiem dla rdzennego Polaka *es* i *ens* to to samo.

Z tego, co powiedziano dotychczas, wynika — jak mi się wydaje — dość jasno, że dźwięki *e, i, y, u, a* w swobodnej wy-

¹ M. Małecki JP XXI 28—9, E. Pawłowski JP XXI 27—8, S. Urbańczyk JP XXII 57—9.

mowie polskiej inteligencji nie są ani samodzielnymi fonemami, jak chce Szober, ani wariantami kombinatorycznymi grup $e + N$ etc., jak chciał Trubiecki, ale wariantami kombinatorycznymi grup fonemów $e + n$, $i + n$, $u + n$, $a + n$.

Dźwięk o , jakśmy już wyżej powiedzieli, jest niewątpliwie samodzielnym fonemem¹. Jakże to pogodzić z faktem, że w środku wyrazu jest on fonologicznie identyczny z grupą fonemów $o + n$? Nie ma tu nic nadzwyczajnego. Stosunek polskiego $-o$ do $-o-$ jest mniej skomplikowany niż stosunek polskiego $p-$ lub $-p-$ do $-p$, które jest fonologicznie identyczne z $-p$, $-b$ i $-b$. Podług terminologii Trubieckiego fonem p w polskim wygłosie jest reprezentantem »archifonemu« [$p-p-b-b$]. Innymi słowy, również podług terminologii Trubieckiego, opozycje fonologiczne $p:p$, $p:b$ i $b:b$ są w polskim wygłosie »usuwalne« (aufhebbar). Podobnie w polskim śródgłosie usuwalna jest opozycja fonologiczna $o:on$ w pozycji przed szczelinową.

W pozycji przed s , z , w wymowie całkiem swobodnej, mamy nie tyle samogłoski nosowe, ile raczej samogłoski ustne $+i$. Ta zaś głoska nosowa jest tu jak i w innych pozycjach (*tańszy*) wariantem fonemu $ń$.

Nie omówiliśmy jeszcze problemu funkcji polskich dźwięków typu A w pozycji przed F (*kąpa, trąpa, kafora, kofort, koferenc'ia, tryuf, tyf* etc.). Zdawałoby się, że gdy chodzi o wyrazy pisane przez m (*tramwaj, tryumf*), to mamy tu obok swobodniejszej wymowy z A tylko drugą, »dokładniejszą« z Am . Tymczasem istnieje jeszcze trzecia wymowa: typ *tranvai, kanfora, konfort* z n przedniojęzykowym. Jedna z osób, u których prowokowałem wymowę słowa *komfort*, powiedziała najpierw *kofort*, potem na prośbę »wyraźniej« *konfort*, a dopiero za trzecim razem po namyśle *komfort*. U drugiej osoby otrzymałem podobny wynik ze słowami *komfort* i *kamfora*. Wreszcie pewna studentka mówiła w swobodnej wymowie *trąpai*, w »dokładnej« i »bardzo dokładnej« zawsze *tranvai*. Z wielkim zdziwieniem dowiedziała się o istnieniu wymowy *tramwai*; potem okazało się, że pisała również *tranwai*! Wymowę *kanfora* znalazłem też w tekście gwarowym z Rębowa (Mazowsze Płockie)²; istnieje więc ona też w gwarach.

¹ Wyrażenie jest dość niedokładne; używam go dla skrótu, jak wielu innych.

² K. Nitsch, Wybór polskich tekstów gwarowych 147.

Dźwięk *q* w *kofort* jest taki sam, jak w *koferenc'ia*. Jednak *q* w *kofort* może się wymieniać w *on*, ale *q* w *koferenc'ia* nie może się chyba wymieniać w *om*. Wymowy **komferen'cia* nie słyszałem nigdy.

Wolę być ostrożny i wniosku z tych niezbyt licznych obserwacji definitywnie nie formułować. Ale fakty tu podane zdają się świadczyć, że i w pozycji przed *F* dźwięki typu *A* są fonologicznie jednoznaczne z grupami fonemów typu $A + n$. Wymowa typu *AmF* istnieje może tylko dzięki wpływowi ortografii, która nieraz wprowadza zamieszanie w systemy fonologiczne różnych języków¹.

Oczywiście w rozważaniach tego rodzaju trzeba usunąć dość wszelkie sugestie płynące nie tylko z ortografii, ale także ze znajomości gramatyki historycznej, o której istnieniu trzeba przy badaniu współczesnych struktur jak najdokładniej zapomnieć. Zdawać by się mogło, że mówię niepotrzebne banały. A jednak tylko tymi sugestiami można tłumaczyć fakt, że tak dobry znawca współczesnej polszczyzny jak Szober² uważał *on* w po krakowsku wymówionym słowie *płonka* za grupę fonemów $o + n$, zaś takie samo *on* w *łonka* za wariant fonemu *q* etc. Na dowód tego przytoczył fakt, że *on* w *płonka* alternuje z *on* (*płonek*), zaś *on* w *łonka* nie. Mamy tu oczywiście pomieszanie fonologii z morfonologią, choć Szober starał się jedną od drugiej odróżnić. W ten sposób można by przecież dowodzić, że *p* w *bup* 'bób' i *p* w *pas*, to dwa różne fonemy, bo pierwsze alternuje z *b*, a drugie nie. Ale i *om* w *domp* uważał Szober za fonologicznie różne od *om* w *dom*. Przykładów wprowadzić nie podaje, ale wynika to jasno ze zdania: »Polski język wykształcony zupełnie wyraźnie odróżnia fonematy samogłosek nosowych i połączenia fonematów samogłosek ustnych z fonematami spółgłosek nosowych«.

¹ Szober (PF X 54 i nast.) twierdzi, że w *konwie* i *panwie* wymawiamy *n*, co oczywiście nie stoi w sprzeczności z tym, co tu powiedziano. Jeśli jednak rzeczywiście w tych wyrazach nie istnieje swobodniejsza wymowa *kōve*, *pāve*, to może dlatego, że przeciętny Polak używa ich niezmiennie rzadko i wyłącznie pod wpływem pisma. Sprawa wymowy -*on*- czy -*q*- nie ma nic wspólnego ze swojskością lub obcością wyrazów, jak to tłumaczył Szober. Na ćwiczeniach z polskiej gramatyki historycznej stwierdziłem, że studenci nowy dla nich wyraz *jenże* wymawiają najpierw z *n*; oswoiwszy się z nim jednak, czytają go stale *jęże*.

² Gramatyka języka polskiego, Warszawa 1931, II 79—80.

Morfonologia nie jest fonologią, ani morfonemy¹ fonemami. Mimo to fakty morfonologiczne rzucają światło na fakty fonologiczne. Jest to oczywiste, skoro morfonemy są grupami fonemów związanych z sobą pewnym stosunkiem gramatycznym.

Powszechnie używa się dziś w mowie potocznej formy *vy-
tančać*, częstotliwej w stosunku do *vytončýć* (jak *vygańać* do *vy-
gonić*, *pšerańać* do *pšerobić* etc.). W parach tego typu mamy do
czynienia z morfonemem *a: o*. Oczywiście też *a* w *vytančać* i *o*
w *vytončýć* są członami takiego morfonemu, z tego już jasno wy-
nika, że *o* w *vytončýć* jest tym samym fonemem *o*, co *o* w *pod-
robić*. A jeśli również od *pogrŏżyć*, *vydrŏżyć* tworzy się dziś
w swobodnej mowie formy *pogrążyć*, *wydrążyć* (tylko trudności
ortograficzne przeszkadzają, by formy te zostały uznane za po-
prawne) urobione również całkiem oczywiście podług typu *vyra-
bać*, to jasne jest, że i w nich nasze »poczucie językowe« trak-
tuje nosówkę *a* jako *a* + spółgłoska, zaś nosówkę *o* w *pogrŏżyć*,
vydrŏżyć jako *o* + spółgłoska (skąd inąd już wiemy, że tym fo-
nemem spółgłoskowym jest *n*).

Natomiast oboczności *voš: vęža*, *domp: dębu* nie świadczą dziś
o niczym. Są to wymiany martwe, rzucające światło tylko na
minione epoki naszego języka. Tylko językoznawca, albo ktoś,
kto zajrzy do słownika ortograficznego, wie, że od gen. *zašengu*
można tworzyć nom. *zašonk*.

Ze sprawą wartości fonologicznej polskich samogłosek no-
sowych łączy się poniekąd zagadnienie wartości fonologicznej
spółgłoski *n*. Zagadnienie to potraktuję znów ściśle podług me-
tody Trubieckiego, ustalonej w »Grundzüge«. W wymowie in-
teligencji krakowskiej i poznańskiej, jak również w części pol-
skich gwar², obraz jest prosty. Głoska *n* (*ń*) występuje tylko
przed *k*, *g* (*k*, *g*), przed tymi zaś spółgłoskami nie może wystę-
pować najbliższa jej akustycznie głoska *n* (gdy *m* i *ń* mogą:
domku, *zamki*, *védeńka*, *céńki*, *spodeńki*, *ńańka*, *bańka*³)! Sytuacja jest

¹ Terminu »morfonem« używam w tym znaczeniu, w jakim go używa Trubiecki w Travaux CLP I, 1929, 85.

² K. Nitsch, Przejście *-nk-* w *-nk-* w związku z genezą polskiego języka literackiego, Buletyn PTJ IV, 1934, 4—8.

³ Forma *védeńka* jest już dziś u inteligencji krakowskiej dość rzadka, *céńki* i *spodeńki* są tam chyba jeszcze częste. Formy *ńańka* i *bańka* są ogólnopolskie.

więc jasna: *n* i *n* to dwa warianty kombinatoryczne tego samego fonemu. Wariantem podstawowym jest oczywiście *n*, które występuje w większej ilości pozycji, a przede wszystkim w najbardziej niezależnej, tj. w wygłosie. Fonem *n* ma jeszcze wariant dźwiękowy *n*, co jednak dla naszego zasadniczego problemu jest mało ważne.

Trochę bardziej skomplikowany jest problem *n* w wymowie inteligencji warszawskiej, takiej przynajmniej, jaką opisał Benni. Tu wprawdzie *n* występuje tylko przed tylnojęzykową, ale też w tej samej pozycji może występować przedniojęzykowe *n* (*pańenka*), co by pozornie świadczyło, że *n* i *n* to dwa różne fonemy. Czy mamy jednak jakąś regułę strukturalną, która by decydowała, kiedy się używa każdej z tych dwu spółgłosek w pozycji przed *K*? Nie gra tu roli żadna zasada historyczna, m. i. nie jest ważne, czy wyraz jest pochodzenia polskiego, czy obcego, jak to zdawał się pojmować Benni (l. c. 43). Wystarczy porównać dwa chyba równie dobrze przyswojone wyrazy obce (oba mają polskie *e* »ruchome!«) jak *razunki* i *angelski*, żeby się przekonać, że ten wzgląd nie gra zasadniczej roli. Decyduje tu poczucie granicy morfemu: w *pańenka*, *szklanka*, *razunki* etc.¹ *n* należy do innego morfemu niż *k*. Otóż pozycja przed granicą morfemu nie jest z fonologicznego punktu widzenia ta sama, co pozycja przed takim samym dźwiękiem nie odgrodzonym taką granicą. Toteż w wymowie warszawskiej, jaką opisuje Benni, *n* i *n* przecież wzajemnie się wykluczają: *n* występuje przed *K* w tym samym morfemie, zaś *n* (lub *n*) w każdej innej pozycji (z wyjątkiem pozycji przed szczelinową, gdzie *An* jest reprezentowane przez *A*). Innymi słowy, i w omówionym typie wymowy warszawskiej *n* i *n* są wariantami kombinatorycznymi tego samego fonemu. Użycie wariantu *n* przed *k* stanowi podług terminologii Trubieckiego »niefonematyczny sygnał graniczny« (aphonematisches Grenzsignal).

W ten sposób omówiliśmy, jak mi się zdaje, wcale dokładnie funkcję samogłosek nosowych w swobodnej wymowie wykształconych Polaków. Oczywiście nie można zapominać, że istnieje też wymowa »uroczysta«², którą jeśli nie u wszystkich wy-

¹ O tym piszę także w drugim artykule, p. dalej str. 72.

² Z tym, że niektórzy polscy inteligenci używają jej również na codzień, podobnie jak znam parę osób, które w zwykłej rozmowie mówią *pośedł*, *vyšedł* etc.

kształconych Polaków, to w każdym razie u ich znacznej części cechuje wymawianie wygłosowego *ę* nawet przed nieszczelinową (*uizę drogę*). Oczywiście w tym typie polszczyzny mówionej jest *ę* osobnym fonemem. Śródgłosowy dźwięk *ę* gra w tej wymowie podobną rolę fonologiczną, jak śródgłosowe *o*, którego funkcję opisaliśmy już wyżej. Dźwięki *ż*, *u*, *u*, *a* nie występują w wygłosie (chyba przed szczelinową!) nawet w wymowie uroczystej; pełnią więc one tutaj tę samą funkcję, co w wymowie swobodnej.

Z kolei wypada omówić funkcję nosówek w gwarach miejskich. W mowie ludowej Krakowa, Poznania i Łodzi stosunki w śródgłosie są takie, jak w wymowie inteligenckiej. W wygłosie natomiast brak tu nie tylko dźwięku *ę*, ale też dźwięku *o* zastępowanego przez *om* (*idom drogom*). Jasne więc jest, że te gwary fonemów nosówkowych w ogóle nie mają. O ile się orientuję w warszawskiej gwarze miejskiej, zdaje mi się, że na miejscu inteligenckiego *-o* występuje tam *-om* lub *-o*. I w Warszawie więc mowa ludowa nie ma, jak się zdaje, fonemów nosówkowych.

Gdy chodzi o gwary wiejskie, to oczywiście nie mają fonemów nosówkowych te z nich, które w ogóle nie znają dźwięków typu *A* (północna Małopolska, niektóre okolice podgórskie etc.). Nie mają ich również te dialekty, w których się mówi *domp*, *kont*, ale *geśi*, *vosy*, albo *genśi*, *vonsy*, jeśli równocześnie nie mają wygłosowych nosówek. W znacznej części polskich gwar panują (gdy abstrahować od barwy samogłosek nosowych) takie stosunki, jak w mowie ludowej większych miast, i one więc nie mają fonemów typu *A*. Istnieją natomiast fonemy nosówkowe w tych wszystkich gwarach, w których mamy wygłosowe samogłoski nosowe, fonologicznie różne od grup typu *AN*¹. Oczywiście mają fonemy *o* i *ą* te gwary mazowieckie, w których dźwięki te występują w wygłosie (nie zlewając się z *-án*, *-on* etc.), a w których ponadto istnieją śródgłosowe *ą*, *o* nie tylko przed *S*, ale też przed innymi spółgłoskami. Taki typ reprezentują nam teksty gwarowe z Poręby i Dylewa w pow. ostrołęckim², z Grodziska

¹ W gwarach śląskich mających w wygłosie (też absolutnym) wtórne nosówki (*z bratą*, *s ty* etc., por. Nitsch MPKJ IV 133—49) samogłoski nosowe nie są, jak się zdaje, fonemami.

² K. Nitsch, Wybór tekstów 186—9.

w pow. ostrołęckim i z Sadownego w pow. węgrowskim¹. Ale i w gwarach tego typu można zauważyć proces odnasawiania nosówek wygłosowych i rozkładu śródgłosowych (z wyjątkiem pozycji przed *S*), innymi słowy tendencję do przechodzenia w typ reprezentowany przez gwary miejskie. Taki proces obserwowałem np. w okolicy Broku na Mazowszu.

Ogólnie stwierdzić można, że język polski powoli dąży do eliminacji fonemów nosówkowych. Proces ten odbywa się u nas znacznie później niż w innych językach słowiańskich i przebiega innymi drogami. Jednak w gwarach miejskich i w większości dialektów wiejskich proces likwidacji fonemów typu *A* dawno już doszedł do końca.

Na końcu można by jeszcze spróbować odpowiedzieć na pytanie, dlaczego w swobodnej wymowie warstw wykształconych rdzennej Polski zanikło *-e*, podczas gdy *-o* trzyma się zupełnie dobrze. Zdaje mi się, że wyjaśnienie może dać obserwacja faktów gwarowych. Otóż rozwój *-e* (lub jego odpowiednika) jest w gwarach, z bardzo rzadkimi wyjątkami², jednolity. Ginąc, zamienia się ono wszędzie na samogłoskę ustną. Natomiast rozwój *-o* jest tu różny. Ginie ono już lub zaginęło na ogromnych obszarach, ale w jednych gwarach przeszło (lub przechodzi) w ustne *-o*, w innych w grupę *-om*. Ten pierwszy rezultat możemy obserwować również w mowie Polaków z kresów wschodnich, także u inteligencji. Stąd w mowie warstw wykształconych toczyła się, nie całkiem zresztą uświadomiona, walka między wymową *-o* i *-om*. Ludzi mówiących *drogom* razi wymowa *drogo* i na odwrót. W takich warunkach korzysta »ten trzeci«, to jest dawna wymowa *-o*.

Brak paraleli w rozwoju *e* i *o* w gwarach tłumaczy się, jak wiadomo, częściowo większym zaokrągleniem warg przy *o*, częściowo wyrównaniem gramatycznym (*m* w *drogom* jak w *bzęgem*).

II

Fonologiczne sposoby oznaczania granicy słowa i morfemu w dzisiejszej polszczyźnie kulturalnej.

Tę część referatu oddaję do druku będąc w trakcie dalekich jeszcze od ukończenia studiów nad problemem podanym w ty-

¹ H. Friedrich, Studia nad nosowością Mazowsza, Warszawa 1937, 225—7.

² Poza granicznymi gwarami Śląska.

tule. Zdecydowałem się jednak opublikować rezultaty dotychczasowych rozważań zdając sobie w pełni sprawę z luk i niedociągnięć takiego prowizorycznego ujęcia. W ośmiu paragrafach podaję poglądy na działanie różnych (używając terminologii Trubieckiego) »sygnałów granicznych« w języku polskim, przy czym jedno z nich omawiam dokładniej, istnienie innych zaledwie zaznaczam lub przypominam. Wszystkie fakty, o których tu mowa, są od dawna znane polskim językoznawcom. Chodzi tylko o ich zgrupowanie i rozpatrzenie ich razem z punktu widzenia ich funkcji jako »sygnałów granicznych«.

1. Za sygnał graniczny *par excellence* uchodzi zwykle polski akcent wyrazowy, nieruchomy i zasadniczo ulokowany na zgłosce przedostatniej, a więc zapowiadający niejako, że zaraz po nim następuje końcowa zgłoska wyrazu. Nasuwają się tu jednak liczne wątpliwości. Sam fakt, że akcent może padać w tych samych wyrazach również na trzecią od końca, i to nie tylko w wyrazach obcych (*polityka*, *m'uzyka* itd.), ale też w rdzennie polskich (*n'auka*, *ok'olica* etc.) bardzo osłabia wartość akcentu jako »sygnału granicznego«.

Zaznaczanie granicy wyrazu potrzebne jest oczywiście nie w słowach izolowanych, ale w całych zdaniach. Jest ono tym potrzebniejsze, im zdanie dłuższe i im tempo mowy szybsze. W dowolnym tempie (np. przy dyktowaniu) pojawiają się pauzy, które same wystarczająco sygnalizują granice słów. Tymczasem właśnie w dłuższych zdaniach wymawianych dość szybko (tj. w normalnym tempie rozmowy) pojawia się zjawisko, o którym mówi M. Dłuska¹: »Jeśli się w tekście zdarza, że stoją obok siebie wyrazy wymagające znacznych różnic siły na skutek dużej różnicy waloru znaczeniowego, to akcent wyrazu stałego staje się niklejszy, może być potraktowany jako akcent poboczny całości, a w wierszu czasem zupełnie zignorowany«. Od siebie dodam, że nie musi tu bynajmniej zachodzić »różnica waloru znaczeniowego«. W kompleksach jak *nasza rola*, *rańbie drzewo*, *zbocze góry* normalnie silniejszy akcent pada na drugi wyraz, zaś akcent pierwszego spada w szybszej wymowie do roli pobocznego. A przecież trudno powiedzieć, by w *zbocze góry* forma *góry* miała większy »walor zna-

¹ Prozodia języka polskiego, Kraków PAU 1947, s. 13. Por. też uwagę na s. 9, wiersz 26 i nast.

czeniowy» niż forma *zbocze*. By nie być gołosłownym, podam parę kompleksów zgłosek, co do których (w normalnym tempie rozmowy) tylko kontekst lub konsytuacja mogą nas pouczyć, czy mamy do czynienia z jednym wyrazem, czy z dwoma. Weźmy zdanie *zapłaciłmzadwakilowaty*. Nie ma takiego mędrca, który by bez kontekstu (lub konsytuacji) zgadł, czy chodzi o *dwa kilowaty*, czy też o *dwa kilo waty*. Na tle identyczności dźwiękowej tych dwóch kompleksów powstał nawet przed wojną żart: słowem *kilowaty* oznaczano watowane przesadnie ramiona męskich marynarek jako zawierające »kilo waty«. Kompleks *palisady* pojmujemy albo jako nom. plur. *palisady*, albo też jako dwa słowa: *pali* (3. sing.) + *sady*. Por. też stary, powszechnie znany, żartobliwy kompleks *żytkarabińń'eśe*, który znaczy równie dobrze 'Żyd niesie karabin', jak 'Żydka niesie rabin'. Już po wojnie chyba powstał dowcip na temat 'formy *osramufke*¹, oparty na tym samym, w gruncie rzeczy powszechnie znanym zjawisku. O braku jakiegokolwiek »sygnału granicznego« w szybko wymawianych kompleksach trójzgłoskowych świadczy nieporozumienie językowe, jakie powstało wśród proletariatu krakowskiego podczas pierwszej wojny światowej. Istniała wtedy *taryfa* maksymalna na ceny produktów żywnościowych. Proletariat rozumiał to słowo jako zaimek *ta* + rzeczownik *ryfa* i mówił *tej ryfy* etc., albo bez zaimka *ryfa*, *ryfy* etc. W analogiczny sposób w Sieradzkim z formy rzeczownikowej *tereśńe* (przekręconej z obcego *čereśńe*) powstały *reśńe*.

W zastosowaniu do monosylab pojęcie akcentu wyrazowego właściwie traci sens, bo akcent wyrazowy to przecież czynnik wyodrębniający jedną ze zgłosek wyrazu spośród innych. A jednak, jeśli akcent polski pełni istotnie rolę sygnału wyodrębniającego wyrazy w obrębie zdania, to właśnie w stosunku do monosylab. Wiemy, że kompleks *panbuk* (*pambuk*) z akcentem na pierwszej znaczy co innego niż taki sam kompleks z akcentem na drugiej. W pierwszym wypadku to jeden wyraz znaczący po prostu 'Bóg', w drugim to dwa wyrazy oznaczające jakiegoś pana, który ma nazwisko *Buk*. Akcent na *buk* sygnalizuje bowiem, że między *pan* i *buk* przebiega granica wyrazu. Podobnie w *tot'y, daǰn'uš* (ale *d'aǰto*), *nazdv'uχ*, *mydv'ai* etc. Ale i to nie zawsze,

¹ *Osramówka*, rodzaj żarówki elektrycznej.

skoro zamiast *tenkr^ul* można powiedzieć *kr^ulten*. Tak więc i w stosunku do monosylab akcent (którego w tym wypadku chyba nie można nazwać »wyrazowym«) jako sygnał graniczny funkcjonuje bardzo niedoskonale.

Pozostaje więc dla polskiego akcentu tylko rola pewnego kryterium, które może nas pouczać, czy krótkie izolowane kompleksy kilku zgłosek stanowią jeden wyraz, czy też dwa. Tak np. w *Łałystok* widzimy jeden wyraz, bo ten sam kompleks fonemów, gdyby był dwoma wyrazami, miałby silniejszy akcent na *-stok*. Jednak wspomniany wyżej fakt, że akcent wyrazów izolowanych może padać na trzecią od końca, osłabia wartość akcentu polskiego nawet jako takiego kryterium. Jedno co prawda pozostaje: krótki polski kompleks fonemów z akcentem na ostatniej — to napewno co najmniej dwa wyrazy. Słowa jak *prestige* (*prest^ʲiż*) nie są wyrazami polskimi, ale cytataми z obcych języków (w tym jednym słowie mamy trzy «sygnały obcości»: grupę *ti*, akcent i ewentualnie końcowe dźwięczne *ż*).

2. Ważnym »sygnałem granicznym« naszego języka kulturalnego jest użycie dźwięku *i* po spółgłosce fonologicznie twardej lub obojętnej. Aby tę sprawę dokładnie omówić, trzeba wrócić do nieraz już omawianego w polskiej literaturze językoznawczej wzajemnego stosunku fonologicznego głosek *i, y*. Ważne światło na ten stosunek w staropolszczyźnie rzuca znany traktat (z połowy XV w.) ortograficzny Jakuba Parkoszowica. Autor, który doskonale odróżniał samogłoski długie od krótkich, ustne od nosowych, spółgłoski miękkie od twardych, szczelinowe szumiące od syczących i ciszących etc., po prostu nie wiedział o głosce *y*. Odczuwał oczywiście doskonale różnicę między *byt* a *bit* 'bity', ale lokował ją w całości w różnicy między miękkim *ʋ* i twardym *b*, dla których proponował odrębne znaki. I bez Parkosza wiedzielibyśmy, że w starej polszczyźnie głoska *i* występowała tylko w nagłosie i po miękkiej, głoska *y* tylko po twardej, że były to więc dwa warianty kombinatoryczne jednego fonemu. Ale świadectwo Parkosza ma jednak duże znaczenie, choćby jako dowód, że fonologii nie wymyślili fonologowie.

Stanowisko analogiczne do Parkoszowego, ale zdaje się najzupełniej samodzielnie i oczywiście bardziej świadomie (Parkosz nie przeczuwał w ogóle istnienia problemu) zajął w sprawie sto-

sunku *y* do *i* Baudouin de Courtenay, podług którego »mamy w języku polskim i na całym obszarze językowym polskim jedną tylko fonemę *i*, której różnolite wykonanie zależy od połączeń z innymi głoskami i w ogóle od różnych warunków antropofonicznych«¹. Tego, co rozumie przez te »różne warunki antropofoniczne«, Baudouin jednak, o ile mi wiadomo, nie wyjaśnił. W zasadzie więc stosunek *i* do *y* ujmował B. tak samo, jak stosunek *e* szerokiego (po twardej i w nagłosie) do *e* wąskiego (po miękkiej), tj., używając dzisiejszej terminologii fonologicznej, jako stosunek wariantów fakultatywnych tego samego fonemu. To ujęcie, jak zobaczymy całkiem słuszne, zawierało jednak pewne niedopowiedzenie i dlatego nie mogło zadowolić.

W obronie »psychicznej samodzielności« polskich *y* od *i* wystąpił prof. K. Nitsch² zwracając uwagę, że jeśli już pominiemy oczywistą odrębność fonologiczną *y* od *i* w wielu polskich dialektach i wymowę obcych wyrazów, jak *Tintoretto*, *Diderot*³ etc., pozostają w polskim dialekcie kulturalnym trzy kategorie wyrazów i grup wyrazów, w których *i* może występować po głoskach *t*, *d*, *s*, *z*, *c*, *ż*, *ś*, *ź*, *ć*, *sz*, *r*, *l*, *n*, które, mówiąc dzisiejszym językiem fonologicznym, są tylko wariantami twardych lub obojętnych co do twardości fonemów *t*, *d*, *s*, *z*, *c*, *ż*, *ś*, *ź*, *ć*, *sz*, *r*, *l*, *n*. Są to:

1) Gen. sing. i plur. rzeczowników żeńskich zakończonych w nom. sing. na *-ia* po spółgłosce: *kvesti*, *Irlandi*, *paśi*, *Azi*, *konstytucji*, *kuři* etc.

2) Wyrazy zawierające *i* z *e* »pochylonego« wymawianego przez część inteligencji polskiej: *odzież*, *ziżyć*, *zi*, *zic* etc.

3) Połączenia typu *nadinna*, *podimnem*, *zięta*, *zinny*, jakoteż wyrazy typu *odimenny*, *ziścić*, *rozigrać*, wreszcie grupy wyrazów, jak *bratię*, *nożbroda*, *nożię*, *myśinna*, *deżię* (wymowa południowo-zachodnia) lub *bratię*, *nożbroda*, *noćię*, *myśinna*, *deśię* (wymowa północno-wschodnia), *panisługa*, *onię* (ogólnopolskie) itd.

¹ MPKJ I 135.

² MPKJ IV 410 i nast.

³ Nie są to zapożyczenia, ale cytaty z obcych języków, podobnie jak *Hugo* (*ügo*), *Goethe* (*göte*) wymawiane przez Polaków w toku polskich zdań, ale zawierające dźwięki lub kombinacje dźwięków niemożliwe w prawdziwie polskich wyrazach, choćby pochodzenia obcego.

Otóż ważnym faktem jest, że we wszystkich wypadkach podanych przez Nitscha mamy *i* należące do innego morfemu niż poprzedzająca (fonologicznie twarda lub obojętna) spółgłoska, albo też *i* następujące po fonologicznym *ĩ*¹, a więc fonemie »obojętnym« (bo nie ma odpowiednika twardego). Że w grupach 2. i 3. mamy *i* po granicy morfemu (lub słowa), tego nie potrzeba tłumaczyć. Uzasadnić natomiast należy twierdzenie, że w typie *kfesti* mamy przed fonemem *i* fonem *ĩ*. Otóż trzeba pamiętać, że końcowe *i* (po *ℓ*) w tym wyrazie jest genetywną formą przyrostka *-ia*, stąd nawet bez wpływu ortografii każdy mówiący pojmie je jako końcowe *ĩ* tematu + końcówka *i*. Przyrostek *-ia* w tym typie niewątpliwie istnieje i jest w dzisiejszej polszczyźnie kulturalnej produktywny. Można by wprawdzie tłumaczyć, że w takich wyrazach, jak *Azja*, *Francja*, nie ma przyrostka, bo zostały one przejęte jako całość z łaciny klasycznej lub średnio-wiecznej, ale przeczą temu takie nowotwory, jak *Nadrenia* lub *Słowacja*. Cóż się jednak stało z fonemem *ĩ* w formach typu *kfesti*? Otóż z fonologicznego punktu widzenia nie się nie stało. Po prostu miękkie czy półmiękkie warianty fonemów spółgłoskowych twardych lub obojętnych (*ℓ*, *d'*, *c'* etc.) mają tu fonologiczną wartość *t + ĩ*, *d + ĩ*, *s + ĩ*. Miękki wariant twardego fonemu jest po prostu zapowiedzią mającego nastąpić fonemu *ĩ* (jak w *kfest'ia* etc.). W pozycji przed *i* zapowiedziany fonem *ĩ* w mowie swobodnej się nie zjawia; wystarczy po prostu sama zapowiedź². Ale jeśli ktoś wymawiając bardzo dokładnie (może trochę sztucznie) powie *kfest'ii*, *Az'ii*, to nie zwróci to niczyjej uwagi. Fonem *ĩ* »wstawiony« między spółgłoską a *i* nie może nikogo dziwić, bo był przecież zapowiedziany³.

Wracając do typu 2. i 3. trzeba stwierdzić, że chociaż *i* występuje tam po wariantach twardych lub obojętnych fo-

¹ W artykule tym pojmuję *ĩ* jako fonem odrębny od *i*, choć można by oba te dźwięki pojmować jako warianty kombinatoryczne jednego fonemu, z których jeden występuje tylko przed samogłoską lub po samogłosce, drugi po spółgłosce, w nagłosie, ewentualnie po samogłosce należącej do innego morfemu. Są jednak też argumenty przeciw takiemu ujęciu.

² Zwrócił na to uwagę i dostatecznie wykazał właśnie Nitsch l. c. 411—3.

³ Por. o *i* napiętym w czeszczyźnie w »Grundzüge der Phonologie« Trubieckiego s. 57.

nemów, to jednak ta pozycja nie jest fonologicznie taka sama, jak pozycja dźwięku *y* w *ty*, *dym*, *my* etc. Granica morfemu nie jest fonologicznym zerem. Innymi słowy, przykłady podane przez prof. Nitscha nie przeczą faktowi, że dźwięki *i*, *y* to dwa warianty kombinatoryczne fonemu *i*. Wariant *i* występuje w nagłosie, po miękkiej, po *ĩ* i po twardej oddzielonej granicą morfemu (wyrazu), wariant *y* tylko po twardej lub obojętnej (poza *ĩ*) nie oddzielonej taką granicą.

A jednak prof. Nitsch miał rację twierdząc, że *i* jest »psychicznie odrębne« od *y*. Bowiem użycie *i* w pewnych określonych wypadkach ma w strukturze dzisiejszej polszczyzny kulturalnej zupełnie wyraźną funkcję: sygnalizuje, że przed takim *i* (po fonologicznie twardej lub obojętnej poza *ĩ*) przebiega granica słowa lub granica między przedrostkiem a rdzeniem. Jest to więc podług terminologii Trubieckiego »niefonematyczny sygnał graniczny« (aphonematisches Grenzsignal). Analogiczną rolę odgrywa różnica między *i* a *y* w języku rosyjskim. Roli tej nie rozumiał Szczerba, który w swojej książce »Russkije głasnyje«¹ uznał rosyjskie dźwięki *i*, *y* za dwa fonemy, chociaż »szczególnie bliskie«, co właściwie niewiele znaczy.

Podkreśliłem przed chwilą, że użycie wariantu *i* po twardej lub obojętnej poza *ĩ* działa jako »sygnał graniczny« między wyrazami lub między przedrostkiem a rdzeniem. Nie używamy go na pograniczu rdzenia i przyrostka; tam mamy stosunki takie, jak wewnątrz rdzenia (*głośik* z *i* po miękkim fonemie *ś*, ale *nożyk* z *y* po obojętnym *ż*; *komuńista* ale *fašysta* etc.). To samo na granicy tematu i końcówki: *kaźi*, *ośi*, *dłońi*, ale *kaśy*, *weży*, *śfeci* etc.

Dzisiejszy stosunek *i* : *y* może ulec zmianie skutkiem coraz częstszych zapożyczeń obcych, w których *i* występuje po twardej nie oddzielonych granicą morfologiczną. Jednak takie obce słowa, jak *cibazol*, *sinologia*, *maksimum* etc., to jeszcze nie właściwe zapożyczenia, to cytaty z obcych języków. Dlatego choć mówimy czasem *Cicero*, przymiotnik od tego imienia brzmi *cyceroński*, podobnie jak od *maksimum* — *maksymalny*. Możemy również uży-

¹ Książkę tę przeczytałem w r. 1944 dzięki uprzejmości prof. Marii Dłuskiej. Dziś nie mam możliwości zajrzenia do niej i podania strony, na której jest mowa o stosunku *i* do *y* w języku rosyjskim.

wać w polskim zdaniu form *imperativus*, *genetivus*, ale przymiotniki od nich urobione brzmią *imperatywny*, *genetywny*.

Co więcej, u młodzieży uniwersyteckiej, zarówno we Lwowie jak i w Łodzi, zauważyłem tendencję przenoszenia polskich sposobów używania dźwięków *y*, *i* na całkowicie obce wyrazy (*partycypium preterity aktywi*). Dowodzi to dużej jeszcze aktualności omówionego tu stosunku *i* : *y*.

3. Innym środkiem odgraniczania zarówno wyrazów, jak i morfemów jest używanie przedniojęzykowego *n* w pozycji przed *k*, *k* ew. *g*, *g*. Wzajemny stosunek fonologiczny dźwięków *n* i *n* w wymowie inteligencji krakowskiej i warszawskiej starałem się określić w pierwszej części referatu (*»Fonologiczne funkcje polskich samogłosek nosowych«*). Dowodzę tam, że nie tylko w wymowie *»krakowskiej«*, ale również w *»warszawskiej«* dźwięki te są wariantami kombinatorycznymi tego samego fonemu, przy czym użycie wariantu przedniojęzykowego przed *k*, *g* (*k*, *g*) jest *»niefonematycznym sygnałem granicznym«*. Sygnał ten działa, o ile się orientuję, także w Krakowie, ale tylko na granicy między słowami (*pan kazał*, *on gońi* etc.)¹, gdy brak go tam na granicy morfemów wewnątrz słowa (*pańenka*, *ońenko*). W Warszawie natomiast sygnał działa również wewnątrz wyrazu; stąd *szklan-ka*, *pańen-ka*, *ogon-ki* etc., a podług Szobera² też *on-giś* (w Krakowie *ongiś*), ale *renka*, *monka*, *bank*, *punkt* z *n* w pozycji niegranicznej. Nie gra tu zupełnie roli fakt, że wyraz jest zapożyczony, czy też rodzimy. Sygnał graniczny mamy też w *pakunki*, *śynka*, *firanka*. Wszystkie te formy mogą być pojmowane jako zdrobnienia z przyrostkiem *k*. Toteż słyszałem panią skarżącą się na ciężkie *pakuny*, a dowcipniś w restauracji zamawiał *kanapę z szyną*. Że i *firankę* można pojąć jako zdrobnienie z *-k*, o tym świadczy poznańska *firana*. Podobnie formę *skowronki* każdy chyba odczuwa jako wyraz zdrobniały, choć nie mamy rzeczownika **skowron*, a nie każdy wie o nazwisku tego brzmienia.

4. *»Negatywnymi sygnałami granicznymi«* są te dźwięki lub grupy dźwięków, które nie mogą występować na początku lub na końcu wyrazu czy morfemu. Dokładne przedstawienie tego

¹ Nie jestem jednak całkiem pewny, czy także w bardzo szybkiej wymowie.

² Gramatyka języka polskiego, część II, Warszawa 1931, 47.

problemu wymagałoby dłuższych studiów, których dotychczas nie przeprowadziłem. Ograniczę się więc tylko do wyliczenia takich grup złożonych z dwóch fonemów spółgłoskowych, które nie występują w nagłosie, ale istnieją w śródgłosie albo na granicy między wyrazami (tak, że pierwszy fonem należy do pierwszego wyrazu, drugi do drugiego). Istnienie takich grup sygnalizuje nam więc brak nagłosu. Jeśli weźmiemy pod uwagę normalną, swobodną, średnio szybką wymowę inteligencji warszawskiej, łódzkiej i krakowskiej, i uwzględnimy wszystkie śródwyrazowe i międzywyrazowe upodobnienia co do dźwięczności i miejsca artykulacji (wykluczające w ogóle istnienie takich grup, jak *gt*, *pd*, *sś*, *żz*, *tv* etc.), otrzymamy następujące grupy dwuspółgłoskowe możliwe w ogóle, ale nie występujące w nagłosie:

ib, iĸ, ic, iĉ, iċ, id, iŝ, iſ, iſ', ig, ig', iħ, iĥ, ii, ik, iĳ, il, ił, im, iĹ, in, iñ, ip, iĹ, ir, is, iś, iś', it, iv, iŵ, iz, iŹ, iź.

nb, nĸ, nc, nĉ, nċ, nd, nŝ, nſ, nſ', ng, ng', nħ, nĥ, ni, nk, nk, nl, nt, nn, nñ, np, nĹ, nr, ns, nš, nś, nt, nv, nŵ, nz, nž, nź.

ñb, ñĸ, ñc, ñĉ, ñċ, ñd, ñŝ, ñſ, ñſ', ñg, ñg', ñħ, ñĥ, ñi, ñk, ñl, ñt, ñm, ñĹ, ñn, ññ, ñp, ñĹ, ñr, ñs, ñš, ñś, ñt, ñv, ñŵ, ñz, ñž, ñź.

rb, rĸ, rc, rĉ, rċ, rđ, rġ¹, rf, rf', rg, rg', rħ, rĥ, ri, rk, rk, rl, rt, rm, rĹ, rn, rñ, rp, rĹ, rr, rs, rś, rš, rz.

tc, tĉ, tċ, td, tŝ, tſ, tſ', tg, tħ, tĥ, tk, tl, tt, tm, tñ, tn, tn, tp, tĹ, tr, ts, tš, tś, tt, tv, tŵ.

lb, lĸ, lc, lĉ, lċ, ld, lŝ, lſ, lſ', lg, lf, lf', lħ, lĥ, lk, lk, ll, lt, lm, ln, lp, lĹ, lr, ls, lš, lt, lz, lź.

mb, mĸ, mc, mĉ, mċ, mđ, mž, mž', mf, mf', mħ, mm, mm, mp, mp, ms, mt, mv, mŵ, mz, mź.

ŝb, ŝd, ŝŝ, ŝg, ŝg', ŝi, ŝl, ŝl', ŝm, ŝm', ŝn, ŝñ, ŝr, ŝŵ, ŝŵ, ŝŝ; ŝb, ŝb, ŝd, ŝŝ, ŝi, ŝl, ŝl', ŝm, ŝm', ŝn, ŝñ, ŝr, ŝŵ, ŝŵ, ŝŝ; ŝb, ŝb, ŝd, ŝŝ, ŝi, ŝl, ŝl', ŝm, ŝm', ŝn, ŝñ, ŝr, ŝŵ.

cc, cħ, cĥ, cĹ, cp, cĹ, cr, cs, ct; ĉħ, ĉĥ, ĉl, ĉn, ĉñ, ĉp, ĉĹ, ĉr, ĉš; ĉĉ, ĉf, ĉħ, ĉĥ, ĉi, ĉl, ĉt, ĉn, ĉñ, ĉr, ĉś.

bb, bŝ, bŝ', bŝ, bg, bg', bi, bm, bĹ, bn, bñ, bv, bŵ, pc², pĉ, pĉ, pi, pk, pĸ, pm, pĹ, pp.

¹ Słownik warszawski podaje sztuczny wyraz *rġan*.

² Podane w Sl. warsz. *pce* są raczej wyrazem staropolskim. Inteligencji dzisiejszej jest on chyba zupełnie nie znany, a gwary mają bodaj tylko zdrobnienie *pecki*.

gb, gž, gž; kc, kč, kχ, kχ; dd, dg, dg; tm, tm, tk, tp, tp, tt.
χb¹, χb, χč, χd, χž, χž, χg, χg, χχ, χk, χk, χn, χn, χp, χp,
χs, χs, χt; fm, fm, fn, fn; vž, vž; zž; žd, žž, žl; sn, sl; šχ, šχ, šl; sf.

Trudno o wyraźną granicę między wymową swobodną, średnio szybką, a wyraźną, dobitną. Toteż być może popełniłem przy ustalaniu powyższych grup pewne niekonsekwencje, zaliczając tu takie, jakie i poza nagłosem w wymowie całkiem swobodnej są niemożliwe. Przy tym grupy, które tu wyliczyłem, nie występują w wyrazach pospolitych. Jeśli jednak weźmiemy pod uwagę nazwy miejscowe (*Bnin, Czychów, Dźbów, Gbiska, Chniszewskie Brzeziny, Kcynia, Kczewo, Ldzań, Mdzevo, Mstów, Mzurki, Rdziostów, Rgielsko, Rpiszewo, Rszew, Zleszyn, Żluby*², to z podanej tu listy odpadnie 17 grup. Gdy jednak nawet uwzględnimy obie te wątpliwości, to i tak z 354 wyliczonych tu grup fonemów pozostanie dobrze ponad 300 grup dwuspółgłoskowych, nie występujących w nagłosie a możliwych w innych pozycjach.

Oczywiście w ten sam sposób należałoby opracować grupy trój- i czwórspółgłoskowe nie występujące w nagłosie. Z kolei trzeba by stwierdzić, jakich grup nie ma w wygłosie (istnienie takich grup będzie sygnalizowało brak wygłosu), zaś z śródgłosowych, jakie są możliwe tylko w obrębie jednego morfemu. W końcu należy zaznaczyć grupy występujące tylko na pograniczu dwóch wyrazów, tak że granica przebiega ich środkiem.

Wreszcie, wracając do wyliczonych tu grup nie występujących w nagłosie, trzeba będzie ustalić, które z nich nie występują tam przypadkowo, a które są strukturalnie niemożliwe. Już teraz można stwierdzić, że strukturalnie niemożliwe w systemie polskiego dialektu kulturalnego są grupy typu *i* + spółgłoska³, *n* + spółgłoska i *ń* + spółgłoska. Ich istnienie stwierdza z całą pewnością, że nie mamy do czynienia z nagłosem wyrazu.

¹ Chodzi tu o fonem *χ*, a nie o jego dźwięczny wariant. Dźwięczny wariant fonemu *χ* występuje w wygłosie przed dźwięczną zwartą etc. następnego wyrazu (*tyχ bobruf* etc.).

² Ze »Słownika geograficznego« wybrałem tylko te nazwy, które się odnoszą do miejscowości na obszarze językowym polskim.

³ Gdy *i* uznać za wariant fonemu *i*, to i tak grupy typu *i* + spółgłoska pozostaną sygnałami granicy, tylko »niefonematacznymi«.

Ustalenie, jakie grupy są możliwe w nagłosie, jest oczywiście także potrzebne, ale nie wiąże się bezpośrednio z problemem »sygnałów granicznych«. Z góry bowiem można przyjąć, że takie grupy, poza czysto przypadkowymi wyjątkami, będą możliwe również w śródgłosie.

5. Ważnych sygnałów negatywnych dostarcza nam tzw. fonetyka międzywyrazowa, tj. zachowanie się właściwych spółgłosek¹ wygłosowych jednego wyrazu przed samogłoskami lub spółgłoskami półotwartymi rozpoczynającymi wyraz następny. Jak wiadomo, mamy w Polsce, również w wymowie inteligencji, dwa typy fonetyki międzywyrazowej: południowy, w którym niemożliwy jest typ *TA*, *TN*² z granicą wyrazów między pierwszym a drugim fonemem, i północny, w którym niemożliwe są grupy typu *DA*, *DN* w tej samej pozycji. W wymowie więc południowej (»krakowskiej«) grupy *TA*, *TN* są »negatywnym sygnałem«, zawiadamiającym nas, że w danym miejscu nie przebiega granica wyrazu; tę samą rolę spełniają grupy *DA*, *DN* w wymowie północnej (»warszawskiej«). W przeciwieństwie do akcentu wyrazowego sygnały te działają tym lepiej, im swobodniejsze i szybsze tempo mowy; w całkiem swobodnej wymowie (bez pauz) ogromnej większości Polaków są po prostu niezawodne; brak ich stanowi tylko to, że są »negatywne«.

Jest więc »fonetyka międzywyrazowa« szczególnie ważnym i niedostatecznie wyzyskanym kryterium »samodzielności« lub »niesamodzielności« wyrazów; o wiele pewniejszym niż głównie do tego celu dotychczas używany akcent (mam tu na myśli podział na wyrazy samodzielne z jednej strony, a enklityki i proklityki z drugiej, mogący budzić wiele zastrzeżeń). Jasne jest dla każdego, że w świetle »fonetyki międzywyrazowej« rzeczowniki, czasowniki, przymiotniki, zaimki, liczebniki i przysłówki są samodzielnymi wyrazami (*ćłóweg maży*, *kub masła*, *weg odległy*, *tag iąg*, *iąg mocno*, *peńż osup*, *brad ieden* etc. w Krakowie i analogiczne przykłady z »fonetyką oddźwięczniającą« w Warszawie). Ale nie wiem, czy przy podziale wyrazów na samodzielne i niesamodzielne wyzyskano znany fakt, że i tak zwane enklityki (spój-

¹ tj. zwartych, szczelinowych i zwarto-szczelinowych.

² *T* oznacza spółgłoskę (fonologicznie) bezdźwięczną, *D* dźwięczną, *N* płynną, *A* samogłoskę.

niki i krótkie zaimki) są samodzielne w świetle tego kryterium (*rog_lub_miešonc, pęz_i_kot, brad_albo_šostra, kub_mni, kob_mu, daŹ_jej* w Krakowie i analogiczne przykłady z oddźwięcznieniem w Warszawie). Również słówko *niech* i negacja *nie* są w świetle sandhi samodzielne (*poćęž_ney¹ on_iŹe, Paveu_iŹe, a_Podr_Źe* w Krakowie; *poćęž_ney_on_iŹe, Paveu_iŹe, a_Potr_Źe* w Warszawie). Oczywiście samodzielności negacji *Źe-* w typie *niedobry, nie byłem* nie możemy ocenić na podstawie tego kryterium; jasne jest tylko, że jest ona odrębna od poprzedniego wyrazu (*brut_niemoŹliwy, StaŹisław_Źe_był* w Warszawie), ale wobec braku spółgłoski na końcu tego *nie* nie można wyjaśnić (w świetle sandhi) jego stosunku do następnego wyrazu. Zdaje mi się natomiast, że i »partykuła« -*no* jest samodzielna, o ile się orientuję, w Krakowie mówi się *zaŹeŹno, poliŹno*, a w Warszawie przeciwnie *poćęčno, doćęčno*. Jak wiemy, formy *byliŹmy, ŹoŹmy, ięzdem* w Krakowie etc. a *Źuzem, tługem* w gwarach całej Polski pd.-zachodniej (gdy *Źusem, mukem* w pn.-wschodniej) kaŹą nam widzieć dziś w pierwszym typie (etymologicznie fałszywie) samodzielny zaimek *my*², w drugiej (etymologicznie słusznie) samodzielny wyrazek *em*.

Jedyną kategorią wyrazów (w znaczeniu ortograficzno-słownikowym), które w świetle fonetyki międzywyrazowej nie są samodzielne, czyli po prostu nie są wyrazami, ale partykułami czy ruchomymi przedrostkami, są krótkie przyimki. Są one oczywiście odrębne od wyrazów je poprzedzających (krak. *laz_nad_vodę, liŹd_od_ojca*, warsz. *ogrut_nad_vodę, podarkuf_od_ojca*). Natomiast w stosunku do następnego wyrazu są, jak wiadomo, traktowane jako przedrostki, stąd mogą mieć w Warszawie *D* przed *N-* lub *A-* tego wyrazu (*pod_lasem, nad_iężorem* i w zasadzie *pod_oknem, z_igłą*). Trochę inaczej ma się rzecz z dłuższymi przyimkami.

¹ Tu mamy czynnik niefonematyczny (dźwięczny wariant fonemu *Ź*), ale fonologicznie waŹny jako sygnał granicy.

² K. Nitsch, Polska fonetyka międzywyrazowa MPKJ V 393—422. Ciekawy jest cytat z warszawskiego czasopisma »Przełom«: *jak gdybyś to my zakazywali druku*. Od siebie dodam, że dziś w powszechnym uŹyciu inteligencji chyba całej Polski (nie wiem tylko, jak w Poznaniu) jest obok formy *'abyśmy* (*'abyźmy*) forma *abyśm'y* (*abyźm'y*) odpowiadająca pisanemu *abyśmy my*. UŹywają jej nawet osoby ze szczytów intelektualnych Polski, i to nawet ludzie o skłonności do pedantycznie ścisłego wyrażania się. Por. też uwagi Nitscha w PF XV 2, 301—4.

Osoba pochodząca z Warszawy, której wymowę obserwowałem, mówiła *obok niego* i *pośrut lasu*, ale *ponad tonką* i *popśesz las*. Rzecz trzeba by dokładnie zbadać. W każdym razie wydaje się, że w świetle warszawskiej fonetyki międzywyrazowej przyimki należałoby rozbić na dwie kategorie. Pierwszą stanowiłyby samodzielne wyrazy o funkcji składniowej przyimków (*obok*, *pośród* etc.), drugą przyimki jednozgłoskowe i może niektóre dwuzgłoskowe, będące właściwie ruchomymi przedrostkami.

6. Bardzo niedoskonały, ale jednak chyba wart uwzględnienia jest sygnał polegający na braku upodobnienia co do miękkości grup spółgłoskowych przedzielonych granicą morfemu lub słowa, gdy w takich samych grupach nie przedzielonych taką granicą upodobnienie zwykle (bo nie zawsze) zachodzi. Można tu podać przykłady *spiš* (przedrostek *s* + rdzeń) *obok spiš* (rdzeń *šp* i końcówka *-iš*). Jednak istnieje również jednomorfemowa nazwa kraju *spiš*¹. Ale znów w *špevać* zawsze, a w *špešyć* zwykle *šp* dzięki dawnemu zanikowi poczucia granicy morfemów, gdy w nowym wyrazie *špešyć* 'uczynić pieszem', gdzie wyraźnie odczuwamy przedrostek, upodobnienie nie zaszło. Sprawę komplikuje nierzadka wymowa (*pociąg*) *posšpešny* (*obok poššpešny*), gdzie znów, niewiadomo dlaczego, mamy *šp* nie *šp*; por. jednak Nitsch, JP XVIII 46. Z innych przykładów: *žli* (bez granicy), ale *žlituž še*, *z lipy* etc. (z granicą) bez upodobnienia. Sprawa wymaga dokładnego zbadania.

7. Podwojenie spółgłosek (poza *čč*, *žž*, *ss*: *ččo*, *žžovnica*, *ssac*) sygnalizuje nam (poza nazwiskami i wyrazami odczuwanymi jako obce) granicę słowa lub morfemu: *lek-ko*, *od-dać*, *ran-ny*, *vyššy*, *ogrut Tomaša* etc.

8. Grupa dwóch samogłosek jest również sygnałem granicznym, ale skutek zakorzenienia się wielu pożytecznych obcych już bardzo niedoskonałym. W olbrzymiej większości wypadków pomiędzy dwoma fonemami samogłoskowymi przebiega granica słowa lub morfemu (*po-oddawać*, *vy-odrembnić*, *oko Adama* etc.). Jednak takie słowa jak *poeta*, *teatr* zakorzeniły się tak silnie w mowie polskiej inteligencji, że bodaj czy nie straciły już 'znamienia obcości'. Zachowały je chyba jeszcze wyrazy mające grupę samo-

¹ Ale wiejska ludność góralska mówi *špis*, *na špisu*.

głosek w nagłosie; stąd powszechna do niedawna nawet u inteligencji tendencja do mówienia *areoplan* zamiast *aeroplan*. Dziś mówi się już powszechnie *samolot*. Gdy chodzi o wygłos, warto przypomnieć, że grupa *-ao* w *kakao* pojmowana jest często jako *alo* (*ayo*), o czym świadczą błędy ortograficzne (*w kakale*).

9. Jak się zdaje, pewną nowością w języku polskich warstw wykształconych jest nierzadkie odgraniczanie przedrostka od początkowej samogłoski następującego morfemu zwarcie krtaniowym, które powoduje oddźwięcznienie końcowej spółgłoski przedrostka (*sirytować*, *vyeliminować*, *ot osobnić*). To samo może się zdarzyć na pograniczu przyimka i następnego wyrazu. Mnie samemu się zdarzyło, że chcąc podczas wykładu podać studentom jako przykład formę *pod oknem* wymówiłem ją *pot oknem* i przykład się nie udał. Zwarcie krtaniowe przed samogłoską może się pojawiać także na granicy dwóch wyrazów. Wtedy wprowadzie likwiduje »krakowską« fonetykę międzywyrazową, ale samo sygnalizuje granicę odgrywając rolę fonologicznej pauzy (fonem • w języku polskim nie istnieje, więc czas zajęty na wymówienie dźwięku • liczy się jako zero dźwięku, to jest pauza). Używanie zwarcia krtaniowego jest zresztą cechą wymowy wyraźnej, dobitnej, w której właśnie fonetyka międzywyrazowa odgrywa mniejszą rolę.

Prof. Nitsch¹ uważał czterdzieści parę lat temu to zwarcie krtaniowe za cechę wymowy krakowskiej. Trudno mi powiedzieć, czy i dziś jeszcze jest to cecha regionalna. W każdym razie obserwowałem ją też u lwowian, a u Polaka urodzonego i wychowanego w Czerniowcach (Bukowina), a potem dużo przebywającego we Lwowie zaobserwowałem ciekawą (może wyjątkową) wymowę *pod'ufčas*.

W dyskusji zabierali głos: Węglarz, Obrębska-Jabłońska, Urbanczyk, Nitsch, Kuraszkiewicz, Słoński.

¹ MPKJ IV 426—7.

11. J. Morawski: Harmonia wokaliczna w języku polskim.

W dyskusji zabierali głos: Ułaszyn, Stieber, Ernits, Otrębska-Jabłońska, Safarewicz, Słoński, Runicki.

12. L. Ossowski: Ze studiów nad mową Mazurów na Polesiu.

W dyskusji zabierali głos: Kuraszkiewicz i Rudnicki.

II

Sprawozdanie z XII Zjazdu Naukowego, odbytego w Krakowie 20 i 21 grudnia 1947.

1. Jerzy Kuryłowicz: Contribution à la théorie de la syllabe.

Le problème du découpage du mot en syllabes domine aujourd'hui en phonologie tellement tous les problèmes concernant la syllabe, qu'il peut être appelé à juste titre et au dépens d'autres questions pertinentes, telle p. ex. la structure de la syllabe ou ses qualités (quantité, intonation), *le problème de la syllabe*. Mais il mérite ce nom aussi au point de vue objectif. La délimitation de la syllabe à l'intérieur du mot forme en effet l'opération préliminaire et indispensable précédant toute description de sa structure ou de ses qualités.

Le nombre des syllabes d'un mot se laisse déterminer sans grande difficulté (cf. Jespersen *Lehrbuch der Phonetik*³ p. 190). A ce but il suffit de compter les sommets syllabiques (les éléments centraux), en pratique les voyelles, sans se préoccuper des complexes consonantiques intermédiaires¹. Or ce sont justement ces derniers qui jouent un rôle décisif dans la division du mot en syllabes. La limite syllabique se place toujours devant le complexe ou à son intérieur, jamais après le complexe, c.-à-d. immédiatement devant le centre syllabique. De sorte que la délimitation des syllabes consiste essentiellement dans le découpage de complexes en une partie implosive (= appartenant à la syllabe précédente²) et une partie explosive (= appartenant à la syllabe suivante²). La partie implosive peut être égale à zéro, c.-à-d. faire

¹ Nous allons nous servir du terme *complexe* tout court.

² C'est dans ce sens structural que les termes *implosif* et *explosif* seront employés dans la suite.

défaut. Ainsi lat. *pă-trī* avec *tr-* explosif en face de *v. ind. pīt-re* avec *-t* implosif + *r-* explosif, mais jamais *-tr* implosif + voyelle appartenant à la syllabe suivante.

Le découpage en syllabes nous fait donc immédiatement poser la question comment déterminer les parties implosive et explosive (*impl.* et *expl.*) des complexes. De prime abord on est tenté d'y appliquer le critère du commencement et de la fin du mot. En effet un groupe initial (du mot) est toujours explosif puisqu'il représente en même temps le commencement d'une syllabe; de même un complexe final n'est que la fin de la dernière syllabe du mot, étant par là-même toujours implosif. De cette manière le commencement et la fin du mot fourniraient des indices sûrs permettant de délimiter, à l'intérieur du complexe, *impl.* (la partie implosive) et *expl.* (la partie explosive). P. ex. *v. ind. mantra* = *man-tra-* puisque d'une part il existe des mots en *-n* p. e. *bharan*, et d'autre part *tr-* est possible comme commencement de mot (*trayah*). Au contraire les syllabations **mantra-* et **mant-ra-* seraient impossibles à cause de l'inexistence de mots à *ntr-* initial ou *-nt* final. De cette manière la syllabation *man-tra-* serait l'unique solution admissible.

La délimitation s'appuierait ainsi sur les faits objectifs du système linguistique en question (ici *v. indien*¹).

Que faut-il penser de cette méthode? Son efficacité ne semble que partielle. Qu'on prenne l'exemple classique des consonnes géminées, appartenant par définition à deux syllabes consécutives et consistant par conséquent d'une consonne implosive et d'une consonne explosive. En grec un mot comme *ἵππος* n'admet pas d'autre syllabation que *ἵπ-πος* (ce qui résulte en même temps de la définition des géminées et du mètre), mais il n'y a pas de mots en *-π* final. Et ainsi de suite pour les autres géminées sourdes, pour *μ* et *λ* (*ὄμ-μα*, *ἄλ-λος*). Il suffit de cet exemple pour se convaincre qu'il existe, à la fin d'une syllabe interne, des éléments (ou des groupes) inadmissibles à la fin de mot. D'autre

¹ P. 79 de son ouvrage *Silbenbildung im Griechischen und in den andern indogermanischen Sprachen* E. Hermann admet qu'on est tenté de déterminer les limites syllabiques à l'intérieur de complexes ternaires et quaternaires en partant du consonantisme final du mot, ce qui a été fait par M. Juret pour la langue latine, et par L. Wolff, pour le germanique. Mais l'auteur lui-même ne considère pas cette méthode comme correcte.

part le grec nous renseigne sur le manque d'identité entre le commencement du mot et le commencement de la syllabe interne. Les groupes $\sigma +$ occlusive, fréquents à l'initiale du mot, sont apparemment coupés en deux à l'intervocalique: la coupure syllabique semble séparer le σ de l'occlusive suivante, p. ex. *κάσ-τωρ*, *ἔσ-χον* (malgré *σχεῖν*) etc.

Y a-t-il donc des rapports entre les groupes consonantiques initiaux et finaux d'une part, et les complexes internes de l'autre? Nous croyons y pouvoir répondre à l'affirmative. Mais il ne s'agit pas du rapport simple admis plus haut, à titre d'hypothèse provisoire. Autrement dit un complexe interne n'est pas toujours purement une somme d'une partie implusive attestée à la fin de mot, et d'une partie explosive attestée à l'initiale.

Les deux composants du complexe, *impl.* et *expl.*, sont loin d'être symétriques. La partie explosive peut subsister à l'état isolé, c.-à-d. sans un pendant implusif, comme c'est le cas lorsque le complexe se réduit à une seule consonne intervocalique. En effet une consonne intervocalique appartient toujours à la syllabe suivante: au point de vue phonologique elle est identifiée à une consonne initiale et non pas à une consonne finale. Ainsi le *t* de *arrêter* est le *t* de *-ter*, non le *t* de *(arr)ête*. Et il en va ainsi pour toutes les autres langues¹.

La circonstance que le complexe intervocalique *impl. + expl.* peut se réduire uniquement à *expl.*, jamais à *impl.*, nous fait supposer que c'est *expl.* qui forme la partie constitutive ou centrale du complexe. On trouve facilement, dans le domaine soit phonologique soit morphologique, des cas semblables de réduction d'un complexe (consistant de membre constitutif plus membres sup-

¹ Fait exception apparente le type néogermanique (anglais, allemand etc.) *Matte* dans lequel, sans qu'on ait affaire à une gémignée, la coupure syllabique se trouve à l'intérieur de la consonne. Notons que les phonéticiens ont l'habitude de distinguer ici les »Sprechsilben« (*Mä-te*) des »Sprachsilben«, ces dernières étant reflétées par l'écriture (*Mat-te*). Ce sont les »Sprachsilben« qui ont une pertinence phonologique. On en parlera plus bas. En général les remarques qui suivent se rapportent aux langues comme le v. indien ou le grec, dans lesquelles le ton n'exerce aucune influence sur la structure de la syllabe, notamment sur son vocalisme. Plus bas il sera question de langues comme l'anglais, l'allemand ou le français, où cette différence entre les syllabes accentuées et les syllabes inaccentuées nous oblige de poser le problème de la syllabation d'une façon sensiblement différente.

plémentaires) au seul membre constitutif. Ainsi la syllabe consiste d'un membre constitutif (=voyelle) et de membres supplémentaires (consonnes implosives et explosives). La voyelle à elle seule peut constituer une syllabe, jamais la consonne. La phrase consistant de prédicat plus sujet peut être réduite au seul prédicat (verbe personnel) sans cesser d'être une phrase au point de vue formel; c'est le prédicat qui en forme le membre constitutif (cf. notre article *Les structures fondamentales de la langue : groupes et propositions*, *Studia Philosophica* vol. III, 1948).

On constate de même que dans un complexe intervocalique consistant de deux ou plusieurs consonnes la dernière consonne est toujours explosive, c.-à-d. fait partie de la syllabe suivante, ce qui du reste ne préjuge en rien la question de l'appartenance des autres consonnes. Ainsi *expl.* ne fait jamais défaut et c'est là-dessus que repose son rôle constitutif à l'intérieur du complexe. Parfois le complexe est zéro (en cas de hiatus), mais jamais il ne se réduit à *impl.* seul. Nous posons donc le principe suivant:

(I) *Une consonne antévocalique, qu'elle soit simple ou fasse partie d'un complexe, appartient à la syllabe suivante.*

La partie *impl.* se détermine par opposition à la partie *expl.* Il ne s'agit naturellement pas d'une opposition comme celle de phonèmes en corrélation ou celle entre mot-base et dérivé. Il s'agit plutôt de l'opposition de deux membres d'une seule et même structure («Gestalt»), comparable à l'opposition du sujet au prédicat ou de l'entourage consonantique à la voyelle appartenant à la même syllabe. Il y a tout de même un parallélisme entre les deux genres d'oppositions. Le premier genre c'est l'opposition $A \rightarrow B$ où *A* joue le rôle d'un membre négatif par rapport à *B*, et en outre celui d'un membre neutre partout où l'opposition $A \rightarrow B$ se trouve abolie. Le second genre c'est l'opposition $A \rightarrow B$ où *A* joue le rôle du membre constitutif du complexe $A \rightarrow B$ et fonctionne en outre lui-même comme un complexe partout où celui-ci se trouve réduit au seul membre *A*. Il est facile de trouver de justes exemples dans le domaine soit de la dérivation soit de la syntaxe. Pour le premier cas citons *loup* $\rightarrow$ *louve*, où *loup*, par opposition à *louve*, désigne le mâle, mais en dehors de l'opposition est neutre au point de vue du sexe. Le second genre d'opposition peut être illustré par *filius amat patrem*, où *amat* est prédicat de la phrase, mais en dehors de l'opposition,

p. ex. dans *amat* (cf. aussi *pluit*, *ninguit* etc.), assume une fonction syntaxique équivalente à celle d'une phrase développée consistant de sujet + prédicat.

Les oppositions »syntaxiques« au sens large du mot¹ présentent ainsi un parallélisme remarquable avec les corrélations, c.-à-d. les rapports existant entre le mot-base et le dérivé. Ce parallélisme consiste d'abord et surtout dans la relation asymétrique entre *A* et *B*. Au point de vue hiérarchique *B* se trouve subordonné à *A*, qu'il s'agisse d'une corrélation (d'un rapport de dérivation) ou d'une structure (phonologique, morphologique, syntaxique). Dans le premier cas *A* est neutre, dans le second cas, constitutif ou central. Dans les deux cas l'existence de *B* tient à celle de *A*, *B* étant défini par rapport à *A*, de sorte que *A* représente le fondement de la définition de *B* sans être, à son tour, défini par *B*. Ainsi *loup* est par lui-même neutre et n'acquiert le sens de »loup mâle« que par opposition à *louve* (*un loup, pas une louve*). Au contraire le sens de *louve* se fonde sur celui de *loup*.

Comme l'articulation d'un complexe se déroule dans la direction d'*impl.* à *expl.*, il est clair que la coupure syllabique, c.-à-d. le passage d'*impl.* à *expl.*, ne saurait se produire qu'au moment où *impl.* dépasse les possibilités articulatoires de la langue, données de manière objective par la fin de mot. Dans une langue comme le latin, où le groupe *nc* existe à la fin de mot (p. ex. *hanc*), la syllabation de *sanctus* sera normalement *sanc-tus*. Inversement la partie *expl.* commence avec le premier élément consonantique introduisant un groupe prononçable à l'initiale, p. ex. *exem-plum*. Voici donc un autre principe de la syllabation:

(II) Appartient à *impl.* la partie maximum du complexe laquelle est encore admissible² à la fin de mot. Appartient à *expl.* la partie maximum du complexe laquelle est encore admissible au commencement de mot.

¹ Au sens qu'ont attribué au terme σύνταξις les grammairiens grecs, en l'appliquant aussi à la structure de la syllabe. Theodose dit: καὶ σύνταξις μὲν ἐστίν, ὅταν ζητῶμεν ποία συλλαβῇ συντάξωμεν τὰ στοιχεῖα, οἷον ἐν τῷ ἀσθενῆς. τὸ σ, πότερον ληκτικόν ἐστὶ τῆς προτέρας συλλαβῆς ἢ ἀρκτικόν τῆς δευτέρας (E. Hermann o. c., p. 130).

² Le terme *admissible* comprend les combinaisons attestées plus les combinaisons non utilisées mais représentant les possibilités phonologiques de la langue (»cases vides«). On sait qu'en pratique il est souvent difficile de distinguer entre ce qui n'existe pas et ce qui ne saurait pas exister.

Il est dès lors clair qu'un élément consonantique peut appartenir simultanément à *impl.* et à *expl.* Ainsi le *t* du lat. *antrum*, la possibilité de *-nt* étant garantie par *dant*, *fleant* etc., celle de *tr-* par *tres*, *trudo* etc. Donc *ant-trum*, où la somme $t + t$ n'aboutit pas à *tt* à cause de l'inexistence, en latin, de géminées interconsonantiques ou postconsonantiques. De même *fes-stus*, *mons-strum*.

Dans *antrum* ou *festus* la limite syllabique n'est pas située entre deux phonèmes, mais plutôt dans un phonème. La divergence entre *sanc-tus* et *ant-trum* repose justement dans le fait que dans *antrum* les deux syllabes avoisinantes participent d'un élément consonantique commun *t*, se trouvant par là même plus intimement liées que les syllabes de *sanctus*. On pourrait appliquer ici les termes *fester* et *loser Anschluß* de la phonétique allemande. La différence entre all. *sat-ten* (où la consonne simple *t* appartient aux deux syllabes) et *Saa-ten* semble en effet la même que celle entre *ant-trum* et *sanc-tus*. Mais en allemand le *t* de *sat-ten* est indispensable aux deux syllabes ce qui n'est pas le cas pour *antrum*.

Une remarque d'ordre méthodique s'impose: il faut comparer *impl.* interne avec les groupes finaux antéconsonantiques, s'il y a flottement de la finale en fonction de la liaison, p. ex. persan *bāz*, *barf* devant initiale vocalique, mais *bāz_e*, *barf_e* devant initiale consonantique.

Le principe (I) représente une exception par rapport à (II): une consonne antévocalique ne fait jamais partie d'*impl.* Donc *men-tum*, jamais *ment-um*, malgré l'existence de *-nt* final.

Est plus délicate la question de l'appartenance d'éléments consonantiques lesquels ne faisant pas partie d'*impl.* ne peuvent non plus former le commencement d'*expl.* parce qu'il en résulterait des groupes initiaux inadmissibles au commencement de mot. Une forme v. indienne comme *yunkte* présente la coupure syllabique *yunk-te* bien que $n +$ consonne n'existe pas à la fin de mot. Il est légitime de poser d'abord *yun-k-te* avec *yun-* et *-te* conformes aux lois du commencement et de la fin du mot (p. ex. *bharan*) et un élément »de liaison« *-k-* entre *impl.* et *expl.* Ici encore il sera utile de citer un parallèle morphologique: les éléments de liaison intercalés entre racine et suffixe. Il va sans dire que la fonction de *k* de *yun-k-te* n'est pas de cet ordre morphologique. Mais ce qui importe c'est que les éléments de liaison morpholo-

giques sont en règle subordonnés aux suffixes, c.-à-d. au membre supplémentaire de la structure *racine* + *suffixe*. Ainsi un futur v. indien comme *gamisya-* consiste de la racine *gam* + le suffixe *sy* plus une voyelle de liaison *i* faisant partie du morphème total *-isya-*. C'est en nous appuyant sur ce parallèle que nous plaçons l'unité d'*impl.* et de l'élément »de liaison« suivant, *impl.* étant le membre supplémentaire (marginal) de la structure *impl.* + *expl.* De cette manière *yunkte* est égal à *yunk-te*, où *nk* (*impl.*) se définit par opposition à *t* (*expl.*) et consiste lui-même de *n* (admissible à la fin de mot) plus *k*, élément de liaison subordonné à *n*. On pourrait mettre en relief ce rapport par une transcription spéciale, p. ex. *n_k-t* en face de *nt-t* de *antrum* ou de *nc-t* de *sanctus*.

(III) *Les éléments intermédiaires, inadmissibles au commencement de la syllabe suivante, appartiennent à la syllabe précédente.*

On peut superposer (III) à (II) en comprimant ainsi les deux principes en une seule formule: appartient à la syllabe précédente tout ce qui est admissible à la fin de mot plus tout ce qui est inadmissible au commencement de mot.

D'autre part il faut remarquer que dans les langues qui connaissent les consonnes géminées (s'opposant aux consonnes simples dans des entourages identiques), la partie *impl.* peut aussi être motivée par la géminée. Une géminée (consonne double) se définit par la syllabe, tout comme la définition d'une voyelle longue part de la notion de la quantité *syllabique*. Une géminée est une consonne (ou si l'on veut deux consonnes identiques) appartenant à deux syllabes voisines¹. Au point de vue phonologique la géminée se justifie par l'opposition *simple* : *géminée*, p. ex. lat. *mata* : *matta*, ital. *fato* : *fatto*. Il ne s'agit pas ici d'une opposition d'éléments (phonèmes), mais de structures (syllabes). Il est en effet impossible de dissocier les deux parties de la géminée (*impl.* et *expl.*) de la coupure syllabique (—) pour les opposer à la consonne simple correspondante. L'opposition rigoureuse est *t* : *t-t*, non pas *t* : *tt*. Ceci nous fait penser au problème de la neutralisation. Par définition une géminée ne saurait exister au com-

¹ Par là elle fonctionne comme un complexe consonantique binaire réparti sur deux syllabes. Mais tandis qu'un groupe binaire peut aussi fonctionner comme *expl.* (p. ex. les groupes *occl.* + *liquide* en latin), une géminée est toujours *impl.* + *expl.*

mencement ou à la fin de mot. Ce sont des positions où la gémignée est nécessairement remplacée par la simple correspondante. Cf. p. ex. v.-h.-allemand *wan*, plur. *wunnum* (prétérit de *winnan*)¹. Il y a ensuite les positions antéconsonantique et postconsonantique, dans lesquelles la gémignation est souvent supprimée. La simple apparaît dans toutes les positions dans lesquelles une gémignée est admissible sans que l'inverse soit vrai. La gémignée est donc le membre positif (marqué), la simple, le membre négatif-neutre (non marquée) de l'opposition. La simple est neutre à l'initiale et à la fin du mot (parfois aussi en position antéconsonantique et postconsonantique), elle est négative dans toutes les positions où elle s'oppose à la gémignée correspondante.

(IV) *Au lieu d'appartenir seulement à la syllabe suivante, le premier élément d'un groupe binaire appartient aussi à la syllabe précédente, s'il existe dans la langue la gémignée correspondante.*

P. ex. grec ἵπ-πος, d'où aussi ὀπ-πτός, bien que -π ne soit pas possible à la fin de mot.

Nous allons vérifier nos principes en les appliquant à plusieurs langues dont la syllabation est connue par ailleurs, soit par des faits métriques soit par des témoignages de grammairiens. On va ainsi formuler certaines règles valables dans des conditions spéciales et par conséquent plus étroites que les principes précédents.

Suivant Wackernagel, *Altind. Gramm.* I, p. 278, les grammairiens hindous prescrivait :

a) Une consonne simple appartient à la voyelle (c.-à-d. syllabe) suivante (*ta-pas-*).

b) De même la dernière consonne d'un complexe (*tap-ta-*).

c) Les deux dernières consonnes d'un groupe (au moins) ternaire appartiennent à la syllabe suivante quand la dernière consonne du groupe est soit une sifflante (*ś, ṣ, s*) soit une semi-voyelle (*y, r, l, v*), p. ex. *astam-psīt, an-tya-*.

d) Si le complexe contient une gémignée, elle est répartie sur les deux syllabes, p. ex. *ak-kṣi-, ag-gra-, ark-ka-*.

On s'aperçoit sans difficulté que a) + b) tombent sous le principe (I), et que d) résulte de la nature de la gémignée quelle

¹ La gémignation *orthographique*, fréquente en germanique, destinée à noter le caractère bref de la voyelle précédente, ne nous intéresse pas ici. Il est d'autre part clair que le moment où apparaît l'orthographe all. *wann*, la catégorie des gémignées y a cessé d'exister.

que soit la réalité phonétique et phonologique cachée sous les orthographes *ak-kṣi-* et *ark-ka-*, inconnues à la langue classique correcte. La règle c) prouve que le principe (II) retient sa force en sanskrit. Mais dans b) l'élément consonantique commun aux deux syllabes avoisinantes n'est écrit qu'une seule fois, p. ex. *ak-ṣi-*, *ag-ra-* (au lieu de *ak-kṣi-*, *ag-gra-*), si toutefois d) ne représente pas justement la syllabation phonologique postulée (*ak-kṣi-*, *ag-gra-*). Suivant Jacobi les graphies à gémée refléteraient l'assimilation m.-indienne.

On sait qu'en sanskrit toutes les consonnes *simples* sont admissibles en fin de mot (on fait abstraction des modifications combinatoires de type *t:d:dh*, *r:h* etc.). Au contraire les *groupes* finaux y sont restreints au type *r* + *occlusive*. Un complexe tripartite est donc décomposé d'une façon automatique en consonne simple + groupe bipartite. Or si le groupe bipartite est prononçable à l'initiale du mot, c.-à-d. consiste d'occlusive + sifflante (*kṣar-*, *tsar-*, *psā-*) ou d'occlusive + sémivoyelle (cf. *jyā*, *tyaj*, *pyā*, *myakṣ*, *vyac*, *jvar*, *tvac-*, *krī*, *jrayas-*, *tri-*, *prī* etc.), il appartient à la syllabe suivante, conformément au principe (III). S'il ne l'est pas, son premier élément sera intermédiaire et appartiendra à la syllabe précédente: *yunk-te* (*kt* n'étant pas possible au commencement de mot).

Il y a deux questions que ces règles trop sommaires ne nous permettent pas de résoudre dont l'une, celle qui est plus importante, concerne le type *kartra-* (*r* + *occlusive* + *sémivoyelle*). Suivant la règle c) il faut diviser *kar-tra-*, tandis que d'après le principe (II) on s'attend à une syllabation *kart-tra-*, le groupe *-rt* étant possible à la fin de mot. Notons cependant que les groupes finaux *-r* + *occlusive* apparaissant dans quelques formes athématiques du verbe étaient inconnus en sanskrit classique (védique aor. *várk*, *āvart*, *dart*; *suhárt*). D'autre part une forme comme *vartman-* conserverait d'après c) la syllabation *vart-man-* équivalente à la syllabation phonologique *vart-tman-* (l'existence d'un groupe initial *tm-* est garantie par *tman-*), l'élément commun *t* n'étant noté que dans la syllabe précédente, tout comme dans *ak-ṣi* ou *ag-ra-*.

L'autre question est celle des complexes *kṣṇ*, *kṣm* (*akṣṇah*, *lakṣmī-*), à couper *akṣ-ṇah*, *lakṣ-mī-* suivant c), mais *ak-kṣṇah*,

lak-kṣmī- conformément à (II), puisque les groupes *kṣṇ-*, *kṣm-* existent à l'initiale.

En ce qui concerne les géménées, leur première partie est implosive, conformément à la définition. On a ainsi *vr-ka-:vrk-ka-*, *ma-ta-:mat-ta-*, *a-na-:an-na-* etc.

Etant donné que toutes les consonnes simples peuvent fonctionner à la fin de mot il n'est point surprenant que tout complexe binaire se répartit en v. indien sur deux syllabes et forme position. Le mètre védique et même sanskrit en fait foi¹. Quand on pense aux langues classiques, il y a là un trait remarquable qui pose un problème nouveau.

Pour l'ancien grec le mètre forme l'unique critère sûr de la syllabation. Car les règles des grammairiens analysées par E. Hermann o. c., p. 123—132, reposent selon toute vraisemblance sur une confusion de la prononciation et de l'écriture, ou plutôt ne se rapportent en première ligne qu'à cette dernière. C'est seulement après avoir établi le système de la syllabation grecque sur des fondements phonologiques qu'on peut juger de la pertinence de ces règles. Le témoignage de la métrique est au contraire précieux. La perception de syllabes longues et brèves n'y repose pas sur une réflexion influencée par l'image graphique, mais est nécessairement directe.

La plus ancienne métrique du grec suppose le caractère composite de tous les complexes binaires et, à plus forte raison, de tous les groupes intervocaliques plus compliqués. *Le grec se trouve en état de décomposer tous les complexes binaires en impl. + expl. grâce à la catégorie des géménées, vivante dans la langue* (cf. principe IV). La première partie de la géminée est parfois une consonne admissible à la fin de mot, comme *ρ*, *ν* ou *ζ*. Pour tout le reste des géménées l'appartenance de la première partie à la syllabe précédente découle du caractère même de la géminée. En tout cas la partie *impl.* de la consonne géminée appartenant à la syllabe précédente la rend entravée et par conséquent longue. De même la première consonne des groupes binaires appartient à la syllabe précédente, qu'elle existe ou non à la fin de mot.

¹ Ce n'est qu'à une époque relativement tardive que les groupes *occl. + liquide* font exception (Jacobi *Das Rāmāyaṇa* 37).

S'il est vrai qu'à première vue la catégorie des géménées, sur laquelle se fonde cette syllabation, n'embrasse pas tous les phonèmes consonantiques (ρρ, λλ, νν, μμ; σσ; κκ, ττ, ππ), il n'est pas non plus douteux que la gémination existe de façon virtuelle pour toutes les consonnes occlusives, même les aspirées. Cf. *Βάκχος*¹, *κάτθανε*¹, *κάπ φάλαρα*¹ (Π 106), *κάγ γόνυ* (Υ 458), *καδδύσαι*, *κάββαλε*.

Puisque suivant (I) le dernier élément du complexe appartient en tout cas à la syllabe suivante, et que d'après soit (II) soit (IV) sa première consonne forme partie de la syllabe précédente, tous les complexes ternaires et plus compliqués se répartissent nécessairement sur deux syllabes. Mais le mètre grec ne saurait nous renseigner sur la coupure exacte. Il nous faut appliquer d'une manière rigoureuse les principes (II) et (III). Ainsi le mètre permet de couper *σπλάγ-χνα* ou *σπλάγγ-να*, indifféremment. C'est la première syllabation qui est correcte, *χν*- étant toléré à l'initiale (cf. *χνάω*), mais *-γγ* (*-νχ*) n'existant pas à la fin. De même *ἄρ-κτος*, *ἐκλαγ-ξαν* etc.

D'autre part on aura *ὀκ-κτώ*, *ἐπ-πτά*, *ἄσ-σκός*, *ὄπ-ψομαι*, *ἄκ-ξιος* etc., puisque d'une part n'importe quelle consonne simple est tolérée à la fin de la syllabe, et que, de l'autre, les complexes internes des mots en question sont tous admissibles au commencement de mot.

Or c'est un fait connu qu'au cours de l'histoire du mètre grec les complexes binaires consistant d'*occlusive* + *liquide* cessent d'entraver une voyelle précédente. Il y en a déjà des exemples chez Homère (E. Hermann o. c., p. 94—96, suivant La Roche *Homerische Untersuchungen*). E. Hermann en tire la conclusion, pleinement justifiée à notre avis, que le déplacement de la syllabation *τ-ρ* > *-τρ* dans la langue parlée a été antérieur à Homère. Mais quelle a été la cause de ce déplacement?

La réponse à cette question s'est imposée à nous au cours de recherches sur un phénomène rythmique du RV (cf. *Les racines set et la loi rythmique i/i* Rocznik Orientalistyczny XV). Le déplacement en question n'est qu'une conséquence de la mort de la loi de Sievers dans le domaine du grec. Suivant Sievers (Hirt *Indogermanische Grammatik* II, p. 197—199) on constate devant les

¹ La gémination de l'aspirée est réalisée sous la forme *sourde* + *aspirée*.

sonantes (ici *l*, *r*) l'alternance du degré zéro et du degré réduit, le premier étant de règle après une syllabe légère (= voyelle brève + consonne simple), le degré réduit au contraire suivant toujours une syllabe lourde (= voyelle brève + groupe de consonnes, ou voyelle longue + consonantisme quelconque). Ainsi un suffixe comme *-τρον* apparaissait, suivant l'entourage, sous la forme tantôt de *-τρον*, tantôt de *-ταρον*, des traces faibles de cette dernière forme étant encore attestées par le mètre du RV.

L'alternance $\rho : \alpha\rho$, $\lambda : \alpha\lambda$ ayant été supprimée, à une date préhistorique et dans des conditions inconnues, il en résulta que les groupes *τρ*, *τλ* (et parallèlement tous les autres groupes consistant d'occlusive + liquide) devinrent prononçables après voyelle brève + groupe de consonnes (cf. *ἄρθρον*, *πίμπλημι* etc.). Or les complexes tripartites *consonne quelconque + occlusive + liquide* et même les complexes quaternaires comme *-λκτρ-* (p. ex. *δέλκτρον*) étant toujours coupés en consonne ou groupe = *impl.*, occlusive + liquide = *expl.*, il en découle qu'après n'importe quel consonantisme précédant le groupe *occl. + liquide* appartient à la syllabe suivante.

On s'aperçoit aussi qu'une occlusive fonctionnant en *expl.* est remplaçable, après consonantisme quelconque, par *occlusive + liquide*. Ainsi *σ-τ* et *σ-τρ*, *λ-τ* : *λ-τρ*, *ν-τ* : *ν-τρ*, *κ-τ* : *κ-τρ*, *π-τ* : *π-τρ*. P. ex. *ἄσ-τυ* : *ἄσ-τρον*, *πέλ-τη* : *ψάλ-τρια*, *πέν-τε* : *κέν-τρον*, *ἄκ-τωρ* : *λέκ-τρον*, *κόπ-τω* : *νίπ-τρον*, *ἀλ-κτῆρ* : *δέλκ-τριος*. D'où le principe:

(V) *Si une consonne x finale (et par conséquent explosive) du complexe est toujours¹ commutable avec un groupe explosif (existant à l'initiale) x + y, ce groupe est aussi explosif à l'intervocalique.*

Deux choses sont à expliquer: 1) la différence, à l'intérieur du grec, entre *occl. + liquide* et *occl. + nasale*; 2) la différence entre le grec et l'indien en ce qui concerne le traitement de *occl. + liquide*.

On sait que les groupes *occl. + nasale* (y inclus *μν*) ont plus tard suivi le sort des groupes *occl. + liquide*. Mais on verra plus bas à propos du système consonantique grec, qu'ils sont plus rares et offrent plus de «cases vides» que les groupes à liquides. Il n'est donc point surprenant qu'il y ait un certain écart chronologique entre les témoignages métriques respectifs, cf. les statistiques de E. Hermann (o. c., p. 103—110).

¹ C.-à-d. après n'importe quel consonantisme.

Quant à l'indien il faut tenir compte du fait que cette langue réunit un aspect très archaïque au caractère d'une langue purement littéraire et artificielle. Le caractère composite (*impl.* + *expl.*) de complexes binaires consistant d'*occl.* + *liquide* (*r*) est sans doute un trait archaïque remontant à une époque très ancienne (ce qui est confirmé par le mètre homérique). Or tandis que pour les raisons qu'on vient de mentionner (chute de la voyelle affaiblie entre la syllabe lourde et la liquide) l'évolution ultérieure du grec résulte en un déplacement de la coupure syllabique (*t-r* > *-tr*), dans le RV il y a encore des traces palpables de la voyelle réduite en question, l'état de choses y étant moins avancé que chez Homère. Il n'est donc point surprenant que les complexes du type *occl.* + *r* y forment encore position. Mais d'autre part la langue parlée, plus avancée, qui aurait pu influencer la langue poétique (comme c'était le cas en grec), n'était plus du type védique-sanskrit, mais du type prākṛit. Les groupes *occl.* + *liquide* y avaient passé à *occl.* géminée, distribuée par définition sur deux syllabes. S'il y avait donc influence de la langue courante sur la langue littéraire, en ce qui concerne la syllabation, c'était dans le sens d'une *conservation* de l'héritage. On vient de remarquer plus haut que ce n'est qu'à une date tardive que les complexes intervocaliques *occl.* + *liquide* cessent de former position dans la métrique indienne. Le védique continue un état de langue où le groupe *tr* n'est pas toujours purement explosif cf. aussi *hot_a-rā*), c.-à-d. *tr* n'y fonctionne pas comme *expl.* après *n'importe quel* consonantisme ou plutôt après *n'importe quelle* syllabe.

On se demande quelle est la position du principe (V) par rapport à (II) et (IV). On aurait p. ex. en grec *μέ-τρον* d'après (V), mais *μέτ-τρον* suivant (IV). Le rapport mutuel de (V) et (II) ou (IV) est mis en lumière par l'observation que les principes II—IV établissent les correspondances entre les complexes et les groupes soit finaux soit initiaux, mais que (V) s'occupe des correspondances entre les complexes internes eux-mêmes. Le régime des groupes intervocaliques plus compliqués sert de fondement au régime de complexes binaires; *τρ* est explosif dans *μέ-τρον* parce qu'il est explosif dans *κέν-τρον* etc. De sorte qu'en appliquant II—IV on tient d'abord compte de complexes autant lourds que possible.

A la lumière de ce qui précède on peut se former une idée de la portée des remarques d'Hérodien ayant trait à la syllabation grecque. Les voici (d'après E. Hermann o. c., p. 129):

Les consonnes se trouvant au commencement de mot (= formant un groupe initial) appartiennent à une seule syllabe, p. ex. *κτύπος, κτήμα, πῶσις, σθένος, θρόνος*.

Un groupe de consonnes non prononçable au commencement, quand il se rencontre à l'intervocalique, est distribué sur deux syllabes, p. ex. *ἄνθος, ἔργον*.

On ne trouve pas de mots commençant par *νθ* ou *ργ*. Les groupes *θμ-, φν-, γδ-, χμ-, κμ-, σγ-, σδ-* forment exception; car bien qu'ils n'apparaissent jamais comme groupes initiaux, ils ne sont pas scindés à l'intérieur, p. ex. *ἴθμα, ἀφνειός, ὄγδοος, αἰχμή, ἀκμή, φάσγανον, θεόδοτος*; quoique dans la langue commune on ne trouve pas de mots avec *σδ-* initial, il y en a chez les Éoliens, p. ex. *σδυγός* pour *ζυγός*.

Ces règles d'Hérodien se rapportent-elles à la prononciation ou à l'écriture? E. Hermann (p. 128) en suivant Schulze insiste sur le fait que la différence entre lettre et son n'était pas clairement perçue par les anciens grammairiens.

Les règles en question ont cependant des relations (au moins indirectes) avec le système phonologique du grec: le rapport entre le commencement du mot et celui de la syllabe, établi par Hérodien, suffit à le prouver. Mais constituant dans une certaine mesure un domaine autonome, bien que secondaire, les règles orthographiques sont aptes à déplacer certaines oppositions et à abolir certaines distinctions, pertinentes au point de vue phonologique.

D'après Hérodien la syllabe ne peut pas commencer que par un groupe existant à l'initiale du mot *ou pouvant y exister*. Il paraît qu'Hérodien applique ici la notion de la «case vide», si populaire de nos jours. En effet si *θμ-, φν-, γδ-, χμ-, κμ-, σγ-, σδ-* ne se rencontrent pas à l'initiale du mot, ils y sont admissibles. Cf. *τμ- (τμήσις)* et *δμ- (δητός)*. Un *φνεί* est cité par E. M. 796,45 comme forme onomatopéique rencontrée chez Aristophane. Le groupe *γδ-* s'appuie sur *κτ-, χθ-*. Le groupe *χμ-* est rendu possible par l'existence de *κμ- (κμέλεθρον, κμητός)*, *σγ-* et *σδ-* par celle de *σβ- (σβέννυμι)*, abstraction faite de *σδ-* éolien correspondant à ζ ionien-attique.

Cette règle ne s'accorde qu'en partie avec notre principe (II), puisqu'elle laisse de côté la partie *impl.* du complexe. On sait par le mètre qu'en grec classique tous les groupes binaires à l'exception de *occl. + liquide* forment position. L'un des deux : ou bien les règles d'Hérodien se rapportent à l'écriture et représentent le principe (II) simplifié dans le plan orthographique, l'écriture ne notant que la fonction *expl.* des éléments communs, ou ces règles ne se rapportent plus à la langue poétique traditionnelle, mais à la langue parlée.

En effet dans la *κοινή* le consonantisme grec a subi un changement dont les conséquences, pour la syllabation, ont dû être profondes : il s'agit de la simplification des géminées. Le principe (IV) n'étant plus en force tous les complexes admissibles à l'initiale du mot devinrent *expl.* à l'intervocalique, excepté les complexes commençant par ρ , ν , σ , c.-à-d. par les consonnes existant à la fin de mot. Quant à ρ et ν les règles d'Hérodien ne contredisent pas le fait qu'ils appartiennent toujours à la syllabe précédente, puisqu'il n'y a pas en grec de mot à l'initiale $\rho +$ consonne, $\nu +$ consonne. Mais il y en a qui commencent par $\sigma +$ consonne. Autrement dit les règles d'Hérodien s'accorderaient avec l'état d'une langue qui a perdu les géminées. Font seule exception les complexes $\sigma +$ consonne (en pratique $\sigma +$ *occl.* ou $\sigma +$ *occl. + liquide*). Suivant le principe (II) il se répartissent en σ (admissible à la fin de mot) et $\sigma +$ *occl. (+ liquide)*, tandis que d'après Hérodien ils appartiendraient exclusivement à la deuxième syllabe. Mais cette difficulté est partiellement écartée par le manque d'accord qui semble avoir régné chez les grammairiens grecs à l'égard de ces groupes, et par Hérodien lui-même. Pour Théodose (4^e s. de notre ère), cité par E. Hermann (o. c., p. 130), le problème de la syllabation de $\sigma +$ *occl.* reste ouvert : »Le σ de *ἀσθενής* est-il la finale de la syllabe précédente ou l'initiale de la syllabe suivante« ? Déjà chez Sextus Empiricus (2^e s. de notre ère) on lit : »Il est admissible d'attribuer le σ de *Ἀριστίων* à la syllabe soit précédente soit suivante«. D'après Sievers (ibid., p. 193) la syllabation du grec moderne correspondrait exactement aux règles d'Hérodien (*κά-στωρ*, *κό-σμος*, *κά-ψα*, *δά-πτω* etc.). Nous n'attribuons cependant beaucoup de valeur à ces observations d'ordre expérimental. En réalité σ appartient aux deux syllabes (suivant II). La formule donnée par Hérodien

(E. Hermann o. c., p. 126), bien qu'elle concerne d'abord l'écriture, nous semble exacte: *πάσα συλλαβὴ καταλήγουσα εἰς σ̄ ἔχει καὶ τὴν ἐξῆς συλλαβὴν ἀρχομένην ἀπὸ τοῦ σ*.

La syllabation phonologique *ὀκ-κτώ* etc. n'est pas une pure construction. Les graphies à gémignée (non-phonologique) sont abondamment attestées dans les inscriptions grecques (E. Hermann o. c., p. 110—119). Or elles le sont presque uniquement dans le cas de »fester Anschluß«, c.-à-d. dans le cas de l'appartenance de l'élément consonantique aux deux syllabes contiguës. En effet le nombre d'exemples à gémignée de l'occlusive devant liquide est minime en comparaison avec la grande fréquence des groupes *occl. + liquide* (p. 114). L'évidence de *σσ + occl.* est au contraire massive (p. 114—117). P. ex. *Σεβαστοῦ, ἄριστον, ὅσστεα*. Mais on trouve aussi *σσι: κόσσιον, δεσμών, γρασμάτων, καταδου- λυσμή, χωρισμός, Θεόκοσμος, ψάφισμα; μιν: μέδιμνον, ια- ρομνάμονες, [κ]άμινά; occl. gémignée + nasale: Λίκκνος, Θέττι(ι)ον; occl. + σ: Δέξτρον, Σέξστον, ἐξστῶσι, ἀναγράφει; occl. + τ: Ἐκκτωρ, Ἀκκτίοισι, ἐκκτὸς, ἐκκτῆγετο, ἀρχιτέκκτονος, ὀκκτώ, τέ- θαππται*.

Il y a un tout petit nombre de cas de gémignée d'un des éléments constituant les groupes: *liquide* ou *nasale + consonne quelconque*, mais ces exemples représentent suivant E. Hermann de simples fautes. On peut ainsi affirmer qu'en cas de »loser Anschluß« la première consonne n'est jamais gémignée.

Une orthographe idéale ne se servirait de la gémignée (non-phonologique) que pour marquer la limite syllabique tombant à l'intérieur de la consonne, donc *ὅσστεα*, mais *ὅσ-στεα*. Il n'est que naturel que ces deux variantes orthographiques ont influencé l'une l'autre. Il y a donc non seulement introduction de la gémignée dans les mots non-divisés en syllabes (*ὀκκτώ, ὅσστεα*), mais aussi suppression orthographique d'une des deux parties de la gémignée (non-phonologique) dans les formes divisées en syllabes. Aux graphies pleines *σ-στ, σ-σι, μ-μν, κ-κν, π-πσ, κ-κτ* correspondent les graphies réduites soit du type *-στ, -σι, -μν, -κν, -πσ, -κτ* (p. ex. chez Hérodien), soit du type *σ-τ, σ-μ, μ-ν, κ-ν, π-σ, κ-τ*, représenté dans les inscriptions à côté du type précédent (cf. les statistiques p. 174—5).

La langue latine donne lieu à deux remarques importantes. Le caractère explosif des complexes *occl. + liquide* y est

très prononcé sans que le fondement phonologique de ce phénomène soit le même qu'en grec. Le latin connaît des groupes finaux comme *-nt*, *-nc*, *-rt* ce qui change la valeur de complexes internes comme *-ncr-* (p. ex. *cancrī*) ou *-ntr-* (*antrum*). La syllabation normale sera (*ca*)*nc-cr(i)*, (*a*)*nt-tr(i)*, de sorte que l'occlusive y tombe dans la coupure syllabique. Autrement dit les complexes lourds (ternaires ou quaternaires) ne sont pas aptes à fonder (ce qui était bien le cas en grec) le caractère explosif de *cr*, *tr* etc. Si en latin *cl*, *cr*, *gl*, *gr*, *tr*, *pl*, *pr*, *bl*, *fl*, *fr* sont explosifs, c'est qu'ils s'opposent à *ccl*, *ccr*, *ggl*, *ggr*, *ttr*, *ppl*, *ppr*, *bbll*, *ffl*, *ffr* (*duplex*: *supplex* etc.).

(VI) *Un complexe binaire intervocalique est explosif, s'il est susceptible de gémiation (la gémiation d'un complexe équivalant à celle de son premier élément).*

Le complexe *ccl* étant implosif-explosif, la forme simplifiée *cl* est nécessairement explosive, tout comme *c* intervocalique en face de *cc* intervocalique.

L'autre observation concerne le rapport entre les complexes et la fin de mot. Le latin n'est pas une langue comme l'indien ou le grec, qui ne traitent pas les syllabes atones autrement que les syllabes toniques. En latin le traitement phonétique de la syllabe finale présente des particularités qui font qu'elle n'est pas directement comparable à la syllabe initiale. Cf. p. ex. la réduction du système vocalique (*ē* > *ī*, *ō* > *ū*). Si par conséquent on compare la fin d'une syllabe accentuée (tonique) ou de la syllabe initiale avec la fin de mot, il faut choisir des mots dans lesquels la syllabe finale est en même temps la syllabe accentuée ou initiale, c.-à-d. des monosyllabes. Ce sont des mots monosyllabiques qui contrôlent en dernière ligne la partie *impl.* qui suit la voyelle de la syllabe initiale. On vient d'en voir des exemples (*hanc*, *stant*, *fert*, *est* etc.).

Or c'est un fait facile à établir que le latin ne connaît pas de mots monosyllabiques en voyelle brève. Que les monosyllabes latins aient hérité une voyelle longue (comme dans *mē*) ou aient allongé une ancienne voyelle brève (*prō*), peu importe¹. On ne trouve pas en latin de formes comme **prō* ou **dā*, **stā* (malgré

¹ L. Havet croyait à un allongement préhistorique de tous les monosyllabes latins en voyelle brève (*Etudes romanes dédiées à G. Paris* 311).

däre, dātus et *stäre, stātus*)¹. Or cet état de choses entraîne l'impossibilité de trouver une coupe syllabique acceptable aux formes comme *pāter, dātus, lūtum* etc. Une fin de mot tonique (c.-à-d. un monosyllabe) du type **pā, *dā, *lū* est inadmissible en latin. D'autre part une division **pāt-er* est interdite par le principe (I) aussi bien que par le mètre. Enfin il n'est pas non plus licite de supposer que la coupe syllabique tombe *dans* la consonne, ce qui en latin constitue la marque caractéristique d'une consonne géminée (double); *t-t* et *t y* étant distingués, une syllabation **pāt-ter* représenterait une déformation phonologique du mot.

L'impossibilité de dégager la syllabe tonique de *pāter, tēpidus* etc. a laissé une trace palpable dans l'ancienne versification latine. Une syllabe brève portant l'ictus y forme une unité indissoluble avec la syllabe suivante et cette unité équivaut à une syllabe longue. L'ictus du mètre n'est ici qu'une sorte de transposition² de l'accent (du ton) de la langue courante. Il importe de souligner ici la différence entre l'équivalence $\text{—} = \cup \cup$, valable pour les longues non pourvues de l'ictus, et $\text{—} = \cup x$ laquelle, bien qu'elle apparaisse aussi aux temps faibles (donc $\text{—} = \cup x$) rejoint, par l'intermédiaire de l'ictus, une particularité des syllabes brèves accentuées (toniques). Si elle ne joue aucun rôle dans la versification classique, la raison en est très simple. C'est que la métrique classique n'applique que l'équivalence $\text{—} = \cup \cup$ du mètre grec et que la première syllabe de mots comme *pāter, dātus, lūtum* y constitue par conséquent toujours un temps faible.

L'équivalence $\text{—} = \cup x$ joue aussi un rôle considérable dans la versification v. germanique. L'impossibilité de couper un mot comme *wini* en deux syllabes résulte du fait que les langues v. islandaise, v. anglaise, v. saxonne etc. ont allongé toute voyelle finale accentuée, c.-à-d. la voyelle finale brève de tous les monosyllabes. P. ex. v. islandais *sá* (pronom démonstratif) < *sā* (ainsi en gotique). La cause de l'indivisibilité de *wini* et de l'équiva-

¹ Cf. aussi les noms des lettres. Chez Lucilius on trouve comme clause d'un hexamètre: *nam p sequitur simul et t*. Il en résulte que le nom de la lettre est *pē* et non *pž*.

² Une telle transposition n'est pas plus surprenante que l'équivalence indienne *pada* = phrase, se manifestant p. ex. dans l'accentuation du verbe ou dans la position des préverbes.

lence métrique $\underline{\text{J}} = \cup x$, qui en résulte, est donc exactement la même qu'en latin. On peut dire que les mots du type *pāter* ou les mots v. germaniques du type *wini* représentent des *composés syllabiques*, situés, au point de vue de la structure, entre les monosyllabes et les mots dissyllabiques à première syllabe longue. Ajoutons que dans les vieilles langues germaniques, à l'exception du gotique, la divergence entre la syllabe accentuée et la syllabe finale est encore plus grande qu'en latin. Il n'est que naturel que le modèle de la partie *impl.* d'une syllabe accentuée y est fourni par la fin des mots monosyllabiques accentués¹.

Le parallélisme du développement ultérieur existant entre les différentes langues germaniques est tout à fait remarquable. Le trait commun le plus important c'est l'allongement du vocalisme bref accentué en syllabe ouverte. La disparition de la gémination le suit de près, mais n'en est en réalité qu'une conséquence obligatoire. En effet la différence phonologique entre *e-ne* et *en-ne* ne peut se maintenir après l'allongement *ene* > *ēne*. La géminée de *enne* cesse de s'opposer à une consonne simple *n* existant dans le même entourage phonologique, puisque l'*e* de *ēne* est devenu long. Dès lors cette géminée perd d'abord sa valeur phonologique et ensuite ses marques phonétiques de géminée. Une forme comme all. *satter*, avec *ă* (bref) et *t* simple, se décompose aujourd'hui en *sat-ter*, ce qui n'est pas uniquement un fait d'orthographe. Ce *t* simple renferme la coupure syllabique sans être *pour cela un t géminé*. Car la somme de *sat* + *ter* ne peut fournir autre chose que *sāter*, l'opposition *t-t : t* étant inconnue à l'allemand moderne. La perte de la gémination et la possibilité de diviser en syllabes *tous* les mots, même ceux à syllabe accentuée brève, a rendu possible une versification isosyllabique inconnue dans les stades plus anciens du germanique.

Ainsi nous nous trouvons en désaccord avec M. De Groot, qui dit (*Voyelle, consonne et syllabe* Extrait des Archives Néerlandaises de Phonétique Expérimentale, tome XVII, 1941, p. 30): « Dans le mot néerlandais, les syllabes phonologiques comme telles ont donc des points culminants, mais pas de limites fixes entre deux phonèmes, en latin et en grec elles ont des points culminants

¹ Pour les détails concernant le latin et le v. germanique nous renvoyons le lecteur à notre article *Old Latin and Germanic meter* (à paraître dans *English and Germanic Studies*, Birmingham).

aussi bien que des limites fixes entre deux phonèmes». M. De Groot est ainsi amené à distinguer entre les langues à syllabes phonologiques (non délimitables), p. ex. le néerlandais, et les langues à syllabèmes (délimitables), p. ex. le grec ou le latin — distinction à laquelle nous ne pouvons pas souscrire. Lat. *ant-trum* (v. plus haut) est de toutes pièces comparable à all. *sat-ter*. Dans les deux cas la limite syllabique tombe à l'intérieur de l'occlusive simple *t*, ce fait n'étant reflété par l'orthographe qu'en allemand.

Les langues allemande, anglaise et même française différencient la syllabe accentuée d'avec toutes les autres syllabes du mot¹. Cette différence se révèle d'une façon objective dans le vocalisme, dont le système est plus développé sous l'accent que dans les syllabes inaccentuées. Un mot germanique comprend au moins une syllabe à vocalisme plein, parfois deux ou plusieurs syllabes à vocalisme plein. Dans un trisyllabe anglais comme *tomahawk* la première et troisième syllabes ont un vocalisme plein, propre aux syllabes accentuées, tandis que celui de la syllabe médiane est réduit. Le système des voyelles inaccentuées de l'anglais ne comprend que deux timbres vocaliques: antérieur (cf. la voyelle médiane de *enmity*) et postérieur (p. ex. la voyelle médiane de *tomahawk*). C'est sur la différence entre le système vocalique plein et le système vocalique réduit qu'il faut établir la distinction entre les syllabes accentuées et les syllabes inaccentuées. Au contraire la différenciation par le ton n'a lieu qu'entre syllabes à vocalisme plein (cf. le grec ou l'indien). On dira donc que dans *tomahawk* la première et la troisième syllabes sont accentuées, la médiane est inaccentuée. Mais en même temps la première syllabe est tonique par rapport à la troisième. La relation de *to(m)-* à *-hawk* est à peu près la même que celle de grec λό- à -γος.

Il en résulte pour la syllabation que dans langues qui (outre le ton) connaissent l'accent il faut comparer la fin d'une syllabe accentuée interne avec la fin d'un mot accentué sur la dernière

¹ La raison pourquoi le français, l'anglais ou l'allemand n'admettent pas une versification quantitative, malgré l'existence, dans ces langues, d'une différence entre voyelles longues et voyelles brèves, consiste dans la subordination de la quantité à l'accent. On ne peut parler de la quantité vocale que pour certaines voyelles, les voyelles accentuées; il faut pour ainsi dire la saisir à travers l'accent.

syllabe, en pratique, dans les langues germaniques, avec la fin de mot des monosyllabes. Et parallèlement, la partie *expl.* (le commencement) d'une syllabe accentuée ne sera comparable qu'au commencement de mots à syllabe initiale accentuée.

Les principes établis jusqu'ici ne valent que pour les langues à ton. Pour celles qui connaissent l'accent il faut s'en tenir à la règle suivante:

(VII) *Dans les langues à accent (au sens défini plus haut) le commencement et la fin d'une syllabe accentuée se règlent sur les groupes initiaux de mots à accent initial et sur les groupes finaux de mots à accent final, respectivement.*

Prenons l'exemple du français. Le français moderne connaît l'accent (sur la syllabe finale du mot), puisque la distinction de quantités vocaliques et même celle de certaines qualités (voyelles fermées : voyelles ouvertes) sont supprimées dans les syllabes non-finales. La fin de la syllabe accentuée coïncide avec la fin de mot et ne pose aucun problème. Son commencement ne se détermine que par le commencement des mots monosyllabiques. D'autre part la fin d'une syllabe inaccentuée ne saurait être déterminée faute de mots finissant en syllabe inaccentuée. De même le commencement d'une syllabe inaccentuée se règle sur l'initiale des mots polysyllabiques puisqu'ils commencent par une syllabe inaccentuée. Le résultat c'est que la syllabation française consiste à subordonner à la syllabe suivante le maximum de consonnes admissible à l'initiale du mot.

La syllabation telle que nous l'avons exposée ici n'a rien à faire avec l'analyse morphologique du mot. D'autre part il faut la distinguer de notions purement phonétiques, soit articulatoires, soit acoustiques. A ce dernier point de vue on définit la syllabe comme unité expiratoire (ou balistique), ou tranche de mot se trouvant entre deux apertures (degrés de sonorité) minimum¹ etc. A moins qu'on ne donne au terme *aperture* une définition fonctionnelle, ce qui ne peut être fait que sur la base d'une analyse préalable de fonctions, par conséquent d'une analyse phonologique, toutes ces tentatives de résoudre le problème de la syllabation, partant du côté physiologique, sont d'avance destinées à échouer. Nous souscrivons pleinement à la thèse de M. R. H. Stetson for-

¹ *Breath-pulse syllable (Drucksilbe) et sonority syllable (Schallsilbe)*

mulée dans son mémoire *Bases of phonology* (published by Oberlin College; Oberlin, Ohio 1945), suivant laquelle voyelles et consonnes se définissent par la syllabe. D'autre part nous sommes en désaccord avec lui en ce qui concerne la méthode. Aucune méthode physiologique ne nous permet de déterminer la coupure phonologique dans all. *Matte*, laquelle est *Mat-te*, bien que la syllabation réalisée accessible à l'observation du physiologue soit *Mā-te*. Si le *n* d'all. *findet* appartient à la première syllabe, ce n'est pas à cause de la réalisation physiologique laquelle, cette fois, coïncide avec le schéma phonologique, mais à cause des particularités propres à l'initiale du mot en allemand (aucun mot n'y commence par *nd*-). L'ancienne distinction entre *Sprechsilbe* et *Sprachsilbe* garde sa valeur. Et le postulat formulé par MM. Hjelmslev et Zwirner pour la phonétique expérimentale (ou plutôt pour la phonométrie) retient ici toute sa force: on ne peut pas faire des recherches expérimentales sur la syllabe qu'après avoir préalablement établi ce que c'est qu'une syllabe. Or cette réponse suppose une recherche fonctionnelle qui incombe au linguiste.

Est plus délicate la tâche de débrouiller l'enchevêtrement des syllabes et des morphèmes. Il y a d'abord des cas tout à fait clairs. Dans *Σέλγω* la syllabation est *Σέλ-γω*, toujours, à partir d'Homère jusqu'à Hérodién. L'analyse morphologique dégage une racine *Σελγ* et une désinence *ω*; *Σελγ-ω*. Le cas de *Σελκτήριον* est déjà plus difficile. On est tenté de découper cette forme en *Σελκ + τήριον*, au point de vue morphologique aussi bien qu'à celui de la syllabation. Or suivant le principe (II) il faut couper *Σελ-κτήριον*. L'hésitation deviendra encore plus grande, quand on aura affaire aux composés: *ἐξ-άγω* au lieu de **ἐξ-σάγω* etc.

Pour mettre les choses au clair il faut d'abord se rendre compte du fait que ce que nous recherchons c'est la syllabation du mot. Entre les mots d'une chaîne parlée il y a des coupures qui dans beaucoup de langues se trouvent éliminées par le jeu du sandhi externe. Néanmoins la fin de mot est toujours une fin devant la pause, son commencement est toujours un commencement après la pause. Les coupures entre les mots ont donc une existence beaucoup plus nette que les coupures entre les morphèmes d'un même mot. Ces dernières comportent du reste des degrés différents de profondeur suivant la soudure plus ou moins étroite entre les deux morphèmes en question. Il est p. ex. clair

que la soudure entre la racine et un suffixe primaire est plus étroite que celle entre un thème et un suffixe secondaire, cette dernière étant de son côté plus étroite que la jonction entre les deux membres de composé. Enfin il y a la soudure assez lâche joignant les membres de composé dont le premier est une forme fléchie (p. ex. un génitif); cf. aussi les composés indiens à deux accents. On se trouve ici en présence de différents degrés d'«univerbation». Or les principes établis plus haut visent le mot simple avec toutes les qualités du mot simple caractéristiques de la langue donnée. Les langues comme l'anglais ou l'allemand sont particulièrement claires à cet égard. L'all. *abtreten* n'admet qu'une syllabation *ab-treten*, malgré l'existence du groupe final *-bt* (p. ex. *Abt*) parce qu'au point de vue de sa structure phonologique *abtreten* (et, en général, tout composé allemand) est à cheval entre un mot et deux mots à cause de la coexistence du ton et de l'accent¹. Tout en faisant abstraction du fait que l'élément *ab* est détachable (*er tritt ab*) signalons la présence, dans ce mot, de deux accents ou plutôt de deux syllabes à vocalisme accentué. Si dans le cas de *abtreten* le principe (II) n'est pas respecté, le principe (I) ne l'est pas non plus dans *ab-ändern*. Ce n'est pas le coup de glotte qui empêche **a-bändern*, c'est au contraire la syllabation *ab-ändern* qui conditionne le coup de glotte.

Le principe (I) constitue le meilleur critère pour décider si les mots décomposables en morphèmes se soumettent à la syllabation de mots primaires (immotivés). Il semble que se soit bien le cas des mots à suffixes primaires ou secondaires ou à désinences flexionnelles, comme on peut juger par all. *mäch-tig* < *mächt-ig*, *Schrei-ber* < *Schreib-er* etc. (ainsi partout dans les langues indo-européennes). Sont encore plus probants les exemples respectant le principe (II), p. ex. v. indien *savit-(t)re* < *savi-tre* (dat. sing. de *savitṛ-* avec coupure morphologique entre *i* et *t*), cf. la règle b) précitée des grammairiens hindous, grec *φέρες-δε* < *φέρε* + *σδε* etc. Pour revenir à l'exemple *Δελεκτήριον*, il semble naturel d'admettre que cette forme n'échappe pas non plus à la syllabation des mots immotivés, c.-à-d. qu'elle se décompose

¹ Les mots simples immotivés à deux accents (représentés par deux vocalismes pleins) comme angl. *tomahawk* sont parfois appelés *composés formels* (formelle *Komposita*, cf. Axel Kock, *Alt- u. neuschwedische Betonung*).

en $\mathfrak{D}\epsilon\lambda + \kappa\acute{\eta}\rho\iota\omicron\nu$, tout comme $\mathfrak{D}\epsilon\lambda\gamma + \omega$ se décompose en $\mathfrak{D}\epsilon\lambda + \gamma\omega$. Il y a même plus. D'après Hérodien la syllabation des composés à préverbe comme $\epsilon\acute{\xi}\acute{\alpha}\gamma\omega$, $\epsilon\kappa\rho\omicron\acute{\eta}$, $\epsilon\kappa\lambda\omicron\gamma\acute{\eta}$ est $\acute{\epsilon}\text{-}\acute{\xi}\acute{\alpha}\gamma\omega$, $\acute{\epsilon}\text{-}\kappa\rho\omicron\acute{\eta}$, $\acute{\epsilon}\text{-}\kappa\lambda\omicron\gamma\acute{\eta}$, c.-à-d. suit les règles d'Hérodien valables pour les mots simples. L'importance attribuée à ce témoignage par J. Schmidt (KZ XXXVIII, 14) a été mise en doute par E. Hermann (o. c., p. 131), à tort à notre avis. Il faut tenir compte du fait que les composés préverbiaux grecs ne sont pas comparables, au point de vue phonologique, aux verbes composés de l'allemand. En grec ces formes ne présentent qu'un seul centre rythmique, le vocalisme atone ne s'y distinguant point de celui de la syllabe tonique. Et bien que le témoignage de l'écriture ne puisse être invoqué qu'avec réserve, il est significatif que des syllabations de ce genre se rencontrent dans les inscriptions. En effet si une syllabation $\epsilon\kappa\text{-}\lambda\omicron\gamma\acute{\eta}$, étant étymologique, n'exclut point un $\acute{\epsilon}\text{-}\kappa\lambda\omicron\gamma\acute{\eta}$ phonologique, l'orthographe $\acute{\epsilon}\text{-}\kappa\lambda\omicron\gamma\acute{\eta}$, si elle ne correspond pas à une réalité phonologique, n'est qu'une simple faute.

En général les prescriptions orthographiques semblent être une résultante de facteurs morphologiques et phonologiques. Cf. français *dé-sunir*, mais *dés-abuser*, *dés-armé*, *mé-salliance*, mais *més-aventure* malgré une identité de syllabation complète dans tous ces exemples. Sur la division en syllabes, tantôt phonologique tantôt morphologique, cf. aussi E. Hermann o. c., p. 202—203 (*συν-νεδρίου* et *συν-εδρίου*, *πρό-σοδον* et *προσ-όδους* etc.).

La délimitation du point de vue phonologique d'avec les considérations physiologiques et d'avec l'analyse morphologique nous semble d'importance capitale. Il est probable que les principes posés plus haut ne sont ni complets ni assez rigoureusement formulés. Il est même possible qu'il y en ait qui soient erronés. Il n'en n'est pas moins vrai que la seule méthode conduisant au but c'est d'appliquer à la syllabation la mesure constituée par la langue elle-même, c.-à-d. d'établir d'abord les complexes *expl.* et *impl.* du commencement et de la fin du mot. On ne saurait procéder au découpage des complexes intervocaliques (en *impl.* + *expl.*) qu'après avoir accompli cette opération préliminaire. Car le commencement et la fin du mot sont des réalités immédiates, les limites syllabiques internes ne sont que des abstractions.

Ayant découpé les mots d'une langue donnée en syllabes on se posera la question de la *structure* de la syllabe dans cette langue.

On sait que la partie constitutive (ou centrale) de la syllabe est représentée par la voyelle. En réalité est voyelle le phonème élémentaire qui, à lui seul, peut constituer une syllabe, c.-à-d. un mot monosyllabique. Le problème du caractère syllabique de formes comme *all. pst* se résout facilement. Au point de vue formel cette dernière forme n'est pas une syllabe. Mais on peut lui octroyer la *fonction* d'une syllabe en l'employant comme *mot*. Ici encore il sera utile de citer un parallèle morphologique. Une phrase réduite au seul prédicat (verbe personnel) est encore une phrase. Réduite au nom elle n'est une phrase que si l'on lui impose cette fonction, p. ex. dans un entourage comme *L'agent ouvrit la porte. Personne. Silence complet*, où, au point de vue fonctionnel (mais non pas formel), *Personne* et *Silence complet* sont équivalents à *L'agent ouvrit la porte*, phrase développée comprenant, outre le membre constitutif (prédicat), des membres supplémentaires (régime, sujet). Quand on emploie une forme comme *pst* dans un vers bâti sur le principe syllabique, elle comptera pour une syllabe à force de fonctionner comme mot parmi d'autres mots. En tant que *mot* (nom du son ou de la lettre) *t* forme une syllabe, qu'on le prononce avec ou sans voyelle auxiliaire.

Les parties supplémentaires ou marginales de la syllabe consistent du groupe consonantique initial ou explosif et du groupe consonantique final ou implusif. De sorte qu'une observation superficielle est tentée à distinguer trois parties de la syllabe: groupe initial, centre vocalique, groupe final. Or en matière de langue les distinctions correctes ne se font que par dichotomie. La phrase *L'agent ouvrit la porte* ne se décompose pas en *l'agent + ouvrit + la porte*, mais en *l'agent + (ouvrit la porte)*, la dichotomie à l'intérieur du groupe du prédicat étant subordonnée à la dichotomie entre le (groupe du) sujet et celui du prédicat. Nous affirmons la même chose pour la syllabe. Et voici le principe établissant le caractère bipartite de la syllabe:

(VIII) *La partie explosive de la syllabe s'oppose au centre vocalique + partie implusive, ces derniers fonctionnant comme une unité relative*¹.

¹ Dorénavant nous employons *expl.* et *impl.* au sens de groupe (consonantique) initial et groupe final de la syllabe, non pas dans le sens des parties d'un seul et même complexe consonantique.

En d'autres mots le lien entre *expl.* et le centre syllabique est plus fondamental et en même temps plus lâche que celui entre le centre syllabique et *impl.* Si tel est le cas, il doit y avoir des qualités propres seulement à la partie de la syllabe commençant par la voyelle, des qualités liant le centre vocalique et *impl.* à l'exclusion du groupe initial. Or de telles qualités existent, ce sont les marques prosodiques de la syllabe, notamment la quantité et l'intonation¹. La quantité de la syllabe est déterminée par le centre vocalique et *impl.*, à savoir par l'équivalence *voyelle longue sans impl. = voyelle brève + impl.* L'intonation s'étend sur la tranche intonable comprenant la voyelle et une partie de certains *impl.* Cf. p. ex. en lituanien *veŗkti = veŗk-ti*, *impl. = rk*, tranche intonable = *e + r*. Ni la quantité syllabique ni la tranche intonable ne sont touchées par la structure du groupe consonantique *initial*. Il paraît donc justifié de considérer la voyelle + *impl.* comme une unité plus étroite à l'intérieur de la syllabe.

Ainsi *impl.* se trouve subordonné à *expl.* à l'intérieur du complexe, et d'autre part, à l'intérieur de la syllabe, il est subordonné au centre vocalique. De cette façon *impl.* lie le centre syllabique de la syllabe au membre supplémentaire (*expl.*) de la syllabe suivante.

(IX) *La partie implosive consiste de groupes motivés représentant une inversion de groupes explosifs, et de groupes immotivés (autonomes).*

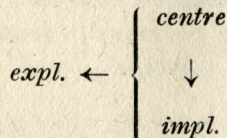
Le sens de ce principe est qu'il faut déterminer la structure des groupes *impl.* par rapport (par opposition) aux groupes *expl.* Ainsi p. ex. dans les langues germaniques modernes, où les groupes finaux sont assez variés, il est facile de faire le départ entre les groupes *impl.* motivés comme *-rp*, *-rt*, *-rk* etc., et les groupes *impl.* immotivés comme *-sp*, *-st*, *-sk* etc. (*ks-*, *ts-*, *ps-* n'existant pas au commencement de mot). Les groupes *impl.* motivés représentent un effet de la polarisation d'*impl.* par rapport à *expl.* Poursuivant notre parallèle morphologique nous comparerons le centre vocalique au prédicat (verbe personnel), *impl.* à ses différents déterminants (cas obliques, adverbess), *expl.* au sujet. Or le rapport

¹ Le ton et l'accent sont des qualités prosodiques du mot (élargi par ses enclitiques et proclitiques), pas de la syllabe, bien qu'elles soient réalisées dans la syllabe (tout comme la quantité, propre à la syllabe, peut être réalisée dans la voyelle de la syllabe).

du sujet aux déterminants du prédicat est différent suivant qu'on envisage les cas obliques ou les adverbes (immotivés). Dans le premier cas on a affaire à l'opposition *nominatif: cas oblique*, ce dernier étant motivé par le nominatif. Dans le cas d'un adverbe (immotivé) le rapport de dépendance n'existe pas; il y a seulement équivalence syntaxique de l'adverbe et des cas obliques. Et tout comme le prédicat peut être déterminé à la fois par un cas oblique et par un adverbe, l'un d'eux étant alors une détermination plus proche (centrale), l'autre une détermination plus éloignée (marginale), de même le groupe implusif peut consister d'un sous-groupe motivé et d'un sous-groupe immotivé. Le sous-groupe immotivé d'*impl.* suit toujours le sous-groupe motivé. Autrement dit: le sous-groupe motivé est plus central que le sous-groupe immotivé. Le groupe *impl.* d'all. *Herbst* représente *-rps + t* (*-rps* = *spr-* renversé, *t* immotivé comme dans *Abt*, puisque *tp-* initial n'existe pas en allemand); *wirft: -rf + t* etc.

Le groupe immotivé d'*impl.* n'est pas une nécessité. Il y a des langues où *impl.* est toujours motivé, p. ex. le grec ou l'indien. Les finales admissibles du mot grec étant $-\rho$, $-\nu$, $-\varsigma$, $-\psi$, $-\xi$, $-\gamma\xi$, $-\rho\xi$, chacun de ces éléments ou groupes consonantiques trouve un reflet correspondant à l'initiale: $\rho-$, $\nu-$, $\sigma-$, $\sigma\pi-$, $\sigma\kappa-$, $\sigma\kappa\nu-$, $*\sigma\kappa\rho-$; il est vrai que $\sigma\kappa\rho-$ est une case vide. La finale indienne représente une consonne simple ou un groupe $r + occl.$ Or ce dernier forme un pendant au groupe *occl. + r* de l'initiale.

L'initiale et la finale de la syllabe représentent des degrés hiérarchiques différents. La première est un pendant de l'élément central, tandis que le groupe *impl.* est une détermination surajoutée à cet élément. Bien que les deux groupes consonantiques soient supplémentaires (marginaux) par rapport au centre, *expl.* entre dans une opposition rangée au-dessus de l'opposition *centre: impl.* On peut représenter ces deux rapports par une image symbolique (les flèches marquent le rapport de subordination):



Une preuve empirique de cette hiérarchie est fournie par le fait connu qu'il y a bien des langues où un consonantisme final

n'existe pas ou n'existe que dans un degré très faible (p. ex. l'italien), mais qu'il n'y en a pas où le consonantisme initial ferait défaut, c.-à-d. où tous les mots présenteraient une initiale vocalique¹.

(X) *Un classement correct de consonnes doit être fondé sur le rôle qu'elles jouent dans la structure des groupes expl.*

L'analyse des groupes consonantiques initiaux conduit à la distinction de *classes* de phonèmes consonantiques. Comme en morphologie la division des mots en parties du discours est fondée sur leur fonction syntaxique primaire, de même, en phonologie, avant d'établir les classes il faut soigneusement examiner le rôle des consonnes à l'intérieur des groupes *expl.* Car les groupes *impl.* ne se déterminent que par rapport aux groupes *expl.* Prenons l'exemple du grec. Les groupes consonantiques initiaux y sont ternaires (= consistant de trois éléments consonantiques) ou binaires (comprenant deux éléments consonantiques). Il n'y en a pas qui soient quaternaires. Un groupe ternaire renferme toujours σ + une occl. ($\pi, \beta, \phi; \tau, \delta, \varsigma; \kappa, \gamma, \chi$) + une sonante (liquide ρ, λ ou nasale ν, μ). En réalité le grec, loin d'exploiter les possibilités théoriques, qui sont au nombre de $9 \times 4 = 36$, ne connaît que les groupes ternaires suivants, le reste étant des «cases vides»:

$\sigma\phi\rho-$, $\sigma\tau\rho-$; $\sigma\pi\lambda-$, $\sigma\tau\lambda-$, $\sigma\kappa\lambda$; $\sigma\kappa\nu-$.

C'est dans les groupes ternaires qu'il faut chercher les relations mutuelles des consonnes parce qu'ils sont les plus compliqués. Ils comprennent d'abord un élément qui avoisine directement le centre vocalique (ρ, λ, ν, μ), et dont la fonction «syntaxique» est f_1 ; un deuxième élément qui précède le premier et suit le troisième ($\pi, \beta, \phi; \tau, \delta, \varsigma; \kappa, \gamma, \chi$): fonction f_2 ; et un troisième élément qui précède le deuxième (σ): fonction f_3 .

La fonction f_1 ou fonction₁ tout court consiste à être précédé mais non suivi d'une consonne. La fonction₂ est celle de

¹ Cf. M. Stetson o. c., p. 87: «Of the possible forms of the syllable... a syllable released by a consonant and arrested by the chest (c.-à-d. avec *expl.* initial, mais sans *impl.* final), is by far the simplest for a universal auxiliary language»; p. 88: «[such a] syllable system resembles that of some of the Polynesian languages».

consonnes suivies et précédées d'autres consonnes. La fonction, c'est d'être suivi, sans être précédé, d'autres consonnes.

Les groupes binaires présentent deux espèces. Les uns résultent d'une réduction mécanique des groupes ternaires. La suppression de σ fournit les groupes *occl.* + *sonante*:

$\pi\rho-$, $\beta\rho-$, $\phi\rho-$ $\pi\lambda-$, $\beta\lambda-$, $\phi\lambda-$ $\pi\nu-$, —, — —, —, —
 $\tau\rho-$, $\delta\rho-$, $\vartheta\rho-$ $\tau\lambda-$, —, $\vartheta\lambda-$ —, $\delta\nu-$, $\vartheta\nu-$ $\tau\mu-$, $\delta\mu-$, —
 $\kappa\rho-$, $\gamma\rho-$, $\chi\rho-$ $\kappa\lambda-$, $\gamma\lambda-$, $\chi\lambda-$ $\kappa\nu-$, $\gamma\nu-$, $\chi\nu-$ $\kappa\mu-$, —, —

Ici encore on trouve des «cases vides», c.-à-d. des groupes non réalisés, mais existant à l'état virtuel, comme en témoigne p. ex. le néologisme comique $\phi\nu\epsilon\acute{\iota}$.

La suppression de la sonante des groupes ternaires conduit au système binaire σ + *occl.*: $\sigma\pi-$, $\sigma\beta-$, $\sigma\phi-$; $\sigma\tau-$, —, $\sigma\vartheta-$; $\sigma\kappa-$, —, $\sigma\chi-$.

La case inoccupée $\sigma\delta-$ se rencontre dans des mots empruntés à l'éolien, comme $\sigma\delta\nu\gamma\acute{o}\varsigma$ pour $\zeta\nu\gamma\acute{o}\varsigma$ ou $\sigma\delta\epsilon\acute{\upsilon}\gamma\lambda\alpha = \zeta\epsilon\acute{\upsilon}\gamma\lambda\eta$.

Enfin la suppression de l'occlusive donne naissance aux groupes binaires σ + *sonante*. Bien qu'ils aient été abolis à l'époque préhistorique, $\sigma\mu-$ se retrouve dans la langue historique, cf. $\sigma\mu\epsilon\rho\delta\alpha\lambda\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$, $\sigma\mu\acute{\eta}\chi\omega$, en face de l'ancien traitement $\sigma\mu > \mu-$ dans $\mu\epsilon\iota\delta\acute{\omega}$ ($\phi\iota\lambda\omicron\mu\mu\epsilon\iota\delta\acute{\eta}\varsigma$).

L'autre genre des groupes binaires n'est pas motivé par les groupes ternaires. Il comprend les cas suivants:

- 1) *occl.* + σ : ψ , ζ , ξ ,
- 2) *occl. labiale* ou *gutturale* + *occl. dentale*: $\pi\tau-$, $\beta\delta-$, $\phi\vartheta-$;
 $\kappa\tau-$, $\chi\vartheta-$ ($\gamma\delta-$ ne se rencontre qu'à l'intérieur du composé $\epsilon\rho\acute{\iota}-\gamma\delta\omicron\upsilon\pi\omicron\varsigma$),
- 3) $\mu\nu-$.

Le trait commun de ces groupes c'est que leur premier élément a la fonction f_3 , et le dernier, la fonction f_1 . En effet tous ces groupes binaires *ne sauraient être précédés ou suivis d'une consonne quelconque*. Donc $\psi = \pi_3 \sigma_1$, $\pi\tau = \pi_3 \tau_1$, $\mu\nu = \mu_3 \nu_1$. Dans ψ et $\pi\tau$ la fonction des composants a donc changé: $\pi_2 > \pi_3$, $\sigma_2 > \sigma_1$, $\tau_2 > \tau_1$. Dans $\mu\nu$ ν a conservé sa fonction f_1 , mais μ_1 a passé à μ_3 .

Quand on établit les classes consonantiques d'une langue quelconque en partant des fonctions que les consonnes remplissent à l'intérieur des groupes initiaux, on se heurte souvent au

fait que certains éléments consonantiques ont plus d'une fonction. Ainsi en grec les éléments:

π , β , ϕ : fonction f_2 dans les types $\sigma\pi\rho$ -, $\sigma\pi$ -, $\pi\rho$;- fonction f_3 dans les types ψ -, $\pi\tau$ -;

σ : fonction f_3 dans les types $\sigma\pi\rho$ -, $\sigma\pi$ -, $\sigma\mu$ -; fonction f_1 dans le type ψ -;

μ : fonction f_1 dans le type $\delta\mu$ -; fonction f_3 dans $\mu\nu$ -.

Or avant de ranger un de ces éléments dans une classe déterminée, il faut d'abord trancher la question essentielle, laquelle des deux fonctions doit être considérée comme primaire ou fondamentale. On sait que l'emploi d'un substantif comme épithète (apposition), ou inversement l'emploi d'un adjectif en caractère d'un nom autonome (d'un support de détermination) ne supprime point la différence essentielle entre les deux parties du discours. Il s'agit uniquement de découvrir un critère objectif permettant d'établir une hiérarchie des deux fonctions d'une seule et même forme (fonction primaire ou fondamentale et fonction secondaire¹). Or de tels critères existent. C'est d'abord le critère des zones d'emploi:

(XI) *Un emploi à zone large est primaire par rapport à celui à zone étroite.*

Dans le groupement $\sigma + occl.$ chaque occlusive retient son caractère individuel. Au contraire dans les groupes $occl. + \sigma$ (ψ -, ξ -) ce dernier n'apparaît qu'après les sourdes ($\psi = \pi\sigma$, $\xi = \kappa\sigma$). La fonction f_1 est donc secondaire chez σ , sa fonction primaire ou fondamentale étant f_3 . Par conséquent les fonctions des occlusives seront f_2 comme fonction primaire et f_3 comme fonction secondaire¹.

¹ M. De Groot (o. c., p. 27) en parlant de la fonction vocalique de certaines consonnes (comme r ou l) emploie les expressions *se rapportant à la structure de la langue* et *se rapportant à la conscience linguistique*, termes correspondant à *fonction primaire* et *fonction secondaire* respectivement. En effet la fonction primaire de r est la fonction consonantique, r n'étant qu'une fonction secondaire du même phonème r , sans qu'il soit légitime de poser deux phonèmes distincts r et r en sanskrit, slovaque etc. Le rapport *primaire : secondaire* se détermine par les principes (XI) et (XII).

² Pour retourner au problème de r , l vocaliques avancé par M. de Groot: la détermination de la valeur non seulement de r , l (η , η), mais aussi de i , u indoeuropéens, doit partir du fait que i et i , u et u , r et r , n et η etc. ne s'y opposent jamais. Ces éléments sont réalisés comme vo-

(XII) *Un emploi où s'opposent les classes est primaire par rapport à celui où s'opposent les éléments appartenant à la même classe.*

Dans les groupes $\sigma\pi$ -, $\sigma\tau$ -, et $\pi\rho$ -, $\tau\rho$ -, les éléments π et τ s'opposent d'une manière identique à σ (ayant la fonction f_3) et ρ (ayant la fonction f_1). Dans $\pi\tau$ - ils s'opposent l'un à l'autre. Leur fonction primaire sera donc celle qu'ils remplissent dans les groupements $\sigma\pi$ -, $\sigma\tau$ -, $\pi\rho$ -, $\tau\rho$ -, c.-à-d. f_2 , tandis que la fonction f_3 de π , la fonction f_1 de τ (dans le groupe $\pi\tau$ -) sont secondaires. Le même critère s'applique à la question de μ : fonction primaire f_1 (dans $\delta\mu$ -, cf. $\delta\nu$ -), fonction secondaire f_2 ($\mu\nu$ -).

Ainsi le système des classes de consonnes grecques est celui que nous enseigne l'analyse des groupes ternaires: 1-ère classe *sonantes*; 2-ème cl. *occlusives*; 3-ème cl. σ . Certains de ces éléments peuvent être employés en fonction secondaire correspondant à une autre classe que celle de l'élément en question.

L'état de choses indien est analogue, sans être identique, à celui du grec. Voici les groupes initiaux ternaires de l'indien (il n'y a pas de plus compliqués):

1) *str*-, *sty*-, *spr*-, *sphy*-; 2) *kṣṇ*-, *kṣm*-, *kṣv*-.

Il est difficile de comparer directement 2) à 1) à cause du grand nombre de cases vides non utilisées; il n'y a pas d'exemple de *s* + *occl.* devant nasale ou *v* et, inversement, *kṣ*- ne se rencontre pas devant *r* ou *y*. Mais les groupes binaires provenant de la suppression du dernier élément consonantique nous renseignent que *st*-, *sp*-, *sph*- de 1) représentent le résultat d'un rétrécissement du système développé *sp*-, *sph*-, *st*-, *sth*-, *sk*-, *skh*-, tandis que *kṣ*- de 2) est le seul représentant utilisé du système *vs*-, *ts*-, *kṣ*-. Le rapport entre ces deux systèmes est le même qu'entre grec $\sigma\pi$ -, $\sigma\beta$ -, $\sigma\phi$ -; $\sigma\tau$ -, $\sigma\vartheta$ -; $\sigma\kappa$ -, $\sigma\chi$ - et ψ , ξ . Par conséquent on aura, de nouveau, la fonction f_1 pour les sonantes (*y* inclu *y*, *v*), f_2 pour les occlusives, f_3 pour *s*. La sifflante *s* appartient aussi à la troisième classe (groupe initial *śc*-). Les prin-

nelles dans des positions déterminées: entre consonnes, entre zéro et consonne, entre consonne et zéro. Ils sont réalisés comme consonnes non seulement entre voyelles, entre zéro et voyelle, et entre voyelle et zéro, mais *en outre*, ce qui est important, entre consonne et voyelle, et entre voyelle et consonne. Il en résulte que leur valeur consonantique, ayant une zone d'emploi plus large que leur valeur vocalique, représente leur fonction *fondamentale* ou *primaire*.

cipales différences d'avec le grec sont: les groupes binaires s (et $\acute{s}$) + sonante: $sr-$, $sn-$, $sm-$, $sy-$, $sv-$ et $\acute{s}r-$, $\acute{s}l-$, $\acute{s}n-$, $\acute{s}m-$, $\acute{s}y-$, $\acute{s}v-$, à fonction $f_2 f_1$ (s peut être précédé de k); la position de h appartenant à la classe III ($hr-$, $hl-$, $hn-$, $hy-$, $hv-$); enfin les relations mutuelles entre les éléments appartenant à la classe I: fonction secondaire f_3 de m et v dans les combinaisons $mr-$, $ml-$, $my-$; $vr-$, $vl-$, $vy-$; fonction secondaire f_3 de u dans $ny-$.

Analysons enfin les groupes initiaux du latin, moins compliqués que ceux du grec ou de l'indien. Voici ses groupes ternaires: $spr-$, $spl-$; $str-$, $stl-$; $scr-$, $scl-$, qui permettent d'établir les trois classes déjà connues. Les groupes binaires sont d'une part $sp-$, $st-$, $sc-$ (et $squ-$) à fonction $f_3 f_2$; $pr-$, $pl-$, $tr-$, $cr-$, $cl-$, à fonction $f_2 f_1$, de l'autre. L'équivalence fonctionnelle de b , d , g , f avec p , t , c , démontrée par l'existence des groupes binaires $br-$, $bl-$; $dr-$ (?); $gr-$, $gl-$; $fr-$, $fl-$, tandis que $sr-$, $sl-$ n'existe pas, nous fait attribuer à b , d , g , f la fonction f_2 ¹. Enfin le groupe initial $gn-$ détermine pour n la valeur f_1 . Il y a deux éléments consonantiques qui en latin ne forment jamais partie de groupes initiaux: m et h . La classe de m ne peut donc être déterminée que par une analyse ultérieure des groupes *impl*.

D'une façon générale l'analyse des groupes *expl*. doit être complétée par une analyse subséquente des groupes *impl*. Cette dernière nous fournit certaines précisions supplémentaires sur le classement des phonèmes consonantiques et leur parenté. Ainsi p. ex. la position de m en latin n'est pas déterminable par les groupes initiaux seuls, puisque m n'y forme jamais partie d'un groupe initial. Au contraire il apparaît dans le groupe *impl*. *-mp* (p. ex. *emptus*) en se révélant par là comme élément de la classe I, tout comme le n de *ant-trum*, *sanc-tus*.

L'analyse de la structure de la syllabe nous a logiquement conduit jusqu'à la classification des phonèmes consonantiques, laquelle n'est pas ici notre tâche proprement dite. Mais les classes des éléments doivent être dégagées de l'analyse des structures, et nous posons le postulat méthodique que l'établissement du sy-

¹ Varron appelle *semivoyelle* (*semivocalis*) à cause de son caractère sifflant (continu); chez lui f range avec s , x à côté de r , l , m , n . Priscien au contraire l'appelle *nuta*, sans doute parce qu'au point de vue de la fonction, surtout devant liquide, f se comporte tout à fait comme p et b , t et d , c et g .

stème consonantique d'une langue doit reposer sur une étude préalable de la syllabation et des groupes initiaux de la syllabe¹. C'est du reste faute d'avoir consciemment appliqué ce postulat qu'ont jusqu'ici échoué toutes les tentatives du classement phonologique des consonnes. M. Stetson a parfaitement raison d'affirmer: »The consonants have no independent existence, they function only in the syllable« (o. c., p. 6) — »The consonants and vowels are factors in the syllable, they are certainly not mere beads strung on a string« (p. 90). Il paraît que M. Vogt (Norsk Tidskrift XII, 1942) a été le seul à essayer de déterminer les classes consonantiques par leurs fonctions à l'intérieur de la syllabe. Mais nous croyons qu'on n'y arrivera qu'en partant d'une analyse des groupes initiaux à maximum de complication. Ce que M. Vogt appelle »composite phonemes« à savoir les groupes *sp-* etc., qui se comportent comme *p* etc. en position explosive et comme *s* en position implosive, sont des groupes à fonction *primaire* explosive et à fonction *secondaire* implosive (cf. le principe IX).

Il nous reste maintenant de faire quelques observations sur la *quantité syllabique*. Il s'agit là d'une marque que la syllabe ne possède pas nécessairement dans n'importe quelle langue. On ne distingue pas les syllabes longues et brèves que dans les langues à quantité vocalique. Cette distinction s'appuie en même temps sur l'opposition *e:ē* (*e* étant ici le symbole d'une voyelle quelconque) et sur l'équivalence quantitative $\bar{e} = et$ (t = consonne simple ou groupe quelconque)². Elle est exigée par les mètres grec, latin, sanskrit, persan, arabe. Grâce surtout à l'équivalence $\bar{e} = et$ toute syllabe *y* peut être mise au nombre de syllabes soit longues soit brèves. Le double fondement de la quantité syllabique

¹ L'établissement du système phonologique dans sa totalité part d'abord de la distinction entre les centres syllabiques et les complexes, distinction servant de fondement à la bipartition *voyelles: consonnes*. M. De Groot (o. c., p. 37) distingue entre un classement structural et un classement fonctionnel des phonèmes. L'essentiel c'est que le premier (= division en classes) doit se fonder sur le dernier (c.-à-d. sur la fonction »syntaxique« des phonèmes dans la syllabe).

² Nous avons ici fait abstraction du groupe initial dont l'importance pour la quantité syllabique est nulle. Si le consonantisme initial joue un rôle dans la versification, ce n'est que par rapport au mot précédent et grâce à la convention que le vers (ou au moins l'hémistiche) est traité comme un mot unique.

bique prouve en même temps que la quantité n'est pas un caractère du phonème, c.-à-d. de la voyelle, mais bien de la syllabe. En effet si *et* et $\bar{e}$ sont équivalents en ce qui concerne la quantité, la quantité syllabique ne découle point de la quantité vocalique, mais au contraire la longueur de $\bar{e}$ n'est qu'un cas spécial d'une syllabe longue, à savoir celui d'une syllabe longue non-entravée. En face d'une grande variété de syllabes longues entravées, comme *ek*, *eg*, *es*, *er*, *en* etc. on a une seule espèce de syllabe longue non-entravée: $\bar{e}$ = centre syllabique prolongeable s'opposant à $\bar{e}$ non prolongeable, c.-à-d. bref.

Mais si tel est le cas, ne pourrait-on pas objecter que la quantité syllabique existe partout, puisque dans toute langue on rencontre des syllabes entravées et des syllabes ouvertes? Ce qui serait en contradiction avec notre thèse que la quantité syllabique n'existe que dans les langues à quantité vocalique.

Non, on ne saurait bâtir une versification quantitative en italien ou en polonais. *Entravé: ouvert* n'y équivaut pas à *long: bref*. Il faut qu'il y ait opposition $\bar{e}$: $\bar{e}$ et c'est uniquement par l'intermédiaire de $\bar{e}$, équivalant au point de vue quantitatif à *et*, que ce dernier s'oppose à $\bar{e}$ à titre de syllabe longue.

Pourquoi alors la quantité, étant un caractère spécifique de la syllabe, apparaît-elle dans la voyelle, de sorte qu'on l'ait considérée comme une marque de cette dernière et qu'on ait pu parler d'un système vocalique $\bar{e}$, $\bar{e}$, $\bar{o}$, $\bar{o}$ etc. de l'indoeuropéen, grec, latin etc.? Nous avons ici affaire à un phénomène qui est assez fréquent dans les structures de la langue. Une marque servant à caractériser une structure peut soit garder une certaine indépendance soit être incorporée dans le membre constitutif (central) de la structure. Ainsi la modalité (p. ex. le doute, l'incertitude) d'une phrase est rendue tantôt par un mot (adverbe) spécial, comme *peut-être*, *probablement* etc., tantôt par la catégorie grammaticale du mode, comme le subjonctif-futur (*il sera malade*), laquelle est inhérente au prédicat (verbe personnel), jamais au sujet (nom).

On pourrait comparer la quantité longue des syllabes *ek*, *eg*, *es*, *er*, *en* etc. d'une part, la quantité longue de la syllabe $\bar{e}$ de l'autre, avec les deux procédés de détermination modale d'une phrase. L'adjonction de *-k*, *-g*, *-s*, *-r*, *-n* est comparable à la détermination à l'aide d'éléments lexicaux relativement autonomes, l'allongement $\bar{e} > \bar{e}$ étant au contraire une modification

effectuée à l'intérieur du membre constitutif (central) de la structure. Et tout comme en morphologie la modalité exprimée uniquement par des adverbes ne saurait représenter une *catégorie grammaticale*, de même la quantité syllabique ne peut se fonder uniquement sur l'opposition *e:et*, mais exige l'existence d'un *ē*, qui rend possible le rapport *ē:ē = et* (cf. *il est malade: il sera malade = il est probablement malade*).

Il y a aussi des syllabes dont la quantité longue est doublement motivée, par un vocalisme long et par la partie *impl.* suivante (consonne simple ou groupe). Ces cas aussi trouvent leur parallèle en morphologie. Dans *il sera probablement malade* on a affaire à une sorte de pléonasme, l'éventualité ou l'incertitude y étant exprimée deux fois, de façon grammaticale aussi bien que lexicale. Or la détermination grammaticale est plus centrale que l'autre puisqu'elle consiste d'un morphème synsémantique incorporé dans le membre constitutif de la phrase (désinence du subjonctif-futur). De même la quantité de la syllabe, quand elle est exprimée d'une façon phonologique, consiste dans un prosodème inhérent à la voyelle en tant que membre constitutif de la syllabe. Dans ce cas la partie *impl.* n'ajoute rien de nouveau à la quantité syllabique.

W dyskuji wzięli udział: Nitsch, Doroszewski, Safarewicz, Koneczna, Stieber, Ingarden, Willman-Grabowska, Stopa, Słuszkiewicz.

2. Roman Stopa: Struktura tworów językowych.

Definicja zasadniczych
tworów językowych.

Struktura.

I. Głoska jest to zespół ruchów organów mownych, stanowiący jedną falę fizjologiczną napięć i zwolnień mięśniowych, z których jedno napięcie wybijają się w świadomości jako istotne dla produkowania danej głoski, pozostałe zaś tworzą nieodzowne tło, a zwolnienia dają ramy odgraniczające

Głoska jest zasadniczo jednostką fizjologiczną i fizyczną.

1. Jakość elementów: zbliżenia lub zwarcia organów mowy.

2. Ilość elementów: 1—5 (6).

3. Ustawienie: stały, nieprzeznaczony układ elementów.

4. Szczyt: napięcie między wstępem i zstępem.

5. Krańce: wstęp i zstęp.

głoskę od innych tworów podobnych.

W zasadzie głoska jest produktem analizy językowej; funkcjonuje ona nie sama przez się, ale jako składowa zgłoski względnie wyrazu, sygnalizującego pewną treść kulturowo-psychiczną.

Po stronie kultury głosce odpowiada jakaś plama lub punkt¹.

Po stronie psychicznej jej odpowiednikiem jest elementarne uczucie.

II. Zgłoska składa się językowo z trzech elementów:

1) siły artykulacyjnej (element spółgłoskowy),

2) donośności (element samogłoskowy),

3) formy nacisku.

Te trzy elementy są związane pewnymi stałymi formami wstępu i zstępu o cechach charakterystycznych, zwłaszcza fonetycznych.

Kulturologicznie odpowiednikiem jej będzie plama względnie punkt w ruchu.

Psychologicznie jest to elementarne doznanie z niewyróżnioną treścią (przedstawienie, uczucie, uczucie, chcenie).

6. Stopnie zróżnicowania:

Najmniej świadome ruchy organów mowy są równocześnie najmniej ważne dla struktury; w ten sposób, jeśli oznaczymy je liczbami, to uzyskamy następującą kolejność, np. dla głoski *ż*: 1) zwarcie przy zębach względnie dziąsłach (i następnie po rozwarciu zbliżenie), 2) zamknięcie dostępu do jamy nosowej dla wydechanego powietrza, 3) zbliżenie wiazał glosowych.

Zgłoska jest jednostką określoną fizjologicznie (członowanie siły i donośności); jest to 1 fala w potoku mowy, tj. minimum energii artykulacyjnej + maximum donośności = element samogłoskowy, oraz

maximum energii + minimum donośności = element spółgłoskowy.

1. Jakość elementów: różne rodzaje głosek.

2. Ilość elementów: 1—5 (6), np. pol. *strvo-*; ang. *teksts*.

3. Ustawienie stałe: spółgl. + samogl. (+ spółgl.).

4. Szczyt: samogłoska.

5. Krańce: spółgl. lub samogl. Osłabienie wstępu i zstępu końcowych członów (głosek).

6. Stopnie zróżnicowania: w wymienionych przykładach:

s-t-r-v-o t-e-k-s-t-s.
2 3 2 4 1 2 1 3 3 4 2.

¹ Oczywiście w dziedzinie wrażeń wzrokowych, które głównie składają się na nasz pojęciowy obraz świata; inne dziedziny zmysłowe tu pominięto.

III. Wyraz językowo jest to zespół elementów związanych jednością rdzenia i specjalną formą nacisku. Od innych oddcina się pewnymi mniej więcej stałymi cechami fonetycznymi nagłosu i wygłosu.

Kulturologicznie odpowiada mu pewna treść lub odniesienie.

Psychologicznie odpowiada mu pojęcie - obraz, poczynając od obrazu czysto plastycznego (concretum), aż do pojęcia schematycznego (abstractum).

IV. Konstrukcja (grupa syntaktyczna).

Językowo jest to zespół wyrazowy związany pewną jednolitą formą nacisku (przyśpiew, przycisk, emfaza, trwanie), tudzież pewnymi cechami fonetycznymi, fleksyjnymi, czy też syntaktycznymi.

Kulturologicznie (treściowo) jest to jakiś związek przestrzenny lub czasowy (cecha przyporządkowana jakiejś rzeczy).

Psychologicznie jest to agregat wyobrażeń.

Wyraz jest jednostką psychologiczną.

1. Jakość elementów: zgłoski o różnej wyrazistości.

2. Ilość elementów: 1—5 (7).

3. Ustawienie: stały układ nieprzestawialnych elementów.

4. Szczyt: zgłoska akcentowana.

5. Krańce: zgłoska nagłosowa i wygłosowa.

6. Stopnie zróżnicowania: zgłoski o różnym stopniu nacisku (wysokość, siła, trwanie), np. pol. błogosła²wieństwo⁴

ang. photo²graphical⁴

2 4 1 4 3

Konstrukcja jest jednostką logiczną.

1. Jakość elementów: różne wyrazy w połączeniach odpowiadających stosunkom w przestrzeni, czasie itp.

2. Ilość elementów: 1—5 (6).

3. Ustawienie zależne od typu językowego.

4. Szczyt: człon rozróżniający.

5. Krańce: zjawiska fonetyczne.

6. Stopnie zróżnicowania: wyrazy o różnej wartości treści lub odniesienia, np.

na podłodze chaty = on the floor

of the hut.

3 1 2 3 4 1

3 4 2

V. Zdanie językowo jest to szereg grup syntaktycznych związanych wspólnym orzeczeniem.

Kulturologicznie jest to przedmiot lub szereg przedmiotów związanych ze zmianą (tj. orzeczeniem) jedną funkcją (stanem względnie czynnością).

Psychologicznie jest to myśl dyskursywna (członowana).

Jednostka logiczna

1. Jakość: grupy podmiotu, orzeczenia, przedmiotu, miejsca, czasu i inne = S. P. O. Sp. T.

2. Ilość elementów: 1—5 (6).

3. Ustawienie: zależne od typu językowego, względnie od czynników logicznych lub emocjonalnych.

4. Szczyt: P. (orzeczenie).

5. Krańce: zjawiska nagłosu i wygłosu absolutnego.

6. Stopnie zróżnicowania, np.:

Nie chcę cię poślubić tutaj
 1 i 2 3 1 4
przed nocą.
 5

I do not want to marry you
 s p o
 2 1 3
in this place before night.
 Sp T
 4 5

VI. Wyowiedź, mająca niejednokrotnie postać zdania złożonego.

Językowo (gramatycznie) jest to szereg zdań związanych jednością tematu. Będą one też miały ze sobą związek wyrażony przez odpowiednie zjawiska syntaktyczne, fleksyjne i fonetyczne (nagłos i wygłos międzyzdaniowy i absolutny).

Kulturologicznie (ze stanowiska w czasie i przestrzeni) będzie to szereg zjawisk i przedmiotów związanych w pewien układ przestrzenno-czasowy.

Jednostka teoriopoznawcza.

1. Jakość: zdania wyrażające przyczynowość, warunek, przeciwstawność itp.

2. Ilość elementów: 1—5.

3. Ustawienie będzie odpowiadało czasowej względnie przestrzennej kolejności albo wadze logicznej odnośnych członów.

4. Szczytem będzie człon najważniejszy, w tym wypadku zdanie główne.

5. Krańce zaznaczają się we wzniesieniu względnie spadku

Psychologicznie odpowiednikiem zdania złożonego jest tok myśli związanych jednością przeycia.

siły artykulacyjnej (wysokości, itp.) na początku i końcu wypowiedzi.

6. Stopnie zróżnicowania między krańcami a szczytem: są to różnej wartości zdania podrzędne i zdanie główne.

W dyskusji wzięli udział: Kuryłowicz, Doroszewski, Słuszkiewicz, Willman-Grabowska.

3. Zdzisław Stieber: **O sprecyzowanie pojęcia stylu.**

(Streszczenie).

Referent omówił niektóre opinie językoznawców o istocie stylu wypowiedziane w dwóch ostatnich dziesiątkach lat; głównie J. Marouzeau. W wypowiedziach Marouzeau stwierdzić można uderzające niekonsekwencje. Weźmy np. zdanie »définir le style, c'est reconnaître l'attitude du sujet parlant ou écrivain vis-à-vis des ressources de la langue qu'il emploie« lub inne, że styl »c'est la langue¹⁾ qui a pris forme en entrant dans la moule de la parole, la langue soumise au choix de l'usager«. W innym miejscu stwierdza M. »un certain parallélisme entre la destruction de la langue et du style d'une part et celle de la langue et parole qui a été établie par F. de Saussure«, co się zresztą czytelnikowi musi nasuwać nawet w bardziej zdecydowanej formie. Gdzie indziej czytamy, że »la faculté de choisir est soumise à des restrictions. Elle a pour limite d'abord la faute«. Błąd językowy »marque le point où le choix cesse d'être libre«. Wreszcie w pracy wydanej już w czasie wojny mówi autor o nowotworach: »Du moment que le mot apparaît évidemment comme fautif, c'est la langue qui est en cause, la considération du style n'entre en jeu, que quand le choix est licite, quand le néologisme est acceptable«. Podobieństwo między stylem Marouzeau a parole de Saussure'a jest więc uderzające. Jednak wszystkiemu temu przeczy zdanie, że świadomość językowa pisarza może obejmować »non seulement divers aspects actuels de langue (dialectes, jargons, parlars des différents milieux)... mais aussi des états anciens ou abolis...«. Autor może korzystać z tych wszystkich różnorodnych elemen-

¹⁾ wszystkie podkreślenia referenta.

tów i wszystkie one składają się na jego styl. A przecież np. dialektyzm to często element struktury zupełnie odmiennej od struktury języka warstw kulturalnych, którym się pisarz zasadniczo posługuje. Użycie dialektyzmu jest zwykle przekroczeniem granicy *błędu*, o której była mowa wyżej.

Omówiwszy pokrótce stanowisko Milewskiego i krytyczne uwagi Kuryłowicza referent zastanawia się nad tym, jakie by były następstwa konsekwentnego zajęcia stanowiska, że styl = *parole* w przeciwieństwie do języka (*langue*). Obrawszy to stanowisko trzeba przyjąć, że makaronizmy, dialektyzmy (między pierwszymi a drugimi nie ma istotnej różnicy) a także część nowotworów i większość archaizmów to fakty językowe, ale nie stylistyczne. Wreszcie referent zwraca uwagę, że gdybyśmy np. z książki Marouzeau »*Traité de stylistique appliquée au latin*« usunęli wszystko, co dotyczy *langue* a nie *parole* (hellenizmy etc.), objętość książki nie zmiejszyłaby się bardziej niż o 1/10.

Oczywiście dyskusja nad tym, czy styl można identyfikować z *parole*, jest możliwa tylko między tymi lingwistami, którzy uznają desaussurowski pogląd o dwóch »stronach« języka. Dla tych wszystkich zaś jakieś ustalenie stosunku »stylu« do *parole* wyda się chyba konieczne.

W dyskusji wzięli udział: Nitsch, Stopa, Ingarden, Doroszewski, Rospond, Jodłowski, Safarewicz, Klemensiewicz.

4. Kazimierz Nitsch: Co to jest dialektologia historyczna?

(Streszczenie).

Referat ma pozór terminologiczny, takim też jest w znacznej mierze, ale jednak niezupełnie. Idzie o to, że w ostatnich latach dwaj zwłaszcza badacze, Taszycki i Kuraszkiewicz, wystąpili z cennymi pracami z »historycznej« — jak ją nazywają — dialektologii polskiej. Prace te bez wątpienia wzbogaciły naszą wiedzę o dawniejszych epokach polskiej mowy ludowej, stając się przez to także nie do pogardzenia wkład do historii języka literackiego. Opierają się zaś one na analizie dawnych, przeważnie pisanych tekstów, wyławiając z nich i interpretując geograficznie zróżnicowane właściwości języka. Jest to więc zdobywa-

nie materiału drogą filologiczną w przeciwieństwie do zdobywania go drogą bezpośredniej obserwacji dzisiejszego języka mówionego. Każda z tych metod jest równie dobra dla odtworzenia przeszłości; wcale nie idę tak daleko, jak A. A. Szachmatow, który za główne źródło do historii języków ruskich uważał dzisiejsze dialekty, zabytkom pisanym przypisując rolę pomocniczą. Ze względu na mogących te uwagi czytać nielingwistów wyjaśniam raz jeszcze, że w obu razach poznajemy tu przeszłość pośrednio: z zabytków na pozór ze źródeł bliższych, bo współczesnych, ale gdzie język mówiony przetransponowano na pismo, gdy z dzisiejszych dialektów wprowadzicie przez inną epokę, ale za to przez ten sam bezpośredni rodzaj języka, mówiony.

(Twierdzę więc, że cała dotychczasowa polska dialektologia prowadzona była przede wszystkim pod kątem widzenia historycznym. Nie mówię już o pracach XIX wieku, kiedy to jednym z nieostatnich jej zainteresowań była rejestracja archaizmów, a systemy fonetyczne czy fleksyjne przedstawiano prawie wyłącznie jako dalszy ciąg systemów staropolskich.) Nawet ja sam zawsze wprowadzicie starałem się pokazywać ściślej systemy gwar same w sobie, zbliżając się do ujęć strukturalnych, ale bodaj jako główny cel przyświecał mi stosunek ogółu zjawisk dzisiejszych do dawnych, prapolskich. I inne grupy badaczy mimo wszystko nie dawały obrazów konsekwentnie synchronicznych. Co do siebie spróbuję przedstawić rzecz na jednym zagadnieniu.

Stwierdziwszy, że przejście końcowego *-z* w *-k* (czy na małym odcinku góralskim w *-f*) nastąpiło w całej Małopolsce, a nigdzie poza nią, wysnułem wniosek, że nastąpić to musiało w epoce, gdy ta dzielnica wyraźną dla siebie stanowiła całość, czyli najpóźniej pod koniec średniowiecza. Stwierdziłem mianowicie najpierw, że granica zachodnia tego zjawiska dziwnie ściśle się zgadza ze średniowieczną granicą między Śląskiem a Małopolską, obejmując z późniejszego Śląska pierwotnie małopolskie okolice Pszczyny i Bytomia; dalej, że zna to zjawisko okolica Ostrzeszowa, należąca pierwotnie do Wieluńskiego, a przez nie łącząca się z Sieradzkim, na którego zachodzie również są tego szczątki, a które także innymi cechami łączy się z Małopolską; dalej, że resztki *-k* z *-z* żyją do dziś na pn.-wschodnich stokach Gór Świętokrzyskich; wreszcie, że nie ma ich ani śladu na wschodnim, niemazurzącym pasie Małopolski, leżącym poza granicami

dawnego województwa sandomierskiego. Także brak tego zjawiska na północy Sandomierskiego wzdłuż Wisły zupełnie jest zrozumiały wobec niewątpliwych silnych tam wpływów mazowieckich (też kolonizacyjnych). Jeżeli się nie chce traktować granic jakiegoś zjawiska językowego w oderwaniu od całego życia ludności danego obszaru — a nikt przecie nie podejmie tezy Brücknera, że zjawiska językowe są geograficznie zupełnie chimeryczne, że gdy dane zjawisko jest np. na Śląsku, a nie ma go na Mazowszu, to równie dobrze mogłoby być na odwrót —, to się musi ten związek uznać. Skoro więc zjawisko można uważać jako ogólnie małopolskie, a nigdzie nie występujące poza Małopolską, to musiało ono powstać w epoce, gdy obszar ten stanowił jeszcze dla siebie wyraźną całość, a więc co najpóźniej w w. XV., może i wcześniej. Można by wprawdzie wyjść z niewątpliwego chyba założenia, że to małopolskie średniowieczne χ było w ogóle bardzo luźne i dopiero później w pewnych pozycjach wzmacniało się w zwartą, ale nie sprzyja takiemu ujęciu ani ogólny obraz geograficzny, ani przypuszczenie, żeby się to słabe χ długo mogło na tym stopniu trzymać. Chociaż więc w zabytkach nie mamy bezpośrednich (a właściwie pośrednich) zapisów, trzeba dać pierwszeństwo wnioskowi wyciągniętemu z zestawienia bezpośrednich faktów językowych dzisiejszych z badaniami historycznej antropogeografii.

Podobne rozumowanie zastosować można i do innych faktów językowych, nie na ostatnim miejscu i do zagadnienia chronologii mazurzenia — dziwna rzecz tylko, że obrońcy jego późności jakoś nawet nie próbują się z tym argumentem załatwić —, ale ten jest bodaj najjaskrawszy. Zresztą choćby kto nawet chciał to rozumowanie obalić — argumentami mnie dotychczas nie znanymi —, to pozostaje fakt, że i dotychczasowa dialektologia, chociaż się tylko wyjątkowo posługiwała danymi ze starych zabytków, to jednak wcale nie mała się zajmowała także stroną historyczną.

Jakież więc określenie dodać na oznaczenie zabytkowego działu czy kierunku dialektologii? Jak widzimy, wcale tu nie idzie o odrębny cel badań, nawet nie tyle o odrębną ich metodę, ile przede wszystkim o odrębne źródła. Są one pisane w przeszłości, bada się je najpierw filologicznie, gdy żywe dialekty akustycznie.

Niedaleka od prawdy byłaby więc nazwa »dialektologia filologiczna«, albo — ze względu na cel, którym jest ustalenie pewnych danych z przeszłości — »dialektologia staropolska«.

W dyskusji wzięli udział: Kleczkowski, Doroszewski, Willman-Grabowska.

5. Witold Doroszewski: Historia języka w świetle faktów mowy jednostkowej.

W dyskusji wzięli udział: Urbańczyk, Lehr-Splawiński, Nitsch, Stieber, Koneczna, Stopa.

Referat będzie drukowany w Sprawozdaniach Komisji Językowej T-wa Naukowego Warszawskiego.

6. Stanisław Rospond: Funkcja syntaktyczna wskaźników zespolenia z perspektywy historycznej.

(Streszczenie).

Biorąc za punkt wyjściowy rozważań nad funkcją syntaktyczną partykuł-spójników stan współczesny, zilustrowany na materiale polskim (por. Z. Klemensiewicz: Składnia opisowa), wyróżniamy dwa momenty ujęzykowania relacji międzyzdaniowej: 1) wymawianiowy; 2) wyrazowy. W pierwszym wypadku intonacja, akcent, iloczyn, pauza spełniają tę samą funkcję zespoleniową, jaką w drugim wypadku spójniki oraz pomocnicze wskaźniki zespolenia (zaimki, przysłówki, zapowiedniki).

Ten opisowy, synchroniczny stan warto rzutować na tło historyczne, czyli zapytać: Jak się kształtowały wzajemnie, historycznie te dwa etapy syntaktyczne? Który i kiedy miał przewagę? Jaki był zasadniczy kierunek rozwoju: od wymawianiowego do wyrazowego czy odwrotnie?

Retrospekcja lingwistyczna musi się i w tym wypadku posłużyć: 1) dedukcją teoretycznolingwistyczną; 2) historycznym materiałem. Pierwsza każe przypuścić, że im dalej cofamy się wstecz, tym częściej czynnik fonetyczny (głównie intonacja), połączenie asyndetyczne odgrywało dominującą rolę przy złożeniach wypowiedzeniowych; tym też wcześniej parataksa, a nie hipotaksa dochodziła do głosu. Taka dedukcja językoznawcza, oparta na obserwacji procesów językowych, prowadzi nieodparcie do dwu

założeń-hipotez, wymagających potem materiałowego uzasadnienia: 1) pierwotne ubóstwo wyrazowych wskaźników zespolenia; 2) wielofunkcyjność nielicznych partykuł-spójników, które dopiero z czasem uzyskały mniej lub więcej ustaloną funkcję przez powolną ale stałą intelektualizację języka i przez dążenie do coraz większej ekspresji językowej. Musiało tak być, skoro partykuły-spójniki, niejednokrotnie pierwotne wyrazki emfatyczne, nie tworzą same przez się stałej, syntaktycznej relacji współrzędnej czy podrzędnej, gdyż nie mają określonej treści pojęciowej. Spójnik jest tylko nosicielem stosunku treściowego, zachodzącego między zdaniem

Materiał historyczny potwierdza te hipotezy o ubóstwie prymarnych wskaźników zespolenia oraz ich wielofunkcyjności. Mało jest bowiem partykuł-spójników wspólnych językom indoeuropejskim i słowiańskim (*i* = *et*; *li* = *albo*; *že*, tj. sanskr. *ha*; opozycyjne *a*, tj. lit. *o*, sanskr. *āt*; *nz*, tj. sanskr. *ná*, lit. *nè*; *bo*, tj. lit. *bà*, awest. *bā*; zaimkowe wskaźniki zespolenia *to*, *je* oraz ich sekundarne derywaty).

Zarówno materiał ogólnosłowiański jak i zwłaszcza szczegółowiej przytoczony materiał staropolski, głównie XVI-wieczny potwierdza te założenia syntaktyczne. Wiek XVI, przełomowy dla języka polskiego i pod tym względem, jest instruktynny, gdyż wtedy czynnik intelektualizacji językowej, porządkującej zespoły wypowiedzeniowe, oraz czynnik ekspresji językowej odegrał znaczną rolę. Pisarze prowadzą dyskusje poprawnościowe, co można śledzić zarówno w ówczesnych drukach reformacyjnych jak i w odpowiednich rękopisach.

Bylibyśmy jednak w błędzie, upraszczając sobie to zagadnienie w postaci wyłącznego, ewolucyjnego rozwoju od »prymitywnego«, fonetycznego połączenia międzyzdaniowego do »postępowego«, precyzyjnego połączenia wyrazowego; od parataksy do hipotaksy. To jest kierunek zasadniczy, ale nie wyłączny. Bowiem jest i odwrotny, co widzimy choćby w nowoczesnej prozie realistycznej, naśladowującej język mówiony w tych połączeniach asyndetycznych, współrzędnych, rzadziej spójnikowych i podrzędnych.

To nowy środek ekspresji językowej. Może zautomatyzowane połączenia wyrazowe szukają tą drogą zdysautomatyzowania.

W dyskusji wzięli udział: Klemensiewicz, Ingarden, Dłuska, Willman-Grabowska, Jodłowski, Mirowicz, Urbanczyk, Słuszkiewicz.

7. Stanisław Urbańczyk: Kilka spraw dotyczących pochodzenia polskiego języka literackiego.

(Streszczenie).

W dotychczasowych sporach najwięcej uwagi poświęcono mazurzeniu, jego chronologii i genezie. Zwolennicy wielkopolskiego pochodzenia języka literackiego opowiadali się z reguły za dawnością zjawiska, zwolennicy Małopolski (poza Brücknerem) za późnością (zob. Grappin RÉS XIII 195 i n.). Z pracy Taszyckiego (PF XV 2, 401—22) o mazurzeniu w rotach nie wynika bynajmniej, że w nich jeszcze nie mazurzono, bo może tylko pisarze mazurzenia unikali. Z pracy Małeckiego (PF XV 2, 221—31) wynika tylko tyle, że fonemy typu *š* zlały się z fonemami typu *s* po dyspalatalizacji samogłosek przednich i po przejściu grup *se* na *še*¹⁾, natomiast nie wynika, że do końca procesu identyfikacji trwał szereg *š* bez zmiany; mogły to być spółgłoski typu *s'* czy *š'*.

Nitsch przerzuca początki mazurzenia w okres plemienny z powodu zgodności izoglosy z granicami plemiennymi. Można jego dane uzupełnić. Mazurzące dziś fragmenty Wielkopolski nie należały do niej pierwotnie: tak było ze wsiami pod Wieleciem, Chwalimiem, ziemią wschowską, Chazakami pod Rawiczem i z Ostrzeszowskiem²⁾. Najciekawszy jest odcinek pd.-śląski. Mazurzenie nie biegnie tu zgodnie z granicą polityczną ustaloną od strony Małopolski w r. 1179 (a więc wcześniej niż sądził Nitsch), lecz granicą kościelną, która była polityczną do r. 1179, gdy natomiast na północy, w Ostrzeszowskiem, nie trzyma się kościelnej, lecz dawnej politycznej. Izoglosa mazurzenia między Śląskiem Opolskim a południowym nie jest zgodna z podziałami na księstwa po 1278 r., lecz jest odbiciem dawniejszej północnej granicy Śląska gołęzyckiego, który obejmował okolice Grodzca gołęzyckiego, Raciborza i Koźła. Wpływy opolskie nie potrafiły wygiąć tej izoglosy na południe (o trwałości granic mazurzenia zob.

¹⁾ Ostatnio J. Safarewicz (RS XVI 142, uw. 3) zwrócił uwagę na pewien szczegół w ortografii Bulli gnieźnieńskiej (1136 r.), z którego wynika, że dawne *ŕ*, tj. nowsze polskie *ć*, było już wtedy odrębnym fonemem. Gdyby więc wówczas z dawniejszego *še* powstało mazurzące *se*, nie mogło się zmieszać z dawnym *se*, które tymczasem przeszło w *še*. Innymi słowy, nawet Małecki musiałby dopuścić mazurzenie na pocz. XII w.

²⁾ Co do szczegółów por. St. Arnolda: Terytoria plemienne w ustroju administracyjnym Polski Piastowskiej (w. XII—XIII) w Pracach Komisji dla Atlasu Historycznego Polski, zesz. 2, Kraków 1927.

u Tomaszewskiego, Biul. PTJ VII). Przykładem, że granica polityczna może wywołać językową, jest granica polsko-czeska na rzeczce Psinie od r. 1137. Na tej linii stanęła czeska zmiana *g* na *k* i zanik nosówek, brak mazurzenia na północ od niej nie jest więc związany wprost z wpływem czeskim. Gdyby mazurzenie powstało dopiero po r. 1400, to właśnie silne wówczas wpływy czeskie byłyby ocaliły szereg *š* na całym Śląsku, a nie na linii na pn. od Koźla.

Skoro izoglosa mazurzenia jest zgodna z granicą plemienną, powstała wtedy, gdy podział na plemiona był żywy. Rozszerzenie terminu *Śląsk* poza okolice Wrocławia już w w. XII jest dowodem, że to działalność pierwszych Piastów na przełomie X i XI w. zniszczyła odrębności plemienne.

Geneza mazurzenia może tkwić w substracie, będzie więc zależeć od poglądów na praojczyznę Słowian. Ponieważ jednak powstało ono po wyemigrowaniu plemion czeskich i łżyckich, musi być od tej migracji późniejsze i jest może związane z gwałtownym zmniejszeniem się zaludnienia przez emigrację; może w wędrówce nie wzięły udziału ewentualne niesłowiańskie warstwy ludności i wpłynęły na zmianę systemu fonologicznego.

Wbrew dawniejszym mniemaniom izoglosie mazurzenia towarzyszą inne, jak $-ch \Rightarrow -k$, przejście nosówki krótkiej na *a*, nie *ę* (*a* było kiedyś wraz z mazurzeniem w Chwalimiu!) oraz $chw \Rightarrow$ na *f*. Taszycki (SAU XLVIII 40—5) łączy wprowadzie cofnięcie się ostatniego procesu z wpływami czeskimi, ale ponieważ nie stwierdzono dotąd wpływu czeskiego na fonetykę gwar Małopolski, a cofnięcie się jest zgodne z cofnięciem się wymowy *a*, należy je tłumaczyć tak samo wpływem Wielkopolski.

Istnienie języka literackiego, względnie—jako fazy wcześniejszej—języka kulturalnego łączy się ściśle z istnieniem normy językowej ponaddzielnicowej. Jasna rzecz, że im dalej wstecz, tym norm mniej, ale bezwzględnej jednolitości nie ma nawet dziś. Najwcześniejszym przykładem normy jest *iž* zamiast *ež* w Kazaniach świętokrzyskich, które zresztą mają małopolskie *fała*. Drugą normę odkrył Rospond w nazwach na *-sko*; działała ona już XIV w., jest więc zgodność chronologiczna z tamtą. Istniała już w XIV w. ortograficzna norma w zabytkach literackich, tzn. jeden znak na nosówkę, w XV w. był on pokryciem dla różnych spo-

sobów wymawiania. Nie byłoby więc niczym dziwnym, gdyby koło 1400 r. istniała norma zakazująca mazurzenia.

Wpływ czeski grał pewnie nieraz rolę języczka u wagi. Używał on swojej powagi czasem cechom pd.-polskim (brak przejścia *rā-* na *re-*), częściej wielkopolskim (*š, chv*), ale są cechy wielkopolskie, które się przyjęły bez pomocy czeskiej (nosówka *ę, iż, trzymać*).

W dyskusji zabierali głos: Stieber, Nitsch, Rospond, Willman-Grabowska.

8. Halina Koneczna: Z obserwacji syntaktycznych nad gwarą łowicką.

(Streszczenie).

W mowie potocznej a zwłaszcza w gwarach ludowych używamy zdań bezosobowych znacznie częściej niż w języku klas wykształconych.

W gwarze łowickiej, która pod tym względem zupełnie dobrze reprezentuje wiele innych gwar polskich, można prawie zawsze użyć bezosobowej formy zdania, aby w takiej wypowiedzi usunąć z siebie odpowiedzialność za źle wykonaną pracę, za zepsucie czy zniszczenie czegoś, aby okazać swą niepewność, nieporadność lub bierność w stosunku do własnych przeżyć jak i do zjawisk świata zewnętrznego: *stłukło my się*, **ozdarta my się*, **uno my się zmeleło*, *zabocelo my się*, **uno samo my się płace*.

Ponadto w gwarze łowickiej rozpowszechniła się bardzo pewna forma wyrażenia bezosobowych a mianowicie z formalnym podmiotem *ono*, a więc **uno pado*, **ono gźmi*, **uno się galańce* **oćpleto*. Ponieważ tę samą postać impersonaliów spotykamy również w innych gwarach polskich a także i w innych językach słowiańskich, więc jest to zjawisko językowe ogólnosłowiańskie — rodzime, a nie powstałe pod wpływem składni niemieckiej, jak to dotychczas twierdzili niektórzy slawiści.

Rozpowszechnienie się formy bezosobowej zdań wytworzyło już w dawnych czasach w różnych językach słowiańskich takie zdania kontaminowane, jak *żał mi go było*, *szkoda go było*, *czas było* itd. Obecnie w gwarze łowickiej powstał nowy typ zdań kontaminowanych, np. **uno się zrobił desc*, **ono je mirus*, *k'e'ę uno i'ę się wiżała kšyda*, **uno go rano kašel zavydu duši*; w zdaniach tych orzeczenie stosuje się jeszcze w formie liczby i rodzaju do podmiotu logicznego, jednakże podmiot jest usuwany na plan dal-

szy, stanowi jakby część orzeczenia, a zdanie całe przez wprowadzenie na pierwsze miejsce zaimka *ono* włączone zostaje do kategorii impersonaliów.

W gwarze łowickiej — tak jak i w wielu innych gwarach ludowych — nie występują zdania bezpodmiotowe typu *wzięto, dano*, nie ma też zwyczaju używania formy II osoby l. poj. lub I l. mn. w znaczeniu ogólnym, bezosobowym, np. *wygraj w polu, a wygrasz i w sądzie* albo *zobaczymy*.

W dyskusji wzięli udział: Kuryłowicz, Doroszewski, Stieber, Dłuska, Willman-Grabowska, Stopa, Jodłowski.

9. Stefan Hrabec: „Kresowość“ w języku poetów czerwonoruskich.

(Streszczenie).

Celem zbadania rozmiarów i dróg językowego wpływu kresów wschodnich na język literatury, a przezeń na dialekt kulturowy¹⁾ przejrzałem pod tym kątem widzenia »Rytmy« Szarzyńskiego, »Sielanki« Szymonowica, »Roksolanki« S. Zimorowica oraz »Sielanki« B. Zimorowica²⁾. Ze względów historycznych potraktowałem język każdego z nich z osobna³⁾.

Język Szarzyńskiego (Szarzyńscy przybyli na Ruś z Małowszą) bardzo słabo uległ wpływom kresów. Jego prowincjonalizmy są nieświadomymi zapożyczeniami słownikowymi, czerpanymi z języka potocznego, wraz z ich kresową fonetyką. Dotyczą one przeważnie życia wojskowo-obozowego. Ruskie fonetycznie są np.: *zdużać, pohński*, słowotwórczo: *pohàniec* (tu i fonet.), *styszny*, słownikowo: *zbroja*⁴⁾. Wyrazy *bachmat* i *bohater* dostały się ze wschodu przez ruskie ogniwo.

1) Por. T. Lehr-Splawiński, Wzajemne wpływy polsko-ruskie w dziedzinie językowej. Szkice z dziejów rozwoju i kultury języka polskiego. Lwów—Warszawa 1938, s. 105—27.

2) Przeprowadzam też studia nad »kresowością« w języku późniejszych pisarzy, zwłaszcza epoki romantyzmu.

3) Nie zajmuję się wnioskami, które nasuwa analiza rymów; to zagadnienie wyczerpał prof. K. Nitsch w rozprawie »Z historii polskich rymów«. Warszawa 1912.

4) Pod wpływem łac. *arma* ma też *zbroja* u Szarzyńskiego znaczenie 'wojna', nie notowane ani u Lindego ani w Słowniku Warszawskim.

U Szymonowica, po ojcu również Mazura, wpływów kresowych już więcej; np. fonetyczne: *nadzież* 'nadzieja', *zubr*, *bohato*, *krynica*, słowotwórcze: produktywność przysłówków na -o (*śmieszno*), produktywność suf. -ica ($\leftarrow$ *-ika) (*zapaśnica*, *zuchwalica*), fleksyjne: przymiotniki twardotem. zamiast miękkotem. (*ostatny*), słownikowe: a) przekłady fonetyczne, powstałe na tle bilingwizmu kresowych Polaków: *sielanka*, *sioto*, *cieliczka*, *garb* 'pagórek', *wiedma*, b) przekłady fleksyjne (zmiana końcówki na polską): *duży* 'silny', *dumać*, c) wyrazy zapożyczone bez zmian: *duma*, *sobaka*, *zbroja*, imiona: *Haśka*, *Pańko*, zwroty: *teraz się mowa mówi*, pasterskie terminy wołoskie: *bryndza*, *cap*, *fujara*, *koszara*. Wyrazy orientalne (przez medium ruskie): *buhaj*, *sajdaczek*, *surma*. Wszystkie te konstrukcje znane już były mowie kresowych Polaków, tylko *sielankę* jako 'idyllę' stworzył Szymonowic, nadając nowe znaczenie ukr. wyrazowi *selanka* 'wiejska dziewczyna lub kobieta'. Jedne z nich weszły do języka utworu świadomie dla celów stylistycznych (np. imiona ruskie, niektóre wyrazy wołoskie i orientalne (*sajdaczek*), inne zaś cechy kresowe wchodzą w system językowy poety nieświadomie, jako utarta część składowa ówczesnej kresowej polszczyzny.

Podobne wnioski da się wysnuć z analizy języka S. Zimorowica. Tak np. ruskie fonetycznie są: *zubr*, *krynica*, cerkiewne *winohrad*; słowotwórczo: *lipina*, *krzewina* 'lipa, krzew'; fleksyjnie: *ja postąpił*, *ja jest*; słownikowo: a) przekłady fonetyczne: *zaplotka* 'wstażka do warkocza', *zmiennik* 'zdrajca', *biata czeladź* 'panny', b) przekłady słowotwórczo-fleksyjne: *lacki*, *zahaleń*, c) zapożyczenia bez zmian: *bojar*, *zezula*; imiona: *Ostafi*, *Pałacna*. Wołoskie są tylko zeslawizowane *multanki*, a do nielicznych orientalnych należą np.: *bisior*, *kozak*, *sajdak*, *surma*.

Sielanki B. Zimorowica, który równie dobrze władał językiem polskim jak małopolskim, tak są pełne form kresowych, że mogą służyć za dokument do badań nad przenikaniem się języków na terenie mieszanym. Fonetycznie ruskie są np.: *hołubiec*, *kucza*, *molczanka*, *połk*, *skomoros*, *czereńcha* (ale wciąż: *trześnia*), *czarapacha*, *derewnia*, *motojcy*, *trużenik*, *hospodyn*, *kotiuha*, *pobratym*, cerkiewne: *winohrad*, *hrad*, słowotwórczo: *Przeczysta*¹⁾, *starszyna* 'starszy-

¹⁾ St. Urbańczyk, Polskie przymiotniki typu *przepiękny*, *przesławny*. Język Polski XXV, 1947, s. 78—82.

zna', *krzewina* 'krzew', *ptaszyna* 'ptak', nazwy etniczne z suf. -'ec (←*-ьсѣ): *bisurmaniec*, *hordyniec*, *naszyniec*¹⁾, przysłówki na -o (*bujno*). Liczne zdrobnienia z przyr. -e (←*-ѣт-): *bękarcię*, *łwięta*, *niewinnięta*, *pastuszęta* świadczą o wpływach Mazowsza na polszczyznę kresów²⁾. Rutenizmy fleksyjne to przym. twar dotem.: *młodoletny*, gen.-acc. fem. *ona niewielkich dziewcząt płaszać uczyła*, praet.: *my przyszli*, *my stali*. Słownictwo: a) przekłady fonetyczne, np.: *Biała Ruś* 'panny, kobiety' (por. *biała czeladź* u Szym. Zimor.), *bies*, *przedawać się* 'przechodzić na drugą stronę', *wasilek* 'bławat', *przyczaszczuć* 'udzielać komunii', b) przekłady słowotwórczo-fleksyjne, np.: *kobuźnik*, *czernica* 'zakonnica', *komonny*, c) zapożyczenia bez zmian, np.: *chata*, *pszono*, *szuja*, imiona ruskie: *Femka*, *Panas*. Cytaty ukr.: *Bateńku horoszy...* itd. Wołoskich terminów pasterskich mało, np.: *cap*, *koszary*, sporo natomiast wyrazów orientalnych, np.: *assawula*, *buhai*, *kobza*, *szarańcza*, *wataha*, związanych głównie z życiem wojskowo-obozowym i gospodarką pasterską. U B. Zimorowica prowincjonalizmy w małej tylko części mają charakter świadomej stylizacji; należałyby tu tylko cytaty ruskie. Reszta ma o tyle charakter stylistyczny, że chce zbliżyć się do języku potocznego na kresach, a ten był już wtedy nasiąknięty wpływami ruskimi, wołoskimi i orientalnymi. Wprowadzając je do »Sielanek« nie obawiał się autor niezrozumienia: tak mówili ich czytelnicy.

Wpływy kresowe narastają, poczynając od specjalnych terminów wojskowo-obozowych i terminów pasterskich a kończąc na wyrazach związanych z codziennym życiem. W zakresie wpływów na system językowy obserwujemy wytworzenie się nowych fonemów (*h*), przyswojenie nowego znaczenia suf. -'ec (←*-ьсѣ) i wytworzenie się wskutek dwujęzyczności kresowian pewnych stałych relacji fonologicznych i morfonologicznych (*seło*: *sioło*; *horb*: *garb*; *komonnyj*: *komonny*), co było wrotami dla coraz silniejszych wpływów w w. XVII, a potem w epoce romantyzmu.

W dyskusji zabierali głos: Stieber, Rospond, Nitsch, Doroszewski, Lehr-Spławiński, Urbańczyk.

¹⁾ Por. H. Ułaszyn, 'Pochodzenie etniczne nazwy *Ukrainiec*. Łódź 1947. (Prace Łódzkiego Tow. Nauk., Wyd. I, nr 1).

²⁾ W. Taszycki, Patronimiczne nazwy miejscowe na Mazowszu. Sprawozdania Pol. Akad. Um. XLVIII, 1947, nr 5, s. 164-9.

10. Adam Kleczkowski: Słowiańskie wpływy językowe w Szlezewiku i Holsztynie.

(Streszczenie).

Materiału dostarczył słownik Ottona Mensinga: *Schleswig-Holsteinisches Wörterbuch (Volksausgabe)*. K. Wachholz, Neumünster 1927—35, 5 tomów.

Chciano tu dać pełną historię języka i obyczaju, połączyć językoznawstwo i ludoznawstwo, słowa i rzeczy. Czerpano z żywego źródła, tj. ludu, mniej ze źródeł pisanych, ale uwzględniono słownik Schützego: *Holsteinisches Idiotikon*. Hamburg — Altona 1800—6.

Jakie mamy wyrazy słowiańskie w tym słowniku szlezewicko-holsztyńskim?

Agurk, *Augurk* 'ogórek' i złożenia różne. — *Baschlik*, ros., p. *baszlyk* ze wschodniego, turecko-tatarskiego. — *Besemer...*, niem., dolnoniem. z ros. *bezmen* z tur. — *poolschen Bookweizen* 'polnischer (tatarischer) Buchweizen', p. hreczka, gryka, tatarska, poganka. — *Böhmaken* 'woźnice' z *Böhmen* i słow. -ak. — *Dörsch...* 'izba', śrdn. *dornitze*, *dornse* wyprowadzane ze słow., ros. *gornica* 'łaźnia', raczej rom. **turnicium*, -icia 'wieża'; -nica, -ica może być rom. — *Degen*, *Deget*, *Dęgt* 'smoła brzoźowa', pol. *dziegieć*; już śrdn. *deiget* ze słow., nie lit. *degūtas*. — *dudeln*, *Dudelsak*, *Dudeldans* z zach.-słow., pol. *dudy*, *dudlic*, a to z tur. — *Eesch*, *Eez...* nazwy polne raczej niem. niż słow. — *Gaard* 'plot, zagrodzony kawał ziemi, podworzec' ze względu na znaczenie raczej niem., sts. *gard*, fryz. *gaard*, duń. *gaard*, niż słow. *gard*, pol. *gród*, *ogród*, *zagroda*. — *gluupsch*, *gluups* 'podstępny' ze względu na znaczenie raczej niem. *gluup* niż słow., pol. *głupi*. — *Gorsch*, *Grapsch* nie słow., pol. *garść*. — *Hallunk*, jak niem. z czesk. *holomek*, *holý* 'nagi, goły'. — *Hamster* 'chomik, człowiek gromadzący zapasy' jak niem. ze słow. *chomēstorz*, pol. *chomik* z ukraiń.(?). — *Heiduck* 'przezwisko ze słow., pol. *hajduk* a to z węg. *haiduk* l. mn. do *haidu* 'rabuś'. — *-itz*, *-ize*, *-eez*, *-etse*, *-atse* częsta końcówka w słow. nazwach we wschodnim Holsztynie. — *Juchten* ros., pol. *jucht* z tatarskiego. — *Junkas* 'kozak' ze słow. *junak* czy *jung Gast*? — *Kaat* 'chałupa' niem., śrdn. *kote*, *kate*, czy słow., pol. *chata*? — *Kaback* 'chałupa' niem., dn. *kabacke*, czy słow., ros. *kabak* 'szynk'? — *Kalesch* 'lekki wóz', niem. *Kalesche*, słow., pol. *kolasa*, ros. cz. *kolesa* do *koło*. — *Kalmank*, *Kalmuck* m. 'gruba materia wełniana w pasy', 'kołnierz', *Kalmücken*, *Kalmuck* prze-

zwisko przez słow., ros., pol. *kałmuk* ze wschodu. — *Kantusch*, *Kontusch*... 'suknia kobieca' z pol. *kontusz*, a to ze wschodniego. — *Karbatsch* f. 'bicz z rzemienia', *karbatschen* 'bić', n. *Karbatsche* ze słow., pol. *karbacz*, a to ze wsch. — *Kascheng*, *Kaskeng* 'płaszczyk', franc. *casaguin*, *casaque*, włoskie czy ros. *kazak*. — *Kaschuben*, p. *Kaszuba*. — *Kassak*, *Kosack*, ros. *kazak*, *kozak*, pol. *kozak* z tur. — *Kassewei*, *Kassaweika* 'płaszczyk kobiecy' czy franc. *casaque* 'płaszcz' i *Kawei*, *Karwei* 'płaszcz', ndl. *kabaa*i, malajskie *kabaja*, czy pol. *kacabai*, *kacabajka*, *kacawejka*, a to z niem. *katzboi* 'gruba tkanina kosmata' czy z tureckiego? — *katschen* 'rzucać kaczki na wodzie', por. słow. *kačg*, *kačiti*, serb.-chorw. *kàčām*, *kàčati* 'pluskać o rybach' Berneker, Slav. etym. Wört.; ale *kletschen* w Szlezwiku? — *Keddig*, *Kedding*... 'kołowiej, pałki, rogozie', 'labuzie', śrdn. *keddig* staropruskie czy słowiańskie, pol. (kaszubskie i pruskie) *kadyk* 'jałowiec'; niem. *kaddig*, *kaddik* a czesk. *kadik* 'jałowiec' do *kaditi* 'kadzić'; Nitsch pol. dial. (Prusy Wschodnie) *kadyk* 'jałowiec' wyprowadza z lit. *kadygys*. — *Karbatsch*, *Klabatsch*, *Krabatsch*, n. *Karbatsche*, p. *karbacz* z tur. czy węg.; *klabatschen*, *klabartschen*, *krabatschen* 'bić karbaczem, trzaskać z biczem'. — *Kowör* nazwa wsi, czy słow., pol. *kawior* 'kałuża, staw z wodą stojącą'? — *Kalmück*, *Komuck*, *Komük*, *Kamuk* z słow., pol. *kałmuk* a to ze wschodu. — *Krabaat*, *Krabater*... 'dzikus, niesforny chłopak' z *Kroat*, p. *Chorwat*, może jeszcze z czasów wojny 30-letniej. — *Kruutsch*, *Kruusch*, *Karuutsch*, n. *Karausche*, p. *karaś*, słow. z łac. a to z gr. — *Kutsch* 'Kutsche', pol. *kocz* z węg. *Kocs*, *kocsi* 'wóz do podróży'. — *Lulatsch*, *Lulatscher* przezwisko, czy końcówka *-atsch* ze słow. *-ač*, pol. *-acz*? — *Marredi* m. 'Meerrettich', 'chrzan', śrdn. *merredik*, ale formy *Marrack*, *Marrock*, *Marrik*, *Marrek* mają może przyrostki pod wpływem słow. *-ak*, *-ok*, *-ik*, *-ek*. — *Masolka*, *Musolka* 'polka mazurka'. — *Mosjewiter* 'Moskowiter' wspomnienia z r. 1700 i z czasów Napoleona. — *-nitz* w nazwach geograficznych ze słow. *-nica*, *-nice*. — *pamäle*, n. *pomale*, słow., p. *pomału*. — *Penunje* 'pieniądze'. — *Perzel* n. czy słow., p. *pierdziel*? — *Pietsch* 'Peitsche', słow., p. *bicz*; *pietschen* 'peitschen'. — *Pletz*, śrdn. *pletz* 'Lappen', raczej rodzime niż słow. *plát*; w nazwach miejscowych *Pletzen* z n. *Platz* (p. *plac*). — *Pliet* 'rybka' raczej z łac. *platessa* niż ze słow., pol. *pltotka*, *pltocica*, co daje w XV w. wschodnio-środkowo-niem. *plötzen*, n. *Plateisen*. — *Polack*, *poolnisch*, *poolsch* przeważnie w ujemnym znaczeniu. — *Polka-haar*, *-jack*, *-mantel*, *-mütz*. —

Polka, Pulka 'polka' taniec pierw. czeski. — *Polnäs, Ponnäs* 'Polonaise', 'polonez'. — *Pommer, Pommering*, pol. *Pomorzanin*, prusko-niem. *Pommerênké*. — *Pomuchel* 'pomuchła'. — *Puschmanke* 'rękawy kaftana kobiecego', przyrostek słow.? — *Puttgarden* wieś, słow. *podgród?*, połab. *podgord*. — *Redowa* 'taniec dawny', pol. *redowa, regdowa* 'taniec czeski'? — *rojacken* 'niezmordowanie pracować', przyrostek *-acken?* — *Russ, russisch, rusch, de Rusch* 'rodzaj polki'. — *Scharwenzel, Scherwenzel*, cz. *červenec* 'bubek czerwony w kartach' z etymologią ludową do *Wenzel*. — *Schawerack, Schawrack, Schawwerack* 'stare ubranie', słow., pol. *czaprak* z tur. czy węg. — *Slav*, l. mn. *Slaven i Slaben* 'Sklave'; *slaben, slaven* 'ciężko pracować', śrdn. *slaven*; *Slaweree* 'Sklaverei'. — *Steilitz, Stiegelitz, Stiegelitz* 'Stieglitz', słow., pol. *szczygiel*; także 'kobieta, która dumnie kroczy'. — *Tater* 'cygan' właściwie 'tatar'; *Tatersch* 'cyganka'. — *Täte* 'ojciec' z języka dzieci, nie słow., pol. *tata*. — *Trabant* 'pędziwiatr', pol. *drabant* węg., wschod. czy raczej niem.-czesko-włoskie, niem. *Trabant, Drabant*. — *Wenden* 'Słowianie' w nazwach miejscowych. — *Wisselber* 'Weichselkirsche', 'wiśnia', *Wissel*, n. *Weichsel*, p. *Wisła*. — *Wesack(en), Wessak, Wessel* 'Wiesel', 'łasica', może *-ak* słow. — *Zansel* przezwisko na nieporządną kobietę, *Sansel* 'plotkarka', por. pol. *zazel*; *zanzeln* 'być nieporządnym', por. pol. *zazelić*. — *Zitterkatusch* 'kokietka', może *-katusch* słowiańskie, p. *Kasia*.

Z tych przeszło 60 pozycji «słowiańskich» może najważniejsze są przyrostki *-itz, -nitz, -ak, -ka, -ik, -atz, -atsch* ze słow. *-ic, -nica, -nice, -ak, -ka, -ik, -ač (-acz)*, ale i tu na podstawie samego przyrostka nie zawsze można rozstrzygnąć, że wyraz musi być zapożyczony. Może jest słow. przedrostek *po-* w *Podümnis* f. z n. *Verdammnis* 'potępienie'. Ważne są słowa *Slav* i *Wenden*, a także *Pommer*. Inne wyrazy mało są charakterystyczne, ponieważ są one albo ogólnoniemieckie, albo nawet ogólnoeuropejskie. Natomiast palatalizacja *-ke* w *-tje, -je* (*-dže, -že*) jest fryzyjska, nie słowiańska, tak samo jak w kilku gwarach dolnoniem. w Polsce przedwojennej i w gwarach dolnoniem. na Pomorzu niemieckim przed wojną.

Jakie są to kategorie znaczeniowe? Rośliny, owoce: *Agurk, poolschen Bookweten, Wisselber*. Zwierzęta: *Hamster* (?). Ryby: *Karp, Kruutsch, Pliet, Pomuchel*. Ptaki: *Steilitz*. Ubranie: *Baschlik, Kantusch, Kassawei*: *Kassaweika, Polka-jack, -mantel*. Waga:

Besemer. Smoła: *Degen*, *Deget*. Wóz: *Kalesch*, *Böhmaken* 'woźnice'. Bicz: *Karbatsch*, *Pietsch*. Nazwy ludów: *Böhmaken* 'woźnice z Czech' (Böhmen), *Kaschube*, *Kassak* 'kozak', *Krabaat* 'Kroat, Chorwat', *Mosjewiter*, *Polack*, *Pommer*, *Russ*, *Slav*, *Tater*, *Wenden*. Służba: *Heiduck*, *Slav*, *Trabant*. Chałupa: *Dörnsch*(?), *Kaat*(?), *Kaback*(?). Przewiska: *Hallunk*, *Heiduck*, *Kassak*, *Krabaat*, *Mosjewiter*, *Polack*, *Russ*, *Slav*, *Zansel*(?) Tańce: *Masolka*, *Polka*: *Pulka*, *Pollnäs*, *Redowa*, *Rusch*, *Taterdans*. Wschodnie: *Agurk*, *Baschlik*, *Besemer*, *poolschen Bookweten*, *Hamster*(?), *Heiduck* węg., *Kaat*, *Kaback*(?), *Kantusch*, *Krabatsch*, *Komuck*: *Kalmuck*, *Schawerack*, *Tater*, *Trabant*(?).

Jak się te wyrazy grupują geograficznie? Mensing podaje tylko czasem rozmieszczenie, i to dorywczo, niesystematycznie i nie wyczerpująco.

Holsztyn przeważa znacznie nad Szlezwikiem. W Holsztynie Zachodnim wysuwa się Dithmarschen, w Południowym Pinneberg i Lauenburg; w Holsztynie Wschodnim dawne Księstwo Lubeka, Lütjenburg, Kiel, a przede wszystkim wyspa Fehmarn, która wedle podania połączona była niegdyś z lądem stałym Oldenburg i tworzyła z nim wyspę, oddzieloną od Holsztynu przez cieśninę między Grube a Weissenhaus. Mieszkańcy nazywali się u ludności Wschodniego Holsztynu *Ranaken* (z *Fehmaranaken*?, ale *Rana* 'Rugia', może więc *Ranaken* 'mieszkańcy Rugii?') z powodu używania przyrostka *-ak*: *Bull*, *Bulle* 'byk', *Büllaken*, *bittaken*, 'einbißchen', *Tēnaken* 'Zähnen', *Gösaken* 'Gänschen'... St. Sawicki w artykule: *Über die lechitischen Ortsnamen in Süddänemark*, Särtryk of Acta Philologica Scandinavica, København XII/3, 179—199 objaśnia słowiańskie nazwy miejscowe na wyspach Lolland i Falster, leżących naprzeciw wybrzeża pomorskiego jako przedłużenie Oldenburga i wyspy Fehmarn.

Dawny materiał z historycznych źródeł nie wszedł do słownika Mensinga w wydaniu »ludowym«. Ten materiał przede wszystkim onomastyczny znajduje się w rękopisie słownika w Kilonii (Kiel) i w licznych aktach historycznych, wydanych już drukiem lub nie wydanych. P. Bronisch: *Die slav. Ortsnamen in Holstein u. im Fürstentume Lübeck*. Sonderburg (program szkoły realnej) 1901 n. korzystał częściowo z materiałów drukowanych.

W dyskusji wzięli udział Kuryłowicz i Lehr-Spławiński.

11. Anatol Mirowicz: O partykułach, ich zakresie i funkcji.

Termin »partykuła« jest używany przez językoznawców w różnych znaczeniach, dlatego też muszę zaznaczyć, że mam na myśli partykuły sensu stricto, tzn. jednostki leksykalne, które nie służą do wyrażania stosunków składniowych pomiędzy częściami zdania. Nie stosuję więc tego terminu do przyimków i spójników. Szober nazwał partykuły dość niefortunnie wyrazkami. Nazwa ta sugeruje traktowanie partykuł jako cząsteczek z punktu widzenia morfologii, podczas gdy w istocie chodzi tu o cząsteczki pod względem składniowym, o jednostki leksykalne, które nie stanowią samodzielnych części w strukturze zdania.

Kwestia partykuł była u nas w ostatnich czasach albo w ogóle pomijana, albo odsuwana gdzieś na peryferie nauki o języku jako coś zupełnie nieistotnego. Albo w ogóle nie uwzględniano odrębnej kategorii partykuł, albo je zbywano ogólnikową wzmianką, że należą do wyrazów niesamodzielnych i nadają wyrazom lub zdaniom, przy których występują, »pewne zabarwienie znaczeniowe lub uczuciowe«.

Szober (Gram. jęz. polsk., wyd. II, s. 112) ogranicza się do przytoczenia partykuł: *no, że, li, czy, niech, -by* i podaje następujące przykłady na »zabarwienie znaczeniowe lub uczuciowe«: »Tak na przykład, partykuła *niech (niechaj)* nadaje słowom osobowym znaczenie rozkazu, np. *niech przyjdzie!* Partykuły *czy, -li* nadają wyrazom charakter pytania, np. *czy przyjdzie?* — *czy to on?* Partykuły *-no, -że* łagodzą lub wzmacniają rozkaz, nap. *chodźno! dajże!*«

Więcej uwagi udziela partykułom Łoś, który się zajmuje ich stosunkiem do spójników. W swojej Składni w Gram. zbior. zaznacza on, że spójniki występują również »w funkcji nie spójników, lecz partykuł, po największej części emfatycznych, albo też składają się z elementów morfologicznych, będących właśnie takimi partykułami« (s. 367). Wypowiada on również zdanie, że »najstarożytniejszymi ich (spójników—uwaga moja) funkcjami były funkcje partykuł emfatycznych, a potem z tych rozwinęły się funkcje spójników« (s. 369). W Krótkiej gram. hist. znowuż czytamy: »Między spójnikami a partykułami, nazwanymi przez Szobera wyrazkami, które nadają wyrażeniom różnego rodzaju odcień uczuciowy, nie można przeciągnąć ścisłej granicy...« (s. 219). Następuje przegląd historyczny pokrzyżowań funkcji partykuł

i spójników. Cała sprawa jest właśnie potraktowana z historycznego punktu widzenia, w dokładniejszą analizę samej funkcji autor się w tym miejscu nie zapuszcza. W odstępie zatytułowanym: *Przyimek. Spójnik. Partykuła. Wykrzyknik.* — pisze on jeszcze krótko: »Partykuła nadaje członowi zdania, z którym stoi w związku, pewien odcień uczuciowy, wzmacnia go lub łagodzi, wskutek czego partykuła, nazywana zwykle emfatyczną, zbliża się do znaczenia wykrzyknika« (s. 231).

W Gramatyce współczesnej polszczyzny kulturalnej w zarysie prof. Klemensiewicza sprawa partykuł jest ujęta bardzo krótko i ogólnie. »Są wyrazy, które same nie posiadają znaczenia, ale wyrazowi, któremu towarzyszą, nadają swoiste zabarwienie, tzn. oznajmiają rozkaz, życzenie, zdradzają zniecierpliwienie, niechęć itp....« (s. 82).

W Gramatyce języka polskiego (Podręcznik dla wszystkich) prof. Lehra-Splawińskiego i Kubińskiego (wyd. V, 1947) o partykułach mówi się tylko tyle, że są one wyrazami niesamodzielnymi (s. 40).

W gramatykach A. Kryńskiego, Steina i Zawilińskiego, Gaertnera partykuły nie figurują wcale¹.

Takie potraktowanie partykuł jest oczywiście niewystarczające, nie daje bowiem jasnego pojęcia o nich i ich roli w języku.

Otóż dokładniejsze przestudiowanie zagadnienia doprowadza do wniosku, że partykuły odgrywają w strukturze języka rolę doniosłą, gdyż spełniają bardzo istotną i zupełnie swoistą funkcję.

Ta funkcja nie jest bynajmniej nieznaną; chodzi raczej o to, że nie została ona wyraźnie wyodrębniona i że nie docenia się jej specyficzności i samoistności. Sądząc z różnych fragmentarycznych uwag, czynionych mimochodem przy roztrząsaniu innych zagadnień, kwestia partykuł dojrzała do tego stanu, iż jej systematyczne opracowanie staje się potrzebą dnia.

Ze względu na skrótowy charakter moich wywodów podaję od razu na początku wyjaśnienie, które stanowi rozwinięcie wyniku przeprowadzonego studium.

Odróżniamy wyrazy pełne, samodzielne znaczeniowo, zwane też kategorycznymi, oraz formalne (puste), pod względem zna-

¹ O potraktowaniu sprawy przez Gaertnera oraz przez prof. Klemensiewicza w Składni opisowej współczesnej polszczyzny kulturalnej powiem w innym miejscu.

zeniowym niesamodzielne, synkategorematiczne. Pierwsze są znakami jakichkolwiek desygnatów (przedmiotów, cech, czynności), drugie są znakami stosunków, w jakich pozostają desygnaty względem siebie (przyimki, spójniki). Rozróżnienie to, jakkolwiek budziło różne wątpliwości, jednakże się ostało, jest bowiem mimo swoją niedoskonałość czasem wygodne praktycznie i zasługuje na utrzymanie¹. Natomiast mało uwagi udziela się trzeciej kategorii wyrazów, takich, które ani nie są znakami desygnatów, ani nie spełniają funkcji czysto formalnej w sensie potocznym. Mam tu na myśli wyrazy oddające stosunek osoby mówiącej do wypowiedzianej przez siebie treści: postawę psychiczną wobec tej treści, sposób jej ujmowania.

Stosunek ten jest trojakiej natury: uczuciowy (emocjonalny), wolowy (wolicjonalny) i rozumowy (intelektualny). Każdy z trzech wymienionych typów stosunku z kolei może być pozytywny lub negatywny, albo też obojętny². Taki, który nie jest ani całkiem pozytywny, ani całkiem negatywny, ani całkiem obojętny, może być mniej lub więcej zbliżony do pozytywnego albo mniej lub więcej zbliżony do negatywnego.

Tak się przedstawia szkielet strukturalny od strony wypowiedzianej treści, a raczej od strony stanu psychicznego osoby mówiącej, czyli jej ujmowania wypowiedzianej treści, ustosunkowania się do tej treści. Wszystkie wyliczone alternatywy mają swój wyraz w języku.

Przechodzimy do konkretnej strony zagadnienia, tzn. do przykładowego rozpatrzenia materiału językowego, oznaczającego

¹ Zob.: Gaertner, O tzw. wyrazach samodzielnych i niesamodzielnych. JP XVI 33—42; Oesterreicher, O przyimkach i spójnikach w roli samodzielnych powiedzeń, ib. 75—6 wraz z odpowiedzią Gaertnera i uwagą Redakcji (ib. 77—9); Dłuska, Ex re »wypowiedników« i »spójek«, ib. 163—71. Jest to sprawa dla naszego tematu uboczna, muszę tu jednak bez bliższych wyjaśnień zaznaczyć, że niesamodzielnosc przyimków i spójników przejawia się głównie w tym, iż w pełnym zdaniu (nie jako równoważniki) nie są one jego samodzielnymi członami. W każdym razie wspomniana polemika nie wykazała, moim zdaniem, zbyteczności i bezcelowości takiego podziału.

² Właściwie stosunek rozumowy może być tylko pozytywny (twierdzenie) lub negatywny (przeczenie), nie może nie być ani twierdzeniem, ani przeczeniem. Jednakże czy to twierdzenie, czy to przeczenie może być osłabione, niepewne (przypuszczalne).

sposób ujmowania przez osobę mówiącą obiektywnego momentu przekazywanej treści.

1. Wyrazy służące do oznaczania stosunku uczuciowego.

Typowym takim wyrazem jest *o* używane przy wołaczach, albo twierdzącym *tak* lub przeczącym *nie*, albo często przy rozkazniku. Np.: *o bracie, o totrze, o radości, o drogi, o podty, o tak, o nie, o pozwól, o powiedz mi* itd.¹ Jakkolwiek takie *o* wzmacnia wykrzyknikowy charakter wyrażenia, nie można jego samego utożsamiać z wykrzyknikami, ponieważ wykrzyknik jest namiastką — albo, jeśli kto woli, embrionem — zdania. W naszym zaś wypadku *o* jest bezwzględnie tylko wchodzącą w skład wykrzyknika² partykułą emfaticzną, która wzmacnia jego zabarwienie uczuciowe i jest pozbawiona jakiejkolwiek samodzielności. Funkcją swoją nie różni się ona od takich partykuł wzmacniających jak *że, no* (zwykle przy rozkazniku): *daj no, odpowiadajże!* (albo w pytaniu: *cóż?*). Podobną rolę spełnia cząstka *a-* w przeczeniu *ani*. Jest to funkcja zupełnie swoista, której nie możemy uznać za gramatyczną w zwykłym pojmowaniu. Można ją raczej przyrównać do tej roli, jaką spełnia emocjonalna modulacja głosu. Chodzi o tę samą w istocie modulację za pomocą innego środka pozaprozodyjnego). Mimo wszystko jest to *sui generis* funkcja formalna.

2. Wyrazy służące do oznaczania stosunku wolowego.

Będzie tu mowa o partykułach spełniających funkcję wyrażenie gramatyczną jako formanty opisowych form niektórych trybów czasownika. Jasna jest rola regularnie używanej partykuły *niech, niechaj* (starsza i gwarowa *ac*), gdy służy do urabiania rozkaznika: *niech spyta, niechaj powiedzą* itd. Mniej uświadomianą formą, utworzoną za pomocą partykuły *niech*, jest nie wyodrębniony w polskiej gramatyce tryb życzący (optativus). Np.: *Niech się już skończy to oczekiwanie. Niechby się już zgodził*. Do

¹ Prof. Nitsch był łaskaw zauważyć, że są to wyrażenia głównie papierowe. Muszę mu przyznać całkowitą słuszość, zatrzymuję jednak te przykłady jako bardzo dogodnie do wydobywania specyficznego charakteru partykuł.

² Wołacz czy rozkaznik są tutaj funkcjonalnie wykrzyknikami. Zob. Gaertner, Funkcja osoby rzeczownika. Biul. PTJ IV 56—9 oraz moją notatkę pt. »Wartość uczuciowa rozkaznika a złożenia typu *czyścibut*«. JP XXVI 170—5.

urabiania tego trybu używamy także partykuł *bodaj(by)* i *oby*. Np.: *Bodajbym cię więcej nie spotkał. Oby mu się to udało* itp.

Nie podejmuję się rozstrzygnięcia kwestii, czy życzenie należy uznać za przejaw woli, czy chodzi tu wyłącznie o stan uczuciowy: z punktu widzenia językoznawczego jest to sprawa nieistotna.

Stosunek wolowy do wyrażanej treści mieści się, moim zdaniem, również w pytaniu. Przecież pytający dąży do wytworzenia sobie pewnego przekonania, którego mu właśnie brak. Celem normalnego pytania jest także spowodowanie odpowiedzi, tzn. określonego zachowania się odbiorcy podobnie jak przy rozkazie. A więc do wyrazów oznaczających stosunek wolowy mówiącego do swojej wypowiedzi zaliczymy również partykuły pytajne *czy, czyż, czyżby* (dawn. *li, zali, azali*).

Wszystkie te wyrazy możemy ujmować jako środki wyrażania w mowie modulacji czynnika woli. I znowuż modulacja ta może być wyrażona również za pomocą środków prozodyjnych. Np. gdy używamy bezokolicznika w znaczeniu rozkazu: *milczeć!* albo gdy z odpowiednią modulacją głosu mówimy *książka!* w sensie 'podaj mi książkę'.

3. Wyrazy służące do oznaczania stosunku rozumowego.

Treść rozumową wypowiadamy jako przekonanie bądź pozytywne, bądź negatywne, bądź niepewne. To ostatnie albo się przechyla raczej ku pozytywnemu, albo raczej ku negatywnemu. I tutaj właśnie przechodzimy do specjalnego momentu zagadnienia.

Przekonanie pozytywne nie jest wyrażane osobnym wyrazem (wystarcza forma trybu oznajmującego), brak osobnego znaku jest poniekąd cechą wypowiedzenia oznaczającego przekonanie pozytywne. Na przekonanie negatywne wskazują wyrazy przeczące *nie, ani*. Słownik Lindego podaje *nie* jako partykułę, *ani* jako spójnik; SWil i SW — *nie* jako przysłówek, *ani* jako spójnik. Wg Łosia przeczenie *nie, ni* trzeba zaliczyć do partykuł (Kr. gr. hist. s. 219) i na ogół istnieje na to zgoda. Jeżeli przeczenie się odnosi do całego zdania, to stoi przy czasowniku; może się ono odnosić również do pojedynczego wyrazu.

Ale to jeszcze nie wszystko. Oczywiście wyrażamy w mowie również przekonania niepewne: ani wyraźnie twierdzące, ani wyraźnie przeczące. Dzieje się to za pomocą »przysłówek«, takich jak: *chyba, bodaj (bodajże), raczej, podobno, rzekomo* albo za po-

mocą wtrąconych czasowników-zdań lub całych wyrażeni, jak: *może, być może, przypuszczam, sądzę, zdaje (mi) się, jak się zdaje, jak na to wygląda, jak można (należy) przypuszczać* itp. Wszystkie te dodatki odnoszą się znowuż albo do całego zdania, albo do któregośkolwiek z jego członów, lecz w pewnym sensie stoją poza zdaniem. Nie wpływają one na zasadniczą, jak gdyby absolutną, jego treść, lecz właśnie wyrażają sposób ujmowania treści przez osobę mówiącą: czy to całego zdania, czy też jego członu. Spełniają one funkcję »osłabiającą« w przeciwieństwie do funkcji wzmacniającej takich wyrazów jak: *na pewno, z pewnością, na prawdę, bezwzględnie, oczywiście, rzeczywiście, istotnie, przecież* itd. W połączeniu z czasownikami wyrażenia te odgrywają rolę zupełnie analogiczną do tej, którą spełnia partykuła *niech*, tzn. określają sposób ujmowania danej czynności przez osobę mówiącą, wyrażają jej stosunek rozumowy (przekonaniowy) do wypowiedzianej treści, jak partykuła *niech* wyraża stosunek wolowy. Więc tworzą pewne rodzaje trybu (*potentialis, dubitativus* — tymczasem mniejsza o to, jakby je wypadło nazwać), czyli spełniają funkcję formalną. Zbyt jeszcze żywe wszakże poczucie ich samodzielności znaczeniowej stoi na przeszkodzie ku temu, abyśmy mogli odzuwać tę funkcję jako gramatyczną. Ta swoista funkcja modalna — w tym wypadku chodzi o »modulację logiczną« — jest właśnie typowa dla partykuł.

Poprzez spełnianie roli formalnej wyraz pierwotnie samodzielny może przybrać funkcję partykuły, a przez dalsze sformalizowanie się partykuła może objąć funkcję czysto gramatyczną. Przykładem takiej ewolucji jest partykuła *niechaj*, pierwotnie forma rozkaznika od czasownika *niechać*.

Dobrym przykładem sformalizowania się jest także grzecznościowe *proszę*. Nie ulega przecież wątpliwości, że jego użycie jest zmechanizowane i że spełnia ono wyrażnie formalną funkcję łągodzenia rozkazu do prośby. Np.: *Odwiedź mnie, proszę, jutro*. Za pomocą przecinków zaznacza się właśnie, że *proszę* stoi poza zdaniem i tym samym nie jest składnikiem jego obiektywnej (rzeczowej) treści. Jako swoiste »osłabienie« rozkazu stoi ono zupełnie na równi z partykułami. I znowuż taką samą funkcję może spełniać intonacja.

Należy zaznaczyć, że jak w tylu innych wypadkach, tak i w tym dobrze zdał sobie sprawę z istoty rzeczy Krasnowolski.

W swojej Systematycznej składni mówi on m. inn. o »przysłówkach formalnych« (§§ 325—27, s. 213—15): »§ 325. Oprócz przysłówków okolicznościowych, które, wyrażając pewną treść, służą w budowie zdania jako określenie czasowników i przymiotników, istnieje jeszcze znaczna liczba *przysłówków formalnych* czyli *przysłówków trybu*, które same przez się członków zdania nie stanowią, lecz służą tylko pomocniczo do nadania *orzeczeniu* cechy *formalnej*: *twierdzenia, przeczenia, rozkazu, życzenia, wniosku o konieczności lub możebności orzeczenia*. Te przysłówki trybu spełniają więc tę samą funkcję, co słowo *posiłkowe trybu* i co *tryby* czasownika i dlatego towarzyszą pierwszym lub drugim, a często je zastępują. § 326. Do przysłówków trybu zaliczamy także niektóre *enklityki nierozłączne* tj. takie słówka, które nie posiadając własnego akcentu, łączą się z wyrazem poprzedzającym w jedną całość, jako to: -że (-ż), -li, -no, ei (-é — właściwie 3. przyp. zaimka ty), a także -by (właściwie aoryst od słowa być)« (s. 213 — kursywa Krasnowolskiego). Jako przysłówki trybu wylicza Krasnowolski w przeglądzie systematycznym m. inn.: *zaiste, zaprawdę, niechybnie, dalibóg; wszak, przecież, wždy, toć; rzeczywiście, istotnie, w istocie, jużci; owszem, przeciwnie; otóż, owóż, jakoż, oczywiście; alić, aliści, aż tu, wтым; oto; to; podobno, pono; niby, jakoby, rzekomo; tylko, jeno; bodaj, niech, byle; koniecznie, pewno, napewno, widocznie, chyba; może, prawdopodobnie, pewnie, snadź*¹.

Jak wynika z moich poprzednich wywodów, całkowicie podzielam pogląd Krasnowolskiego, że »przysłówki formalne« i partykuły (określone u Krasnowolskiego jako »enklityki nierozłączne«) spełniają taką samą funkcję (zob. wyżej).

W tym miejscu wspomnę jeszcze o nazwie »przysłówki trybu« u Gaertnera (Gram. współcz. jęz. polsk., cz. II). Kategorii partykuł nie uwzględnia on w ogóle. Natomiast w klasyfikacji znaczeniowej przysłówków wymienia przysłówki trybu. Ta nazwa obejmuje razem dwie węższe kategorie: przysłówki zamiaru i przysłówki osądu. Określa je Gaertner w następujący sposób: 1) »Zamiar powiedzenia wyraża się już przez same formy trybu. Zamiar ten wymieniamy dokładniej za pomocą

¹ Szczegóły i inne przykłady zob. u Krasnowolskiego, o. c. s. 213—8.

przysłówków: *oto* — dla powiedzeń oznajmujących, *niech*, *niechże* — dla rozkazów, *czy* — dla powiedzeń pytających» (o. c. s. 200). 2) »Podobnie też istnieje grupa przysłówków, za pomocą których dokładniej wyrażamy osąd powiedzenia, tj. rozmaite rodzaje przekonania, z którym wypowiadamy swe zdanie. Przysłówki te wyrażają pewność, np. *zaiste*, *zaprawdę*, *napewne*, *niechybnie*, *dalibóg*, oczywistość, np. *oczywiście*, *widocznie*, *naturalnie*, potwierdzenie, np. *tak*, *rzeczywiście*, *istotnie*, zaprzeczenie, np. *nie*, *bynajmniej*, przypuszczenie na podstawie cudzego świadectwa, np. *pono*, *podobno*, pozorność, np. *niby*, *jakby*, *jakoby*, możliwość, np. *może*, *prawdopodobnie*, *pewnie*, konieczność, np. *koniecznie* itp. (ibidem). A więc Gaertner uważa, że wyrazy te oddają właśnie stosunek osoby mówiącej do wypowiedzianej treści¹.

Bardzo cenne są uwagi prof. Klemensiewicza, dotyczące funkcji obchodzących nas tu wyrazów, w Składni opisowej współczesnej polszczyzny kulturalnej. Prof. Klemensiewicz stwierdza, że »polega ona na uwydatnieniu, uwypukleniu« pewnego wyrazu w zdaniu oraz że nie jest to funkcja określająca: »Natomiast trzeba tu widzieć funkcję podkreślającą, podobną, jaką posiada czasem partykuła emfatyczna, akcent, intonacja« (s. 68). Zaznacza on także, że wyraz uwydatniający (taki jest termin) »nadaje jedynie pewien ton ważności jednemu i jako jedność pojmowanemu przedstawieniu«. Następnie czytamy: »Różne są wyrazy uwydatniające i z różnego stanowiska podkreślają ważność odnośnego przedstawienia (np. właściwość, wyłączność, pierwszeństwo, co już do nauki o znaczeniu wyrazów należy)«². Do wyrazów uwydatniających zalicza prof. Klemensiewicz również takie wyrażenia, jak: *na przykład*, *tak zwany*, *imieniem*, *nazwiskiem*, *byle*. Są to już jednak wypadki pograniczne, wyrażenia stanowiące przejście od wyrazów określających do podkreślających.

¹ Właściwie tak samo ujmuje sprawę Ant. Małecki: istnieje kategoria przysłówków, które »służą do dobitniejszego wyrażenia, czy myśl naszą wypowiadamy w formie pytania, czy przeczenia, czy twierdzenia, i jakiego twierdzenia, z powątpiewaniem, czy też na pewne?« (Gram. jęz. polsk. większa. Lwów 1863, s. 254—5). Dla Małeckiego jest to »forma« wyrażenia myśli. — To samo w innym sformułowaniu.

² Podkreślenia moje.

Prof. Dłuska określa w Prozodii języka polskiego (PKJ nr 31) funkcję podkreślającą akcentu zdaniowego jako wskazywanie podmiotu psychicznego zdania i stwierdza, że jest to funkcja gramatyczna, mianowicie składniowa (s. 37). W osobnym rozdziale mówi prof. Dłuska o pozaprozodyjnych wskaźnikach podmiotu psychicznego: »Podobnie jak intonacja może być zastąpiona przez partykułę pytającą lub inny wskaźnik zapytania, tak samo akcent zdaniowy (dynamiczny czy muzyczny) bywa zastępowany przez inne, pozaprozodyjne, czynniki syntaktyczne o równoważnej funkcji. Posłużyć tu może zaimek wskazujący, słówko wzmacniające¹, specjalny szyk wyrazów w zdaniu, powtórzenie najistotniejszego wyrazu, ewentualnie inne środki językowe. Nieraz się zdarza, że środki te kombinują się po parę« (o. c., s. 40). Jest to oczywiście słuszne. Muszę tylko zaznaczyć, że wskazywania podmiotu psychicznego (wg terminologii Szobera — psychologicznego) nie można tak bez zastrzeżeń nazywać funkcją składniową. Kwestia tego podmiotu nie ma znaczenia dla stosunków czysto gramatycznych pomiędzy członami zdania, dla jego struktury gramatycznej, a więc stoi poza składnią. Podmiot gramatyczny nie przestaje być sobą, jeżeli nie jest jednocześnie podmiotem psychicznym, ani jakkolwiek inna część zdania nie zmienia swojej funkcji ściśle składniowej przez to, że nim jest. Podmiot psychiczny jest kategorią nie formalno-gramatyczną, lecz znaczeniową. Funkcja jego różni się z funkcjami *par excellence* składniowymi. Poza tym »słówka wzmacniające« (lub »osłabiające«) nie tylko wskazują formalnie na podmiot psychiczny, lecz oznaczają jakościowo sam sposób jego ujmowania, jakoś i stopień przekonania.

Tak samo przy akcencie logicznym (zob. o. c., s. 41—5) słówka te nie tylko wskazują formalnie na walor znaczeniowy wyrazów w zdaniu, lecz określają ten walor co do jakości i co do stopnia.

W każdym razie w Prozodii języka polskiego również jest mowa, jak u prof. Klemensiewicza, o analogiczności (a właściwie nawet identyczności) funkcji »słówek wzmacniających« z jednej, czynników prozodyjnych z drugiej strony.

Jednostki mowy nazywane przez cytowanych językoznawców rozmaicie: przysłówkami formalnymi, przysłówkami trybu, wyra-

¹ Podkreślenie moje.

zami uwydatniającymi, słówkami wzmacniającymi — są jednym i tym samym: ze względu na swoją funkcję są one partykułami. Jest rzeczą jasną, że chodzi tu nie o wyrazy samodzielne pod względem znaczeniowym, ani o wyrazy formalne oznaczające wzajemne stosunki członów zdania, jak przyimki i spójniki, lecz o trzecią odrębną kategorię: o znaki stosunku osoby mówiącej do wypowiedzianej przez siebie treści, znaki sposobu ujmowania tej treści.

Jak widzimy, nie jest tak, żeby nikt nie zauważył istnienia pewnej kategorii przysłówków spełniających funkcję partykuł. Należy jednakże wyciągnąć z tego stanu rzeczy wszystkie konsekwencje. A zatem wypadnie znacznie rozszerzyć zakres kategorii partykuł, rozróżniając partykuły właściwe (ze względu na budowę morfologiczną) oraz wtórne, funkcjonalne, zbudowane jak wyrazy samodzielne i będące — w każdym razie w swojej większości — sformalizowanymi wyrazami samodzielnymi. Należy poza tym poklasyfikować partykuły na służące do modulacji uczuciowej, wolicjonalnej i »logicznej«.

Łatwość formalizowania się przysłówków jest w ogóle znamienna. Zupełnie normalne jest przecież występowanie przysłówków (*ledwo, skoro*), zwłaszcza zaimkowych, w roli spójników upodrzędniających w zdaniach okolicznikowych.

Poprzez stadium przysłówka formalizują się także inne wyrazy pierwotnie samodzielne: zakrzepłe i wyłączone z systemu fleksyjnego pierwotne formy imienne lub czasownikowe albo też wyrażenia przyimkowe lub całe zespoły wyrazów: *chyba, pewnością; może, niechaj; zaprawdę, w istocie, przecie (przed się); bodaj (bóg daj), dalibóg (da-li bóg)* itp. Są to twory, które poprzez przysłówki sformalizowały się aż do roli partykuł. Odpowiedź na pytanie: dlaczego właśnie przysłówki i stadium przysłówków? — jest jasna. Chodzi o »przysłówki« względnie partykuły trybu a więc przede wszystkim związane — w każdym razie pierwotnie — z czasownikami.

A teraz inny punkt zagadnienia. Powiedziałem: partykuły przede wszystkim związane z czasownikami. Ale czy z konieczności zawsze i tylko? Oczywiście nie. Tutaj okazuje się zbyt wąskim ujęcie Krasnowolskiego, że »przysłówki formalne« służą »do nadania orzeczeniu cechy formalnej« (zob. wyżej, podkreślenie moje). Jak przeczenie *nie* może dotyczyć nie tylko całości zdania, lecz również poszczególnych jego członów, tak

samo inne partykuły. Przycisk (czy to wzmacniający, czy to osłabiający) może być położony na dowolny człon zdania. Np.: Jan nie przyjechał z Warszawy. Nie Jan przyjechał z Warszawy (tylko kto inny). Jan przyjechał nie z Warszawy (lecz skądinąd). Piotr tylko wspomniał o wyjeździe (nie mówiąc o nim nic więcej). Tylko Piotr wspomniał o wyjeździe (nikt więcej). Piotr wspomniał tylko o wyjeździe (o niczym więcej). Podobno Stefan wyjechał za granicę. Podobno Stefan wyjechał za granicę. Podobno Stefan wyjechał za granicę. Chyba matka skłaniała go do zgody. Chyba matka skłaniała go do zgody (nie kto inny). Chyba matka skłaniała go do zgody (nie do trwania w uporze) itd. Na związek wskazuje czasem szyk, czasem tylko intonacja zdaniowa i akcent.

W powyższych przykładach wyrazy *nie*, *tylko*, *podobno*, *chyba* nie stanowią samodzielnych członów zdania, lecz łączą się w jeden człon złożony z wyrazem, któremu towarzyszą, albo stoją w ogóle poza zdaniem. Przy czasownikach nie są one normalnymi okolicznikami, nie stanowią bowiem właściwej odpowiedzi na pytania: jak? w jaki sposób? — nie określają cechy czynności. Chcę zaznaczyć w tym miejscu, że nie spełniają też one ani roli elementu słotwórczego, ani fleksyjnego.

Pozostaje jeszcze do wyjaśnienia kwestia, co ostatecznie mamy uważać za partykuły. Otóż proponuję, ażeby zaliczyć do nich przysłówki formalne (trybu) wraz z tymi, które mają postać wyrażen przyimkowych (tzn., że traktuję je w tym wypadku jako jednostki słownikowe) oraz całkiem skostniałe formy osobowe czasowników (np. *może*). Żywe formy osobowe oraz zawierające je wyrażenia (np.: *sądzę*, *przypuszczam*, *jak się zdaje*, *należy przypuszczać* itd.) trzeba oczywiście traktować jako zdania wtrącone — odpowiedniki partykuł. Nie są to jednak zdania całkiem zwykłe ze względu na to, że są gotowe, tzn. mają utrwaloną postać — tak samo jak jednostki słownikowe. Nie obstaję przy nazwie »partykuła«, pozostawiam jednak tę sprawę otwartą: w tej chwili chodzi mi nie o nazwę, lecz o scharakteryzowanie samej kategorii, objętej zresztą przez Brugmanna właśnie nazwą partykuł.

W jego »Kurze vergleich. Gramm.« (Strassburg 1904, § 817, s. 610—1) czytamy, że nie można przeprowadzić stałej granicy pomiędzy partykułami a przysłówkami. Ze względu na pochodzenie rozróżnia on wśród partykuł: wyrazy zaimkowe (prono-

minale Wörter), imienne (nominale), przyimkowe (präpositionale) oraz czasownikowe (verbale). Do tych ostatnich zalicza formy rozkaznikowe i formy oznajmujące, będące właściwie zdaniami wtrąconymi (eingeschobene Sätzchen).

Przechodzimy do zwięzłego zestawienia wniosków.

1. »Przysłówki«, które Krasnowolski nazywa przysłówkami trybu, występują swobodnie i nieograniczenie nie tylko przy czasownikach i nie stanowią określeń wyrazów, do których są dodane. Z tego zaś faktu wynika następująca konsekwencja: albo 1^o trzeba uznać, że przysłówki łączą się swobodnie i nieograniczenie nie tylko z czasownikami¹ oraz stanowią nie tylko określenia, albo 2^o omawiane tu wyrazy należy uważać nie za przysłówki, tylko za partykuły², które rzeczywiście równie swobodnie i nieograniczenie mogą się łączyć z innymi częściami mowy (nie czasownikami) i których funkcja polega nie na określaniu, lecz na czym innym. Nie ulega, moim zdaniem, wątpliwości, że słusność przemawia za alternatywą drugą.

2. Byłby to jeden argument, ale nie jedyny. Musimy jeszcze wziąć pod uwagę, iż »przysłówki trybu«, jak dopiero co o tym była mowa, nie posiadają w zdaniu samodzielności syntaktycznej. Albo stoją w ogóle poza zdaniem — jeżeli stosują się do całości —, albo wspólnie z wyrazem, do którego należą, stanowią jeden człon zdania, nie zaś grupę syntaktyczną. Więc pod tym względem stoją także na równi z partykułami.

3. Wreszcie, od czegośmy zaczęli, rola semantyczna tych wyrazów również zbliża je do partykuł. Samodzielna ich wartość pod tym względem jest niepełna, służą one tylko do pewnego

¹ W niektórych rzadkich wypadkach mogą się one łączyć także z innymi częściami mowy. Zob.: Łoś, Składnia — w Gram. zbior., s. 356; Gaertner, Gram. współcz. jęz. polsk., Cz. II, s. 196; Klemensiewicz, Składnia opis. współcz. polszcz. kult., s. 151; A. Kryński, Gram. jęz. polsk., wyd. V, Warszawa 1910, s. 305—6 (chodzi tu o przysłówki stopnia i miary); Stein i Zawiliński, Gram. jęz. polsk. dla szkół powsz. i średn., wyd. II, Poznań 1920, s. 82. W tej ostatniej gramatyce powiedzenie, że przysłówki łączą się z rzeczownikami i zaimkami w wielu wypadkach, jest niesłuszne.

² Oczywiście nie w sensie morfologicznym.

»cieniowania« wypowiedzi. Nie biorą udziału w artykulacji logicznej, lecz są środkiem modulacji.

4. Na ogół chodzi tu o kategorie pokrewne z trybami czasownika. Partykuła określa ustosunkowanie się, nastawienie (rozumowe, uczuciowe, wolowe) osoby mówiącej do wyrażanej treści, taki lub inny sposób jej ujmowania: jako stanu faktycznego (stwierdzanego lub zaprzeczanego), jako faktu możliwego, przypuszczalnego, spodziewanego, postulowanego, zakazywanego, pożądanego, wreszcie pozytywnego lub negatywnego pod względem uczuciowym. Ta funkcja partykuł, jakkolwiek nie jest funkcją gramatyczną, jest do niej zbliżona. Niedwuznacznie gramatyczna jest funkcja silnie namorfologizowanego *niech*. Inne partykuły nie są właśnie wystarczająco namorfologizowane, ani wystarczająco odsematyzowane.

Dodam nawiasem, że w ujęciu prof. Milewskiego kategoria trybu służy właśnie do »cieniowania«, które określa on jako stylistyczne. »Kategoria trybu..... służy..... do stylistycznego cieniowania zdania« (Problem klasyfikacji kategorii gramatycznych. Zob. Sprawozd. PAU XLVII, s. 197).

5. Rola spełniana przez partykuły, widziana od innej strony, podobna jest do roli modulacji głosu: polega na oddawaniu przycisku logicznego lub emfatycznego. Również i to należy rozumieć przez »swoiste zabarwienie znaczeniowe lub uczuciowe«.

6. Tak więc ostatecznie »cieniowanie« dokonywane za pomocą partykuł jest funkcją o charakterze nawpół formalnym, nawpół semantycznym, zupełnie swoistą zarówno pod jednym jak i pod drugim względem. Funkcja ta nie ma charakteru czysto składniowego. Oczywiście obecność lub nieobecność partykuły zmienia postać zewnętrzną zdania, nie przekształca jednak jego zasadniczej struktury składniowej, zmienia jego skład, lecz nie układ formalny. Modyfikuje natomiast wyraźnie jego strukturę znaczeniową. Zdania: Jan podobno przyjechał z Warszawy, Podobno Jan przyjechał z Warszawy, Jan przyjechał podobno z Warszawy — nie różnią się między sobą układem części zdania, natomiast różnią się wyraźnie znaczeniem. Partykuła nie wprowadza nowej części zdania, łącząc się w jedną syntagmę z wyrazem, któremu towarzyszy. Modulacja za pomocą partykuł ma więc charakter znaczeniowy. Charakteryzuje ona zdanie niezależnie od jego zasadniczej struktury formalnej przez podkreślenie

ważkości, względnej ważności poszczególnych jego członów. Charakter tej modulacji może być logiczny, ekspresywny (uczuciowy) lub impresywny (pobudzający).

Z drugiej jednak strony, jak wspominałem, partykuła wytwarza jednocześnie swoistą kategorię zbliżoną do kategorii trybów czasownika.

Posiada ona w zasadzie funkcję dwojaką: 1) wskazuje na specjalny sposób ujmowania pewnego składnika wypowiedzenia — funkcja modalna, 2) tym samym uwydatnia dany składnik, wysuwając go jak gdyby na plan bliższy — funkcja podkreślająca.

W realizacji zwykle jedna z funkcji ma w rozmaitym stopniu przewagę nad drugą. Jeżeli partykuła łączy się z orzeczeniem, funkcja modalna bezwzględnie przeważa nad podkreślającą, przy innych częściach zdania funkcja podkreślająca może być dobitniejsza od modalnej. Gdy »słówek wzmacniające« (lub »osłabiające«) 1^o nie posiada własnej wartości znaczeniowej albo 2^o uległo zupełnemu sformalizowaniu, funkcja jego jest formalna (przykład ad 1^o *czy, (-li)*, ad 2^o *niech, -by*).

Krótko: funkcję partykuł należy określić jako mieszaną gramatyczno-leksykalną, modalno-podkreślającą. Trzeba się przy tym zastrzec, że funkcja »modalna« partykuł emfatycznych ma charakter specjalny, czysto ekspresywny i nie może mieć nic wspólnego z gramatycznym pojęciem trybu.

7. Różnice wyrażane przez partykuły są zarówno jakościowe jak ilościowe. Jakościowe sprowadzają się do różnego rodzaju uwydatniania, które może być bądź wzmacniające, bądź osłabiające.

Poszczególne wzmocnienia i osłabienia mogą się różnić stopniem. Toteż partykuły są zdolne wyrażać takie czy inne nastawienie osoby mówiącej do obiektywnej treści wypowiedzi w różnej gradacji, co jest właśnie nieodzownym warunkiem modulowania

W jakiś czas po napisaniu, a tuż przed oddaniem artykułu do druku dotarło do mnie dzieło Winogradowa pt. »Russkij jazyk. Grammatičeskoje učenije o słove« (Moskwa-Leningrad 1947. Učpedgiz. str. 784). Zajmuje się ono m. inn. dość obszernie zagadnieniem partykuł (s. 663—76), nie traktuje ich jednak jednolicie jako środka swoistej modulacji treści zdania, tzn. jako środka wyrażania sposobu ujęcia jego poszczególnych składników lub

całości. Autor rozróżnia cały szereg szczegółowych funkcji partykuł, nie określając bliżej funkcji wspólnej im wszystkim. Mimo to niektóre jego twierdzenia pokrywają się z moimi, co mnie umacnia w przekonaniu o słuszności mojego stanowiska.

Dotyczy to następujących poglądów: 1. Wyrażnie odcinają się od siebie dwie kategorie wyrazów formalnych: przyimki i spójniki; poza tym istnieją wyrazy »typu hybrydalnego — nawpół gramatycznego, nawpół leksykalnego« — partykuły sensu stricto (s. 664). 2. Funkcja partykuł posiada charakter modalny.

Różnica w porównaniu z moim stanowiskiem polega na tym, że Winogradow nie dopatruje się tego rodzaju funkcji we wszystkich partykułach, lecz traktuje funkcję wzmacniającą niektórych z nich jako odrębną i niezależną. Poza tym zajmuje się on stosunkiem partykuł do spójników. Polemizując z innym autorem (Sidorov, Očerki grammatiki russkogo literaturnogo jazyka, 1945), który niesłusznie przyrównuje partykuły do morfemów słowotwórczych, Winogradow określa stronę gramatyczną ich funkcji jako składniową.

Partykuły można i należy potraktować jeszcze na szerszym tle jako środek uwidaczniania w zdaniu (czy może słuszniej by się powiedziało: przy zdaniu) prócz zasadniczej konstelacji znaczeniowej również konsytuacji, w której zostało ono wypowiedziane. Jednakże takie oświetlenie roli partykuł wymaga dalszych wyjaśnień i wywodów, wobec czego traktuję to jako odrębny temat, którego nie objąłem ramami niniejszego artykułu¹.

W dyskusji wzięli udział: Kuryłowicz, Klemensiewicz, Lehr-Splawiński, Safarewicz, Jodłowski.

¹ Prof. T. Czeżowski zechciał łaskawie zwrócić mi uwagę, że z punktu widzenia logiki sprawa wyglądałaby inaczej. Chodziłoby tu o różnicę supozycji, czyli sądu o fakcie realnym (supozycja zwykła albo nominalna) i sądu o zdaniu (supozycja materialna). W tym więc ujęciu partykuła byłaby rodzajem komentarza osoby mówiącej do wypowiedzanego zdania na użytek odbiorcy. Ten aspekt jest w zupełnej zgodzie z naszym aspektem językoznawczym. Właśnie z naszego punktu widzenia podnosiłem, że ze względu na ściśle składniowy schemat zdania partykuła stoi poza nim, jest w nim elementem pozastrukturalnym.

III

Sprawy administracyjne

W Zjeździe naukowym i Walnym zgromadzeniu r. 1947 wzięło udział 34 członków Towarzystwa, mianowicie pp.: Dejna, Dłuska, Doroszewski, Głowacka, Hrabec, Ingarden, Kleczkowski, Klemensiewicz, Koneczna, Kurkowska, Kuryłowicz, Lehr-Splawiński, Milewski, Mirowicz, Molè, Nitsch, Obrębska-Jabłońska, Ostrowska, Rospond, Safarewicz, Safarewiczowa, Sieczkowski, Skorupka, Skorupkowa, Sławski, Słoiński, Słuszkiewicz, Stieber, Stopa, Taszycki, Turska, Urbanczyk, Willman-Grabowska, Zwoliński.

Zarządowi udzielono absolutorium rzeczowego i kasowego.

W miejsce statutowo ustępujących członków Zarządu pp. Nitscha, Safarewicza i Słoińskiego wybrano pp. Kleczkowskiego, Koneczną i Milewskiego. (Od r. 1938 są też członkami Zarządu pp. Doroszewski, Klemensiewicz i Wędkiewicz, od r. 1939 pp. Dłuska, Kuryłowicz i Rudnicki). Zarząd ukonstytuował się, wybierając prezesem J. Kuryłowicza, wiceprezesem W. Doroszewskiego, sekretarzem Z. Klemensiewicza, skarbnikiem T. Milewskiego. W Komisji rewizyjnej pozostali pp. Lehr-Splawiński i Willman-Grabowska. Do Komitetu redakcyjnego wchodzi pp. Doroszewski, Kuryłowicz, Nitsch i Wędkiewicz.

Na członków Towarzystwa przyjęto: K. Dejnę, B. Głowacką, R. Ingardena, J. Janową, T. Kowalskiego, H. Kurkowską, S. Łaszewskiego, A. Mirowicza, M. Molègo, E. Mróz-Ostrowską, I. Olszewską, H. Safarewiczową, S. Skorupkę, M. Skorupkową, F. Sławskiego, Z. Sobierajskiego, L. Zambrockiego i P. Zwolińskiego.

Wkładkę na r. 1948 ustanowiono w kwocie 300 zł.

Członkowie Towarzystwa

1. Członkowie zmarli:

Gawroński Andrzej *1885 †11 I 1927.

Łoś Jan *1860 †10 XI 1928.

Porzeziński Wiktor *1870 †12 III 1929.

Baudouin de Courtenay Jan *1845 †3 XI 1929.

Appel Karol *1857 †16 III 1930.

Kryński Adam *1844 †10 XII 1932.

Rozwadowski Jan *1867 †14 III 1935.

Gaertner Henryk *1892 †23 III 1935.

Benni Tytus *1877 †1 XI 1935.

Passendorfer Artur *1864 †3 I 1936.

Szober Stanisław * 1879 † 29 VIII 1938.
 Gliselli Stefan * 1889 † 28 XI 1938.
 Morawski Józef * 1888 † 25 IX 1939.
 Klich Edward * 1878 † XI 1939.
 Oesterreicher Henryk * 1892 † 15 VI 1942.
 Chomiński Olgierd * 1884 † 17 IX 1943.
 Śmieszek Antoni * 1881 † 1943.
 Friedrich Henryk * 1908 † 15 IX 1944.
 Kotwicz Władysław * 1872 † 3 XI 1944.
 Dollmayr Wiktor, zmarły podczas wojny.
 Węglarz Wiktor * 1909 † 17 I 1945.
 Tomaszewski Adam * 1895 † 30 IV 1845.
 Małecki Mieczysław * 1903 † 3 IX 1946.

2. Członkowie w r. 1948:

Bąk Stanisław, Wrocław.	Obrębska-Jabłońska Antonina, Warszawa.
Dejna Karol, Łódź.	
Dłuska Maria, Lublin.	Olszewska I., Warszawa.
Doroszewski Witold, Warszawa.	Ossowski Leszek, Wrocław.
Głowacka Bożena, Warszawa.	Respond Stanisław, Wrocław.
Grabowska-Willmanowa Helena, Kraków.	Rudnicki Mikołaj, Poznań.
Hrabec Stefan, Toruń.	Rysiewicz Zygmunt, Kraków.
Ingarden Roman, Kraków.	Safarewicz Jan, Kraków.
Jabłońska-Turska Halina, Toruń.	Safarewiczowa Halina, Kraków.
Janów Jan, Kraków.	Sieczkowski Andrzej, Warszawa.
Jaworek Piotr, Kraków.	Skorupka Stanisław, Warszawa.
Kaczmarek Leon, Jarocin.	Skorupkova M., Warszawa.
Kleczkowski Adam, Kraków.	Ślawnski Franciszek, Kraków.
Klemensiewicz Zenon, Kraków.	Ślawnski Stanisław, Warszawa.
Kowalski Tadeusz, Kraków. *)	Śluszkiewicz Eugeniusz, Toruń.
Kuraszkiewicz Władysław, Wrocław.	Sobierajski Zenon, Poznań.
Kurkowska Halina, Warszawa.	Stein Ignacy, Poznań.
Kuryłowicz Jerzy, Wrocław.	Stieber Zdzisław, Łódź.
Lehr-Splawiński Tadeusz, Kraków.	Stopa Roman, Kraków.
Łaszewski Stefan, Warszawa.	Świdorska-Koneczna Halina, Warszawa.
Milewski Tadeusz, Kraków.	Taszycki Witold, Kraków.
Mirowicz Anatol, Toruń.	Urbańczyk Stanisław, Poznań.
Molè Marian, Kraków.	Wędkiewicz Stanisław, Kraków.
Moszyński Kazimierz, Kraków.	Witkowski Stanisław, Warszawa.
Mróz-Ostrowska Ewa, Kraków.	Zabrocki Ludwik, Poznań.
Nitsch Kazimierz, Kraków.	Zwoliński Przemysław, Kraków.

*) zmarł 5 V 1948.

Spis rzeczy — Table des matières

Z. Rysiewicz: Andrzej Gawroński et les travaux linguistiques au cours des vingt dernières années	Str. 3
--	-----------

Sprawy Towarzystwa

XI Zjazd językoznawczy, w Poznaniu, w czerwcu 1939:	
J. Safarewicz: Krytyka metody ilościowej stosowanej w ocenie pokrewieństwa językowego	30
Résumé français: Critique de la méthode dite quantitative de l'appréciation de la parenté des langues	39
A. Obrebska-Jabłońska: Secondary voicing of consonants in the Pekinese dialect	41
Z. Stieber: Dwa problemy z polskiej fonologii:	
I. Fonologiczna funkcja samogłosek nosowych	56
II. Fonologiczne sposoby oznaczania granicy słowa i morfemu w dzisiejszej polszczyźnie kulturalnej	65
XII Zjazd językoznawczy, w Krakowie, w grudniu 1947:	
J. Kuryłowicz: Contribution à la théorie de la syllabe	80
R. Stopa: Struktura tworów językowych	114
Z. Stieber: O sprecyzowanie pojęcia stylu	118
K. Nitsch: Co to jest dialektologia historyczna?	119
S. Rospond: Funkcja syntaktyczna wskaźników zespolenia z perspektywy historycznej	122
S. Urbanczyk: Kilka spraw dotyczących pochodzenia polskiego języka literackiego	124
H. Koneczna: Z obserwacji syntaktycznych nad gwarą łowicką	126
S. Hrabec: «Kresowość» w języku poetów czerwonoruskich	127
A. Kleczkowski: Słowiańskie wpływy językowe w Szlezewiku i Holstynie	130
A. Mirowicz: O partykułach, ich zakresie i funkcji	134
Sprawy administracyjne	149
